



**Jeanne-Marie Leprince
de Beaumont**

Contes moraux pour
l'instruction de la jeunesse
(Éd. 1806)

2



Contes Moraux pour l'Instruction de la jeunesse 2

par

Jeanne marie Leprince de Beaumont

BETSI ET LAURE.....	3
ÉMILIE ET LA RAISON.....	9
MARIANNE, Ou En quoi consiste le bonheur.	30
LA SOURIS, ou Les sottises des pères sont perdues pour leurs enfants.....	40
RANNÉE ET MASCA, ou L'Éducation peut changer la Nature.	47
HENRIETTE, ou Que de précautions à prendre, quand il est question de choisir une Gouvernante !.....	79
MARIANNE ET ROBILLARD, ou L'Amant anobli par l'Amour.	96
ANGÉLIQUE ET CLERVILLE, ou La paysanne généreuse et l'amour désintéressé.....	108
DE LA NOIX ET MARIANNE, ou Recette pour les Dames qui ont des maris infidels.	121
BIENFAISANTE, REINE DES FÉES.....	139
ALINDOR ET LAURE, ou Le triomphe de la vertu.....	175
ANGÉLIQUE, ou La pupille de la Providence.	219

BETSI ET LAURE.

Il y avait une fois un fermier qui avait été très-riche, et qui était devenu bien pauvre. Il avait deux filles, nommées Betsi et Laure. Betsi qui était l'aînée était parfaitement belle ; mais elle était fière de sa beauté : elle n'aimait qu'elle, et par conséquent elle était dure aux pauvres, et n'avait aucune complaisance pour les autres. Elle n'aimait pas non plus à travailler, crainte de gâter ses mains, et elle n'allait jamais dans les champs que quand son père lui avait commandé vingt fois, parce qu'elle disait que cela lui hâlerait le teint. Sa cadette, Laure, avait été fort jolie avant la petite vérole ; mais cette maladie l'avait gâtée sans l'affliger, parce qu'elle n'était pas attachée à sa beauté. Elle était aimée de tout le voisinage, parce qu'elle cherchait à obliger tout le monde ; et, bien souvent, elle s'ôtait le pain de la bouché pour le donner aux pauvres. Quoique sa sœur aînée ne l'aimât point, elle cherchait toutes les occasions de lui faire plaisir, et se chargeait volontiers de tout l'ouvrage de la maison, pour lui en épargner la peine.

Un jour que les deux sœurs étaient occupées à traire les vaches, un gentilhomme qui était fort riche, passa par-là, et fut charmé de la beauté de l'aînée. Il lui fit quelques questions ; et, trouvant qu'elle avait de l'esprit, il en devint éperduement amoureux. Betsi fut charmée de cette rencontre, parce qu'en épousant ce gentilhomme, elle pensait qu'elle viendrait demeurer à la ville où elle se divertirait beaucoup. Le gentilhomme lui demanda quelle était cette

fille si laide qui s'était retirée aussitôt qu'elle avait paru (car Laure pensait qu'il n'était pas honnête à une fille de s'amuser avec ces beaux messieurs de la ville, qui ne cherchent qu'à tromper les villageoises) ? c'est ma sœur, lui répondit Betsi. C'est une pauvre imbécille qui n'est propre qu'au tracas de la campagne ; pour moi, je m'y ennuie à mourir ; on n'y trouve que des gens grossiers, et je pleure de regret tous les jours de n'être pas née à la cour. Vous êtes trop belle pour rester ici, lui dit le gentilhomme ; je vais mettre ordre à quelques affaires ; et, si vous m'aimez, je viendrai vous demander en mariage à votre père. Betsi pensa mourir de joie à cette proposition, et assura ce gentilhomme qu'elle l'aimait à la folie. Cependant le fermier s'impatientait de ce que sa fille aînée ne revenait pas, et jurait qu'il voulait la battre quand elle reviendrait. Laure s'échappa de la maison, et vint lui dire que son père était fort en colère. Dans le moment une pauvre femme qui avait trois petits enfans, s'approcha des deux sœurs, et leur dit qu'il y avait vingt-quatre heures que ses trois pauvres enfans n'avaient mangé, et qu'elle les conjurait de lui donner quelque chose. Passez votre chemin, lui dit l'aînée ; on ne voit que des gueux qui ne laissent pas un moment de repos aux gens. Doucement, ma sœur lui dit Laure ; si vous, ne voulez rien donner à cette femme, ne la maltraitez pas. En même tems elle tira un schelling de sa poche (c'était tout ce qu'elle avait dans ce monde), et le donna à cette femme. Betsi se moqua d'elle, et lui dit : vous êtes bien stupide ; il y a trois mois que vous amassez ce schelling pour aller aux marionnettes, et vous le donnez à cette misérable ? Je puis me passer des marionnettes, dit Laure, et cette femme ne peut se passer de pain pour ses enfans. Vous êtes une sottise de la croire, lui dit Betsi ; peut-

être a-t-elle plus d'argent que vous, et qu'elle se divertira avec votre schelling. Cela pourrait bien arriver, dit Laure ; mais, comme il se pourrait faire aussi qu'elle eût dit la vérité, j'aime mieux m'exposer à être trompée, que d'être barbare.

Le gentilhomme écoutait cela avec attention, et il dit aux deux sœurs : Ne disputez plus, mes belles filles, voilà chacune quatre guinées ; vous pourrez aller aux marionnettes, tant que vous voudrez. Je vous suis bien obligée, dit Laure en faisant une grande révérence ; cependant, comme je n'ai pas besoin d'argent, permettez-moi de ne pas prendre le vôtre ; une fille sage ne doit jamais rien recevoir des hommes : si pourtant vous avez tant d'envie de me faire un présent, parce que vous êtes généreux, donnez cet or à cette pauvre femme ; je vous en aurai autant d'obligation que si vous me l'aviez donné à moi-même. En finissant ces mots, elle s'en alla. Gardez-vous-en bien, dit Betsi ; je vous avais bien dit que ma sœur était une sottie. Qui a jamais vu donner quatre guinées à une telle femme, pendant que nous avons mille choses à acheter ? Tenez, monsieur, donnez-moi cet argent que ma sœur refuse, et je donnerai mon schelling à cette femme.

Le gentilhomme lui dit : Vous aurez les huit guinées ; mais cela ne m'empêchera pas d'en donner quatre ; elles sont à votre sœur, puisque je lui en avais fait présent ; elle a été la maîtresse d'en disposer selon son goût.

Quand Betsi fut partie, le gentilhomme fit de grandes réflexions : Mon Dieu ! disait-il, pourquoi la cadette n'a-t-

elle pas le visage de l'aînée ? ou pourquoi l'aînée n'a-t-elle pas le caractère de la cadette ? Après tout, c'est une folie d'épouser un visage ; on doit se marier avec un caractère, cela reste. Si j'épousais Betsi, et qu'elle eût la petite vérole le lendemain de ses noces, il ne me resterait rien du tout.

Cependant Betsi courut vite dire à son père qu'elle allait devenir une grande dame, puisqu'un lord lui avait promis de l'épouser. D'abord son père se moqua d'elle ; mais ayant vu les guinées, et sachant que ce seigneur devait revenir le lendemain, il ne savait plus que penser. Betsi courut vite acheter des rubans, des dentelles, et employa toutes les ouvrières du village après elle. Le soir elle se para, et fut aux marionnettes ; car elle n'attendait son amant que le lendemain, et ne voulait pas perdre une occasion de s'amuser. Pendant ce tems, ce gentilhomme ne savait à quoi se déterminer. Les manières de Betsi lui paraissaient hardies ; il voyait qu'elle avait le cœur dur, intéressé ; et pourtant elle était si belle, qu'il ne pouvait s'empêcher de l'excuser. Elle n'a souhaité avoir de l'argent que pour s'habiller mieux, afin de me plaire, disait-il ; car elle m'aime passionnément ; je l'ai vu dans ses yeux. Ce gentilhomme avait un valet, garçon d'esprit, et qui levait les épaules de pitié, d'entendre son maître parler ainsi tout seul. Qu'as-tu à rire, lui dit le lord ? J'ai plus envie de pleurer que de rire, lui dit ce valet ; vous croyez que cette petite pécore vous aime, et moi je vous dis qu'elle n'aime que votre argent. Prêtez-moi votre plus bel habit, je lui dirai que je suis un duc, et, quoique je sois laid comme un monstre, je suis sûr qu'elle aimera mieux m'épouser que vous. Je le veux bien, dit le maître ; il n'y a que trois milles d'ici à mon château : prends cet habit brodé

d'or, que j'avais le jour de la naissance du roi, et reviens me trouver : je t'attendrai dans cette caverne.

Pendant que l'on préparait cette mascarade, la pauvre Laure était dans une grande peine. Elle avait trouvé le gentilhomme fort aimable, et elle l'aimait déjà malgré elle, lorsque sa sœur lui apprit, en la grondant bien fort, l'acte de générosité qu'elle avait fait. Vraiment, lui dit-elle, vous êtes bien plaisante d'être généreuse du bien d'autrui : ces quatre guinées que mon amant a données à cette femme, je ne vous les pardonnerai jamais. Cette connaissance de la charité du gentilhomme acheva de gagner le cœur de Laure ; et, comme elle avait peur de faire connaître à cet homme qu'elle avait de l'inclination pour lui, elle résolut de ne pas se trouver à la maison quand il reviendrait. Elle fut bien attrapée quand elle le vit arriver le soir, et voulait se retirer. Le gentilhomme était seul, parce que son valet, ayant appris que Betsi était aux marionnettes, y était allé dans le carrosse de son maître. Le gentilhomme pria le fermier d'ordonner à Laure de lui tenir compagnie, en attendant que sa sœur fût revenue, et elle fut obligée d'obéir à son père. Il la pria de lui dire les défauts de sa sœur ; et Laure, au lieu de profiter de cette occasion pour le dégoûter de Betsi, lui dit au contraire tout le bien qu'elle pouvait en dire sans mentir, et s'attacha à excuser ses défauts. Pendant ce tems, le faux duc jurait à l'orgueilleuse paysanne qu'elle était la plus belle personne du monde, et qu'il se croirait trop heureux si elle voulait devenir duchesse en l'épousant. Betsi, qui n'avait fait semblant d'aimer son premier amant que par ambition et par intérêt, pensa qu'il était plus avantageux d'être duchesse, que simple lady, et dit au duc de nouvelle fabrique qu'il

fallait se hâter de la demander à son père, avant qu'un certain gentilhomme de campagne eût fait ses propositions. Le valet la ramena dans le carrosse ; et, quoiqu'il fût très-froid, elle baissa toutes les glaces pour être vue de tous les gens du village. Elle fut fort surprise de trouver son premier amant chez son père ; et, quand il lui reprocha son inconstance, elle lui dit qu'elle s'était moquée de lui, et quelle ne l'avait jamais aimé. Je vous laisse ma sœur pour vous consoler, lui dit-elle, en lui riant au nez d'une manière insolente. Vous êtes de bon conseil, lui dit le gentilhomme, et, si elle veut y consentir, je me croirai fort heureux de l'obtenir de son père. Laure baissa les yeux ; ce qui n'empêcha pas le gentilhomme de connaître qu'elle n'était pas fâchée de l'épouser ; et le fermier, ayant ordonné à cette cadette de regarder ce gentilhomme comme un homme qui serait son époux, elle lui fit connaître modestement, qu'elle estimait plus sa personne que ses richesses. On signa le contrat de mariage ; et ensuite le valet, reprenant son habit de livrée, apprit à Betsi qu'il s'était moqué d'elle. Elle en conçut un désespoir qui dura autant que sa vie : car aucun homme ne voulut se charger d'une telle femme, et elle devint vieille et laide, sans pouvoir trouver à se marier ; au lieu que sa sœur vécut très-heureuse avec son mari.

ÉMILIE ET LA RAISON.

Il y avait une demoiselle nommée Émilie, qui, à vingt ans, était absolument maîtresse de ses volontés. Elle était de qualité ; elle avait de grands biens, et sa beauté était si grande, qu'on ne pouvait la regarder sans admiration. Outre ces qualités, elle avait le cœur bon, et son esprit était supérieur à celui des personnes de son âge et de son sexe. Cependant plusieurs personnes croyaient qu'elle était sotte et méchante, parce qu'elle avait des défauts qui gâtaient son esprit et son cœur. Son orgueil était si grand, qu'elle croyait toujours avoir raison ; et, quand on prenait la liberté de la contredire, elle se mettait dans une colère horrible, et accusait ceux qui ne pensaient pas comme elle de stupidité, d'entêtement et d'arrogance, comme si tout l'esprit du monde eût été renfermé dans sa tête.

Je vous ai dit qu'Émilie était riche ; j'ajoute qu'elle était fort généreuse ; elle faisait de grands présents aux personnes qu'elle aimait ; mais elle n'aimait que celles qui étaient de son avis. Elle leur trouvait alors de l'esprit et du mérite. Il est vrai que si, après l'avoir louée et applaudie pendant une année, on hasardait de lui donner un petit conseil, on perdait sur-le-champ ses bonnes grâces. Elle avait une sœur, fille de son père, mais qui était d'une autre mère ; elle se nommait Éliante. C'était une fille de bon sens, qui aimait véritablement Émilie, et qui ne pouvait souffrir que les flatteurs empoisonnassent son heureux naturel. Éliante n'était pas riche, parce que tout le bien était du côté de la

mère d'Émilie ; il est vrai que cette dernière qui, comme je l'ai dit, avait le cœur bon ; ne la laissait manquer de rien ; elle l'avait même priée de venir demeurer avec elle. Les deux sœurs ne s'accommodèrent pas long-tems : cette Éliante était trop sincère pour conserver les bonnes grâces d'une personne à laquelle il ne fallait dire que ce qui lui plaisait.

Faites comme nous, disaient à Éliante les parens et les amis d'Émilie ; flattez votre sœur, puisque vous avez besoin d'elle, et que vous êtes sûre d'en tirer par-là tout ce que vous voudrez ; elle est assez sottre pour se croire parfaite, à la bonne heure ; sa folie ne fait mal qu'à elle : ayez la complaisance de vous y conformer.

J'en serais bien fâchée répondit Éliante. J'aime trop ma sœur pour achever de la gâter. Cette bonne fille continuait donc à avertir Émilie de ses défauts ; ce qui impatienta si fort cette dernière, qu'après l'avoir beaucoup maltraitée, elle la chassa de la maison.

Un jour qu'Émilie était à la campagne, elle vit un paysan qui maltraitait une vieille femme, parce qu'en marchant elle avait eu le malheur de casser un pot plein de lait, qu'elle ne voyait pas, et qui appartenait au paysan. Cette femme protestait qu'elle ne l'avait pas fait exprès ; que c'était la faute de sa vue qui était basse ; qu'elle_en était bien fâchée : rien ne pouvait appaiser cet homme brutal qui, loin de recevoir ses excuses, continuait à lui dire les injures les plus grossières, et paraissait disposé à la battre. Émilie qui était toujours équitable quand il était question de choses qui n'intéressaient pas son orgueil, dit à ce brutal : Pourquoi

querellez-vous cette pauvre vieille qui vous demande pardon ? Elle est fâchée, d'avoir répandu votre lait ; il faut le lui pardonner. Il n'y a rien de si vilain que de gronder les gens pour une chose qu'ils ont faite sans le vouloir et par accident, sur-tout si cette chose ne peut se réparer. Tenez, voilà un écu pour payer votre pot et votre lait ; qu'il n'en soit plus parlé, vous me ferez plaisir.

La bonne vieille remercia Émilie de sa charité, et celle-ci lui fit plusieurs questions sur son âge et sur sa situation ; car elle en avait pitié, parce qu'elle lui paraissait extrêmement pauvre. Pendant que la vieille lui répondit, elle eut le malheur de marcher sur la patte d'un petit chien qu'Émilie aimait beaucoup. Aussitôt l'animal jette de grands cris, et se sauve dans les bras de sa maîtresse qui, touchée jusqu'aux larmes, se mit dans une colère étrange, et maltraita la vieille encore plus que le paysan. Cette pauvre femme, toute tremblante, lui disait : je vous demande pardon, mademoiselle, je ne l'ai pas fait exprès. Émilie, au lieu d'être touchée de la douleur qu'elle lui témoignait, leva la main pour la frapper ; mais, dans le même moment, la vieille changea de figure, et parut aux yeux d'Émilie sous la forme d'une dame qui avait l'air très-majestueux, et qui la regardant d'un air moqueur, lui répéta les mêmes paroles qu'elle avait dites au paysan.

Rien n'est si vilain, disiez-vous, il n'y a qu'un moment, que de quereller une personne qui demande excuse d'une faute qu'elle a commise par accident, et sans dessein d'offenser, sur-tout quand le mal est irréparable. Que ceci vous ouvre les yeux, continua la dame. Vos passions auxquelles vous vous êtes abandonnée, troublent votre raison, qui naturellement

est droite. Elles vous rendent injuste, capricieuse, méchante et sotté, quoique vous ayez reçu du ciel un excellent caractère, qui paraîtra tel aussitôt que vous travaillerez sérieusement à régler vos passions.

Ah ! madame, dit Émilie, êtes-vous un ange ? êtes-vous un génie bienfaisant envoyé pour m'ouvrir les yeux ? Je ne suis ni un ange, ni une fée, répliqua la dame. On m'appelle la Raison. J'étais destinée à régner sur tous les hommes ; et s'ils eussent voulu rester sous mon empire, je les aurais conduits au bonheur ; mais les passions dérégées qui sont mes mortelles ennemies, m'ont disputé mon pouvoir, et elles sont parvenues à me chasser du cœur de la plus grande partie des hommes. Forcée de m'exiler dans mon royaume, je ne règne plus que sur le petit nombre. Voulez-vous augmenter mon empire ; et devenir une de mes sujettes ?

De tout mon cœur, reprit Émilie ; mais j'ai bien peur que mes passions ne l'emportent. Elles font un si grand bruit, qu'il ne me sera quère possible d'entendre votre voix. Je parle bien haut, reprit la Raison ; mais, comme vous le dites fort bien, les passions font un grand vacarme : il faut remédier à cet inconvénient. Vous trouverez dans votre cabinet un miroir qu'on nomme réflexion ; toutes les fois que vous voudrez connaître la situation de votre ame, en découvrir les maladies, et en trouver les remèdes, vous n'aurez qu'à entrer dans ce cabinet. Vous en fermerez soigneusement la porte, et vous vous regarderez attentivement dans ce miroir. Je suis sûre que vous ne le ferez pas long-tems, sans être excitée à faire les plus grands efforts pour vous corriger.

La Raison disparut en prononçant ces derniers mots ; et Émilie, sans perdre un moment, retourna chez elle, et courut se renfermer dans son cabinet. Elle y trouva le miroir dont la Raison lui avait parlé ; mais la glace en était si trouble qu'elle ne put y rien distinguer. Elle se souvint alors qu'on lui avait recommandé de fermer la porte de son cabinet, elle obéit, et commença à voir quelque chose de confus dans la glace, sans pourtant pouvoir bien connaître ce que c'était. Elle fut tentée alors de tout abandonner ; toutefois, elle réprima ce mouvement, et résolut de ne point sortir de ce lieu sans découvrir ce que la Raison avait promis de lui faire voir. Elle s'assit donc tranquillement, fit tous ses efforts pour vider son esprit des pensées inutiles, afin de ne s'occuper qu'à regarder dans le miroir. Tout d'un coup elle y découvrit un monstre, dont la vue faillit à la faire mourir de frayeur.

Voilà votre image, lui dit une voix qu'elle reconnut pour celle de la Raison. Vous croyez peut-être qu'elle la remercia de l'avertissement, point du tout ; au contraire, elle fut si piquée de la comparaison qu'on faisait d'elle à ce monstre, que, transportée de colère, elle se leva pour casser la glace maudite qui lui offrait un si vilain tableau. La même voix lui dit en criant bien fort : pourquoi vous en prendre à cette glace ? Ce n'est pas elle qui donne à votre ame la figure que vous y voyez ; c'est votre ame qui se peint dans ce miroir. Quand vous le casserez, il n'en sera ni plus ni moins. Si vous avez du bon sens, vous ne travaillerez qu'à effacer ce portrait qui vous choque, vous n'avez qu'à vous corriger.

Effectivement, dit Émilie, je n'ai d'autre parti à prendre qu'à suivre le conseil de la Raison. Voilà qui est fait, je veux

modérer mes passions : j'aurai sans doute beaucoup de peine à y réussir ; mais on peut venir à bout des choses les plus difficiles, avec le secours de la Raison.

Pendant qu'Émilie était dans son cabinet, un domestique frappa à la porte, et lui annonça la visite d'une de ses tantes. C'était une dame de cinquante ans, assez bonne femme ; mais si capricieuse qu'elle en était insupportable. Elle changeait d'avis à tout moment, et pour vivre en paix avec elle, il eût fallu n'avoir pas une volonté à soi, et se servir de la sienne ; aussi tout le monde la fuyait-il : elle lassait la patience de ses domestiques, et était réduite à vivre toute seule. Émilie quitta son cabinet pour la recevoir ; et sa tante, après l'avoir embrassée, lui dit qu'elle venait lui dire adieu parce qu'elle allait passer quelques mois à la campagne. Dans le moment, Émilie entendit la voix de la Raison, qui lui disait : voilà une belle occasion de vous corriger ; si vous aviez le courage de suivre cette femme à la campagne, il faudrait à tout moment renoncer à votre volonté pour suivre la sienne.

Émilie frémit à cette proposition ; mais comme elle avait un grand courage, elle surmonta sur-le-champ sa répugnance, et dit à sa tante : j'ai besoin de prendre l'air ; je vous serais bien obligée, si vous vouliez me permettre de vous accompagner. La bonne femme fut ravie de cette proposition et demanda à sa nièce comment elle voulait faire ce voyage ? Comme vous le voudrez, répondit Émilie. Oh ! dit la tante, cela m'est absolument indifférent, vous n'avez qu'à choisir, ma chère nièce, demain à huit heures je viendrai vous prendre. Puisque vous n'avez rien décidé sur nos voitures, dit Émilie, si vous le voulez, nous irons à cheval. Je suis charmée

de votre goût, dit la tante, je ne trouve rien de plus ridicule que de s'enfermer dans une chaise de poste, où l'on étouffe, et où l'on est secoué depuis la tête jusqu'aux pieds. Voilà qui est fini ? nous irons à cheval.

Quand la bonne femme fut partie, Émilie trembla, en pensant à l'ennui qu'elle allait éprouver avec cette tante. Elle se remit pourtant, et dit en elle-même : puisque j'ai dessein de me corriger, il faut le faire de la bonne manière, et une fois pour toutes. Je vais, passer trois mois dans une école de patience, il est vrai ; mais je serai trop récompensée, si j'en puis revenir plus douce, et moins attachée à ma propre volonté. Elle entra dans son cabinet en finissant ce petit raisonnement. Quelle fut sa surprise et sa joie en jetant les yeux sur son miroir, de voir que son ame était déjà changée. Presque tous les traits du monstre avaient disparu. La Raison lui dit alors : on est à demi corrigé, quand on a pris une ferme résolution de travailler à ce grand ouvrage.

Émilie ne pensa plus qu'aux préparatifs de son voyage. Elle n'avait pas d'habit pour monter à cheval ; mais elle savait que son tailleur était accoutumé à ses caprices, et qu'il quitterait tout pour la satisfaire. Elle l'envoya donc chercher, et lui dit :

Il me faut un habit de cheval pour demain à six heures ; je sais qu'il est huit heures du soir ; ainsi, il faudra y travailler toute la nuit, car je veux l'avoir absolument. Souvenez-vous de plus qu'il me le faut magnifique et galant, n'épargnez pas ma bourse ; je ne dirai rien du prix, pourvu qu'il soit beau. Cela suffit, madame, reprit le tailleur, vous serez satisfaite

; et il était fort content lui-même quand Émilie avait des fantaisies, parce qu'il savait qu'elle ne regrettait pas l'argent dans ces occasions, elle payait le mémoire sans le lire, et il avait coutume alors de lui demander vingt quinées, pour une chose qui n'en valait que dix. Émilie ne put dormir toute la nuit, le désir de voir son habit, lui avait agité le sang. Le tailleur était à sa porte à cinq heures du matin ; mais, par le plus grand malheur du monde, cet homme qui savait sa taille par cœur, avait pourtant si mal coupé cet habit, qu'il faisait des grimaces de tous les côtés. Le premier mouvement d'Émilie fut de battre l'homme, et de déchirer l'habit. Dans le moment, elle entendit la Raison qui criait à tue tête : si vous vous mettez en colère, vous gâterez votre ame, sans raccommoder votre habit. Si la Raison n'avait pas crié bien haut, Émilie ne l'eût point entendue ; car la colère et le dépit faisaient chez elle un bruit épouvantable. Elle les fit taire, et Émilie dit en elle-même : j'allais faire une grande folie qui ne m'aurait servi de rien : il faut l'éviter. En même tems, elle s'assit, baissa les yeux, et resta quelque tems comme une statue, parce qu'elle s'occupait à modérer ses mouvemens. Lorsqu'elle se sentit plus tranquille, elle dit au tailleur d'une voix douce : mon cher monsieur, il y a encore trois heures jusqu'à huit, où je dois monter à cheval, croyez-vous pouvoir raccommoder cet habit ? Le tailleur qui tremblait de crainte, et qui s'attendait à être battu, fut bien surpris de voir Émilie si tranquille. Mademoiselle, lui dit-il, dans deux heures, je serai de retour, et vous aurez sujet d'être contente.

Aussitôt que cet homme fut sorti, elle courût à son miroir. Le changement qu'elle remarqua en elle, l'encouragea à

continuer ; elle remercia le ciel de la grâce qu'elle en avait reçue pour se vaincre : et, quoiqu'elle se fût fait fête de mettre cet habit, elle prit une ferme résolution de rester tranquille, quand même il serait gâté tout-à-fait. Le tailleur revint deux heures après, l'habit allait à merveille, et Émilie, en attendant sa tante, se promenait en long et en large dans une chambre remplie de miroirs, pour se voir de tous les côtés. Elle en eut tout le tems, car la tante n'arriva qu'à dix heures, ce qui procura une nouvelle victoire à Émilie, qui mourait d'envie de s'impatientser, et qui n'en fit rien.

La tante avait un habit de cheval qui, étant fait dès l'année précédente, était déjà un peu sale ; il parut horrible à côté de celui d'Émilie ; et la bonne femme en eut tant de dépit, qu'elle était prête à en pleurer ; et, comme elle ne pouvait se résoudre à sortir avec cet habit là, elle dit à Émilie : en vérité, ma chère nièce, il fait une chaleur insupportable ; il n'y a pas moyen d'aller à cheval, le soleil me donnerait un grand mal de tête ; ainsi, je vais me déshabiller, et j'irai dans ma chaise de poste.

Émilie conçut fort bien la véritable raison du changement de sa tante, et la Raison lui dit : pourquoi donnerais-tu du chagrin à cette pauvre femme ? Il est vrai qu'elle est une sottise d'être jalouse de ton habit ; mais n'es-tu pas plus sottise qu'elle d'avoir obligé plusieurs hommes à travailler toute la nuit pour satisfaire la fantaisie que tu avais de l'avoir. L'intérêt les a forcés à faire le sacrifice de leur sommeil à ton caprice : la vertu ne pourra-t-elle pas t'obliger à sacrifier ton habit à la jalousie de ta tante ? tu peux la rendre heureuse, à peu de frais.

Émilie, docile à la voix de la Raison, dit à sa tante : je vais me déshabiller aussi pendant que j'enverrai chercher votre chaise de poste. Aussi bien, depuis un moment, je n'aime plus tant mon habit, qui me paraissait si joli ce matin. La couleur du vôtre irait peut-être mieux à mon visage. Je voudrais que le mien vous convînt, je vous proposerais de faire un troc. Essayez-le, nos tailles sont semblables, et je crois qu'il vous ira à merveille. La tante consentit de bon cœur à cette proposition, et, quand elles furent habillées, Émilie lui dit : oh ! pour cela, vous garderez cet habit qui semble fait pour vous. Vous perdriez au change, dit la tante ; cependant, je le veux bien, si cela vous fait plaisir. Assurément, reprit Émilie, c'est une chose conclue, ne pensons plus qu'à déjeuner. La chaise de poste arriva pendant ce tems, et la tante qui brûlait d'envie d'être vue avec ce bel habit, dit à Émilie : ma nièce, il me semble que le tems est couvert, et qu'il fait un vent qui a rafraîchi l'air : ce vent nous étouffera de poussière dans la chaise, puisque nos chevaux sont prêts, ne ferions-nous pas mieux de nous en servir ? De tout mon cœur, dit Émilie, qui n'en pouvait plus d'impatience, mais qui se contraignit si bien que sa tante n'en vit rien.

Pendant le voyage, Émilie comparait la paix, la joie, la tranquillité dont elle jouissait, avec la peine qu'elle avait eue à se réprimer, et elle n'y trouvait nulle comparaison. J'ai été bien dupe jusqu'à présent, disait-elle en elle-même ; je faisais consister mon bonheur à voir tout ce qui m'entourait se plier à mes goûts : je sens qu'il y a beaucoup plus de satisfaction à sacrifier quelque chose pour les autres. On est heureux de leur bonheur, et ce sont deux plaisirs au lieu d'un.

Émilie, arrivée à la campagne, soutint courageusement la résolution qu'elle avait prise, de ne contrarier jamais sa capricieuse tante. Vous jugez, parce que je vous ai déjà dit, de ce qu'elle eût à souffrir pendant un tems si considérable. Il est pourtant vrai qu'il n'y eut que le premier mois de pénible ; on s'accoutume à tout ; et quand elle revint à la ville, elle fut tentée de croire que sa bonne tante s'était corrigée, tant elle était peu sensible à ses contradictions ; elle ne les apercevait presque plus.

La première chose qu'elle fit en arrivant chez elle, fut de courir à son cabinet pour se voir dans le miroir de la réflexion. Quelle fut sa joie ! le monstre avait disparu, et son ame était d'une beauté éblouissante. Au même moment, la Raison lui apparut sous la forme où elle s'était offerte à ses yeux, et lui dit : Émilie, quand on profite des premières grâces, on mérite d'en recevoir de nouvelles. Je viens pour vous faire présent d'une bague qui doit assurer votre repos. Quand vous l'aurez au doigt, toutes les personnes avec lesquelles vous vous trouverez, seront forcées de vous parler selon leurs pensées, et de vous découvrir le fond de leur cœur. Mais, comme cette bague ne peut servir que deux fois, gardez-la soigneusement pour vous en servir dans les plus importantes affaires de votre vie. En finissant ces mots, la Raison disparut ; c'est-à-dire qu'Émilie ne la vit plus sous une forme sensible ; mais elle sentit qu'elle s'était retirée au fond de son cœur, ce qui lui donna beaucoup de joie. Mais la bague ne laissa pas de lui causer une assez grande inquiétude ; elle lui devait servir dans les deux affaires les plus importantes de sa vie ; on ne lui avait pas dit qui elles étaient. À la fin, elle pensa qu'il n'y avait rien

d'aussi grande conséquence pour elle, que de choisir des amis sincères, et un mari honnête homme ; ainsi elle réserva sa bague pour ces deux occasions.

Quelque tems après, elle tomba dangereusement malade ; et, comme elle fut réduite à la dernière extrémité, elle fit son testament. Sa jeunesse et son bon tempérament la sauvèrent ; et, lorsqu'elle fut entièrement rétablie y elle assembla toute sa famille et ses amis pour leur donner un grand dîner. Tout le monde lui marquait sa joie de son heureux rétablissement ; et les complimens qu'on lui faisait à cet égard paraissaient si sincères, qu'elle fut tentée de se réjouir d'avoir un si grand nombre de vrais amis. Tout d'un coup il lui vint en pensée qu'elle ne pouvait trouver une meilleure occasion de faire usage de sa bague, puisqu'elle pouvait lui-même faire connaître si la tendresse que ses parens et ses amis lui témoignaient, était réelle. Elle la mit donc à son doigt ; et, dans le même moment, une de ses cousines qui l'accablait de caresses, changeant tout-à-coup de visage, lui dit : Si tu avais valu quelque chose, tu serais crevée ; je l'espérais bien, et j'attendais le moment de ta mort avec impatience, pour devenir la maîtresse de tes girandoles de diamans que tu me laissais par ton testament.

Êtes-vous folle, ma fille, dit la mère de celle qui venait de parler ? a-t-on jamais dit de telles sottises aux gens ? J'avais plus d'envie que vous qu'elle fût crevée, puisque sa mort me remettait en possession d'une belle terre que son père a volée au mien, et qu'elle me laissait sans doute à titre de restitution ; mais je me contente de le penser, et, en mille ans, je ne m'aviserais pas de le dire.

Pour moi, dit un autre, je lui ai souhaité la mort, mais ce n'était pas par intérêt ; elle y avait mis bon ordre : c'était par vengeance. Imaginez-vous que, depuis deux mois, j'encense cette péronnelle ; j'ai eu la complaisance d'applaudir à toutes les impertinences qu'elle disait ; je me suis fait la martyre de ses volontés les plus fantasques, dans l'espérance d'en tirer quelque chose : cependant elle ne me laissait que cent pistoles. Savez-vous bien que, si on comptait exactement, il n'y aurait pas un sou pour chaque mensonge que j'ai fait en la louant.

Je ne finirais pas si je vous racontais tous les discours de ces faux amis ; qu'il vous suffise de savoir qu'Émilie fut convaincue que tous ces gens à belles démonstrations s'étaient moqués d'elle, ou que, tout au plus, ils ne l'avaient aimée que par intérêt.

Il ne restait plus que la tante avec laquelle Émilie avait été à la campagne, et sa belle-sœur Éliante. Pour moi, dit la première, la bague que ma nièce me laissait ne m'eût pas consolée de sa mort ; c'est une bonne enfant, qui a eu mille complaisances pour moi. Elle m'a même fait présent de son habit de cheval, parce qu'elle voyait que j'avais une vraie jalousie de ce qu'elle était mieux mise que moi, et elle eut la générosité de ne pas faire semblant de s'en apercevoir. Ces choses là ne s'oublient point, et gagnent le cœur ; elle s'est tellement emparée du mien par ce bon procédé, que je lui laisse tout mon bien par mon testament, et je souhaite bien sincèrement qu'elle en jouisse long-tems. Il est vrai que je veux tenir la chose secrète. Chacune de mes nièces croit être mon héritière, et, par cet espoir, elles me sont

soumises, et ont mille complaisances pour moi, dont je me moque, parce que je connais leur intention. Elles seront bien attrapées à ma mort ; je souhaiterais de ressusciter seulement pour vingt-quatre heures, afin de pouvoir me divertir de la grimace qu'elles feront.

Hélas ! dit Éliante, je vous sais bon gré, ma chère tante, de vous être attachée à Émilie ; je vous assure qu'elle le mérite dans le fond, quoiqu'elle soit fort impertinente. Ses vices ont été nourris par toutes ces pécores que vous voyez ici ; ce sont elles qui m'ont brouillée avec cette chère sœur que j'aime plus que ma vie. Je l'aurais donnée de bon cœur pour sauver la sienne, quoiqu'elle m'eût donné là moitié de son bien. J'y renonce de bon cœur, et je sacrifierais même le peu que je possède, pour qu'elle pût payer mon attachement de son amitié ; mais j'aurais beau faire, elle ne m'aimera jamais, parce que je ne pourrai jamais me résoudre à la flatter.

Émilie se leva, et courut embrasser sa sœur et sa tante avec transport. Elle allait leur témoigner combien elle était sensible aux sentimens qu'elles avaient pour elle, lorsqu'une femme-de-chambre, qui avait besoin de quelque chose dans la chambre, y entra ; et, ne pouvant se défendre de la vertu de la bague, elle dit à sa maîtresse : Mademoiselle, je vous fais compliment sur votre convalescence : c'est de bon cœur, au moins. Si cela fut arrivé, il y a six mois, c'eût été toute autre chose ; je vous souhaitais alors six pieds sous terre, car vous étiez méchante comme un démon. Aujourd'hui vous êtes devenue si bonne et si douce, que nous avons pleuré votre perte, depuis moi jusqu'au plus petit laquais.

Il est tems de finir cette scène, dit Émilie, en remettant sa bague dans sa poche ; je sais à présent à quoi m'en tenir sur le chapitre de mes amis. Aussitôt que cette bague fatale fut resserrée, toute la compagnie se trouva dans une confusion inexprimable. Chacun était surpris des extravagantes vérités qu'il avait dites, et de celles qu'avaient dites les autres ; enfin, ne pouvant supporter la vue d'Émilie, ils sortirent, l'un après l'autre, sans oser prononcer un seul mot.

Émilie s'était trop bien trouvée de sa bague, pour n'en pas vouloir faire une seconde expérience. Elle avait un grand nombre d'amans, qui tous aspiraient au bonheur de l'épouser, et qui lui paraissaient également tendres, aimables et vertueux ; cela rendait le choix fort difficile. Elle les rassembla tous un jour, et elle voulut aussi que le plus grand nombre des personnes, avec lesquelles elle était en liaison, s'y trouvassent. Elle était bien aise, en choisissant un époux, d'éprouver si, ceux qu'elle avait jusqu'à ce jour appelés ses amis, pensaient aussi mal sur son compte que ses parens. On se divertit beaucoup, et, sur la fin du jour, Émilie résolut enfin de commencer son épreuve.

Le premier qui en ressentit le pouvoir, fut un jeune marquis de la plus belle figure, qu'on puisse imaginer. Belle Émilie, lui dit-il, savez-vous bien que je commence à m'impatisser de la comédie que je joue auprès de vous ! Il y a six mois que j'amuse mes créanciers de l'espérance de notre mariage ; ils comptent sur votre argent pour être payés : déterminez-vous donc ; il n'est pas honnête de les faire attendre si longtemps, et vous me devez quelque reconnaissance, pour m'être assujetti, depuis un an, à remplir le rôle d'amoureux transi.

Un oui ou un non, s'il vous plaît, afin que je puisse prendre un parti, et chercher une autre dupe, si vous ne voulez pas être la mienne ; je suis, Dieu merci, d'une figure à n'en pas manquer.

Je vous souhaite bonne chance, dit Émilie en riant ; et vous, chevalier, souhaitez-vous aussi de m'épouser pour avoir de quoi payer vos dettes ?

Tout au contraire, répondit le chevalier ; le seul nom d'un créancier me donne la fièvre, et je hais mortellement les dettes. C'est pour cela que je file le parfait amour auprès de vous ; car enfin j'aime la dépense, les grands airs, et je suis le plus queux des cadets de Gascogne. Vous voyez bien qu'il ne m'est pas possible d'accorder ma répugnance pour les dettes, et mon goût pour le faste, à moins que je n'épouse une riche héritière. Mon bonheur veut que je la trouve en vous, qui joignez à une grande fortune une figure passable ; j'ai donc raison de vous presser de me donner la préférence sur ces messieurs, qui n'ont pas de si bonnes raisons de vouloir vous épouser que moi.

À peine celui-là eut-il fini de parler qu'un jeune magistrat, nommé Oronte, prit la parole. Le cœur d'Émilie battit alors avec violence ; c'était de tous ses adorateurs celui auquel elle eût donné la préférence, si elle n'eût écouté que son penchant, et elle tremblait qu'il n'eût, en la recherchant, des motifs aussi indignes que les autres.

Belle Émilie, lui dit-il, d'un air tendre et respectueux, si mon cœur eût été libre, lorsque je vous vis pour la première fois,

il vous eût sans doute adorée ; mais j'en avais disposé avant de vous connaître. L'amour le plus tendre et le plus constant m'attache à votre sœur Éliante ; elle répond à ma tendresse, et la mort seule sera capable de briser les nœuds qui nous unissent.

Et pourquoi, lui dit Émilie un peu émue, feigniez-vous de vouloir m'épouser, puisque vous aimez ma sœur ?

Pardonnez cette feinte à un amant réduit au désespoir, répondit-il. Un père barbare m'a contraint à vous adresser mes vœux ; j'ai toujours espéré que mon peu de mérite, et le peu de vivacité de mes sentimens, vous porteraient à me donner l'exclusion. J'ai feint, parce que, voulant lui cacher l'objet de ma tendresse, et ne pouvant me priver de la vue d'Éliante, il ne me restait d'autre lieu, où je la puisse voir, que chez vous.

As-tu le sens commun ? dit le père de ce jeune homme en l'interrompant. Tu possèdes déjà de grands biens, et, loin de chercher à les doubler, en épousant une femme riche, tu t'avisas de sacrifier ta fortune à une figure qui te plaît aujourd'hui, et qui te déplaira sûrement six mois après la noce, parce que tu te rappelleras alors la sottise qu'elle t'aura fait faire. Pour être heureux dans la vie, apprend, qu'il ne faut que beaucoup d'argent ; avec cela on achète des plaisirs, des honneurs, de la réputation et du mérite.

Mais, monsieur, dit Émilie, je ne suis pas plus riche que ma sœur Éliante, et mon dessein est de partager ma fortune avec elle, si vous voulez donner votre consentement à son

mariage, avec votre fils. J'achèterai volontiers à ce prix le bonheur de ma sœur, et d'un homme que je me croirai trop fortunée d'avoir pour ami. Je me trompe fort, ou ce n'est point la beauté de ma sœur qui a fait naître chez lui le violent amour dont il brûle pour elle.

Vous me rendez justice, répondit le jeune magistrat ; ce sont les vertus d'Éliante qui m'engageraient à préférer sa main à celle d'une grande reine.

Discours de roman, répondit le père ; mais enfin, puisqu'Émilie est assez dupe pour se dépouiller à moitié en faveur de ce mariage, je veux bien que tu profites de sa sottise en épousant ta princesse. Je serais encore plus content si Émilie voulait nous promettre de ne point se marier, et te déclarer héritier de la moitié qu'elle se réserve.

Je m'y oppose, dit un homme de trente ans qui avait une fort belle physionomie, mais dont l'air était froid et réservé. Émilie, si vous voulez accepter ma main, nous ferons ces deux mariages ensemble.

Voilà du fruit nouveau, dit Émilie. Il y a cinq ans que nous nous connaissons, et je ne vous ai jamais remarqué aucun empressement pour moi ; vous m'avez même sollicité, il n'y a pas long-tems, en faveur de celui qui va devenir l'époux d'Éliante.

Émilie, répondit ce cavalier, je vais vous faire un mauvais compliment ; j'en suis bien fâché ! mais, foi d'homme

d'honneur, je ne saurais m'en empêcher ; mon cœur vient, malgré moi, sur mes lèvres.

Vous êtes belle, et vous le savez bien ; vous n'ignorez pas non plus que vous avez tout ce qu'il faut pour faire une fille accomplie : je connus tout cela au moment où je vous vis pour la première fois, et je devins amoureux de vous jusqu'à la folie. Heureusement pour moi, je me suis habitué dès ma jeunesse à consulter ma raison, plutôt que mes goûts, et voici ce qu'elle me dit : Émilie est, sans contredit, une fille aimable ; cela suffirait pour une maîtresse, il faut autre chose pour une épouse ; et l'on a besoin pour cela d'une personne estimable. Émilie l'est-elle ? tu n'en sais riens ; il faut donc l'examiner, et, en attendant, cacher soigneusement ton amour ; car, si elle pouvait le soupçonner, elle se contraindrait peut-être, et éviterait de se montrer telle qu'elle est.

Voilà ce que me dit la Raison, et je suivis son conseil. Vous ne gagnâtes pas à cet examen ; je vous trouvai coquette, capricieuse, orgueilleuse, opiniâtre. Ces belles découvertes étouffèrent mon amour : cependant il me resta pour vous un goût que je ne pus vaincre ; je souhaitais passionnément de devenir votre ami, et de gagner votre confiance pour être en état de vous ouvrir les yeux sur vos défauts. Vous savez que je l'essayai, et vous devez vous souvenir que je fus fort mal reçu. Il fallut donc renoncer à mon projet. Je vous vis plus rarement, et je parvins enfin à vous arracher absolument de mon cœur. Il est vrai pourtant que je continuai à m'intéresser pour vous ; j'eus de la joie de la recherche d'Oronte, parce que je pensais qu'un honnête homme

parviendrait peut-être à vous guérir de vos travers, et ce fut à ce dessein que je vous vis plus souvent qu'à l'ordinaire. Vous fûtes à la campagne, et je fus bien surpris à votre retour. La modestie, la douceur, la modération, et mille autres bonnes qualités avaient pris la place de vos défauts ; aussitôt voilà mon cœur qui s'agite, et qui reprend ses anciens sentimens : je ne vous les déclarai pourtant pas ; je voulais m'assurer de la réalité de votre changement, par sa durée. Chaque jour vous m'avez paru plus estimable ; et la belle action que vous venez de faire, par rapport à votre sœur, vient de me convaincre que vous avez l'ame aussi belle que le corps ; car enfin, vous aviez du goût pour Oronte ; je m'en étais fort bien aperçu ; vous l'avez sacrifié sans balancer un moment, et, quand on est capable d'un tel effort, on l'est de tout.

Je vais répondre à votre franchise, dit Émilie : je ne vous ai jamais aimé ; mais vous êtes de tous les hommes celui que j'estime le plus, et que je choisirai le plus volontiers pour ami ; et, comme je suis intimement persuadée que le plus grand bonheur de la vie consiste à passer ses jours avec un ami, je vous épouse.

Aussitôt, Émilie qui savait que la vertu de sa bague était perdue, la jeta dans le feu. Ses amans confus se retirèrent, et il ne resta que ceux qui n'avaient point à rougir des sentimens qu'ils avaient déclarés. Le père d'Oronte demeura pourtant ; la bague n'avait point forcé sa langue à déclarer les sentimens de son cœur, il était adorateur public de la fortune, et continua après que la bague fut brûlée à soutenir que, pour faire un bon mariage, il fallait trouver beaucoup

d'argent, et ne s'embarrasser que de cela. Les quatre amans le laissèrent dire, parce qu'il eût été inutile de tenter de le désabuser. Leurs mariages s'accomplirent bientôt, et leur bonheur ne fut troublé d'aucun nuage, pendant un long espace, de tems qu'ils véquirent ensemble.

MARIANNE, Ou En quoi consiste le bonheur.

Il y avait une dame de qualité qui était fort riche : elle avait un fort bon caractère naturellement ; mais elle l'avait gâté par un défaut : elle était scrupuleuse, c'est-à-dire, qu'elle croyait toujours qu'il y avait du péché dans les choses les plus innocentes : elle faisait tourner la tête à tous ses domestiques. Les divertissements plus simples étaient des crimes ; on n'osait ni rire ni chanter en sa présence. Elle n'avait qu'une fille unique, nommée Marianne, qu'elle aimait beaucoup, et elle la tourmentait à mesure qu'elle l'aimait. La pauvre enfant était obligée de cacher perpétuellement ses goûts ; car sa mère se croyait obligée en conscience de la contrarier depuis le matin jusqu'au soir. Elle ne lui permettait aucun amusement, et Marianne, pour se désennuyer, s'amusait à les souhaiter avec fureur. Lorsqu'elle eut quinze ans, sa mère lui déclara qu'elle allait la marier à un homme fort riche ; il est vrai, dit-elle, qu'il n'est pas jeune ; mais c'est un homme d'une piété éminente ; à votre âge, on a besoin d'un guide plutôt que d'un mari, et le marquis auquel je vous ai promise, vivant dans la retraite, aura tout le tems de vous prémunir contre les dangers du grand monde. Marianne, accoutumée à obéir sans réplique, fit une profonde révérence ; et le lendemain on lui présenta son époux qui, à la vérité, n'avait que soixante ans ; mais qui avait plus de gouttes, de rhumes et de mauvaise humeur, que s'il eût eu cent ans passés. À peine, eut-elle épousé ce beau

mari, qu'il la conduisit au fond d'une province, et l'enferma avec lui dans un triste château qui devait avoir été bâti du tems de Clovis, tant il était antique. Tous les amusemens de la marquise, dans ce charmant séjour, se bornaient à être la garde de son mari, à écouter les longs discours qu'il lui faisait sur la corruption du siècle, et qui n'étaient interrompus que par des accès de toux qui duraient trois heures. Marianne perdit sa mère la première année de son mariage, et cette mère, lui laissa de grands biens : son mari lui avait donné tous les siens par son contrat de mariage ; ainsi, elle devait être un jour prodigieusement riche. Ce jour arriva, lorsqu'elle n'avait que dix-huit ans ; et notre marquise passa l'année de son veuvage à imaginer ce qu'elle pourrait faire pour réparer tout le tems perdu. Elle avait senti le besoin d'être heureuse, avec beaucoup plus de vivacité que le reste des hommes, et elle vint à Paris, dans la résolution de chercher le bonheur qu'elle mourait d'envie de rencontrer ; mais elle fit une grande faute parce qu'elle n'avait pas une bonne pour la conduire, c'est qu'elle ne pensa pas à demander ce que c'était que le bonheur, et où il fallait le chercher. Elle voyait que tous ceux qu'elle connaissait voulaient être heureux, et que, pour le devenir, ils se livraient au jeu, aux spectacles, aux grandes compagnies, aux festins. Elle crut bonnement que le bonheur consistait en toutes ces choses, puisque tant de gens d'esprit le cherchaient là. Elle se livra de bon cœur à suivre leur exemple. Les premiers jours, elle ne se sentait pas d'aise ; elle dévorait les plaisirs avec fureur. Au bout de quelque tems, elle s'y accoutuma, et ils commencèrent à l'ennuyer. Le bal lui paraissait un amusement puéril, qui n'était propre qu'à détruire la santé, aussi bien que les festins. Les conversations étaient sottes, ou

malhonnêtes, ou médisantes. Le jeu selon elle, était une fureur contraire à l'humanité, puisqu'on ne pouvait s'y réjouir que des pertes des autres. Est-ce donc là ce bonheur que j'ai tant souhaité, disait-elle ? mon cœur est-il content ? Non, sans doute, il est fatigué de tout ce-ci ; il en sera bientôt tout-à-fait dégoûté. La marquise avait deviné ; les plaisirs lui devinrent insupportables parce qu'ils ne lui donnaient pas le bonheur, après lequel elle courait. Un jour qu'elle était dans une assemblée où elle s'ennuyait beaucoup, elle vit entrer un cavalier extrêmement aimable. Le cœur lui battit sans savoir pourquoi, lorsqu'elle vit ce cavalier ; elle demanda avec empressement à la maîtresse de la maison, qui il était. Cette dame lui apprit que c'était un cadet d'une grande maison, qui, n'ayant pas de fortune, s'était fait chevalier de Malte, où il devait aller bientôt pour faire ses vœux. Ce serait bien dommage, dit la marquise en elle-même ; la fortune est bien aveugle, d'avoir maltraité un homme si aimable. Marianne n'avait pas la plus petite idée de l'amour, et elle crut que ce n'était qu'une compassion généreuse qui l'intéressait pour lui. Le chevalier, de son côté, avait été frappé à la vue de la marquise ; on joua, et il fit si bien qu'il fut de sa partie. Il était trop occupé de ses charmes pour faire attention à son jeu ; il fit les plus grandes fautes, perdit tout ce qu'il joua. Il montra tant d'indifférence pour sa perte, que la marquise, en conçut bonne opinion de son caractère ; car on dit que c'est au jeu qu'on connaît les hommes. D'ailleurs, elle s'aperçut fort bien que c'était elle qui causait ses distractions, et elle en sentait un plaisir qu'elle ne savait à quoi attribuer. Lorsqu'elle fut retirée chez elle, et qu'elle examina son cœur ; elle s'aperçut qu'il était tout changé : l'idée du chevalier en avait banni l'ennui ; et il n'était agité que du désir de le

revoir. Ne serait-ce pas que je l'aimerais, dit-elle ? Je crois que oui, et je suis fort trompée, ou je lui ai inspiré les mêmes sentimens pour moi, que ceux que je sens pour lui.

La marquise ne fut pas long-tems dans l'incertitude ; le chevalier lui avait demandé la permission de la voir ; il se présenta chez elle aussitôt que la bienséance le lui permit, et, quoiqu'il n'osât lui dire qu'il l'aimait, il le lui montra si bien qu'elle en fut assurée. Cette découverte donna beaucoup de joie à la marquise. Le chevalier était un homme de grande qualité, et, comme elle avait assez de bien pour elle et pour lui, elle se faisait un plaisir délicat de faire sa fortune. Cependant, quoiqu'elle sentît qu'elle l'aimait beaucoup, elle résolut de ne rien précipiter. On se marie pour toute sa vie, disait-elle : ainsi il est de la dernière conséquence de bien connaître la personne qu'on épouse. Le chevalier est aimable, mais cela ne suffit pas ; il a peut-être des défauts dans le caractère ; il faut me donner le tems de l'examiner. Elle exécuta cette sage-résolution, et, pendant six mois, elle vit tous les jours son amant, sans pouvoir lui découvrir un seul défaut. Ce fut alors qu'elle crut avoir trouvé le bonheur : elle avait déclaré au chevalier qu'elle était résolue de l'épouser. Les transports de joie avec lesquels il reçut l'assurance d'un tel bonheur, lui prouvèrent qu'il l'aimait passionnément ; et la marquise ne pouvait se persuader qu'il pût jamais manquer quelque chose à sa félicité, lorsqu'elle serait l'épouse d'un homme si parfait. Elle avait pris la résolution de ne l'épouser qu'après l'avoir examiné une année entière, et jamais elle ne voulut entendre parler de se marier plutôt. Il y avait déjà neuf mois de passés, lorsqu'elle crut apercevoir quelque refroidissement dans le cœur de son amant : il lui disait

pourtant les mêmes choses que dans le commencement de sa passion ; mais ce n'était plus avec le même feu. Alors la pauvre marquise éprouva les tourmens de la jalousie, de la délicatesse. Est-ce donc là le bonheur, se demandait-elle quelquefois ? Que deviendrais-je si le chevalier cessait de m'aimer ? et pourrai-je être heureuse, tant que j'aurai cette crainte ? Elle confia ses inquiétudes à une dame de ses amies, et elle lui fit part du projet qu'elle avait formé pour éclaircir ses doutes.

Elle feignit que des affaires indispensables l'obligeaient à faire un voyage à Lyon, et promit au chevalier de l'épouser lorsqu'elle serait de retour. Il parut si inconsolable lorsqu'il la quitta, qu'elle se reprocha les soupçons qu'elle avait eus de sa constance, et fut sur le point de les lui avouer. Son amie l'en empêcha : elle se détermina, par ses conseils, à pousser jusqu'au bout l'épreuve qu'elle voulait faire. La marquise avait une femme-de-chambre qui avait de l'esprit, et qui lui était affectionnée ; elle l'envoya à Lyon, et lui commanda de faire réponse aux lettres du chevalier, qui pouvait être aisément trompé, parce qu'il n'avait jamais vu l'écriture de sa maîtresse. Ensuite, elle fut s'enfermer chez son amie, qui obligea un domestique de veiller sur toutes les démarches du chevalier : c'était dans le commencement du carnaval, et ces dames pensaient qu'il irait au bal de l'opéra, qu'il aimait beaucoup. Elles ne se trompèrent pas, et se masquèrent toutes deux en grisettes, c'est-à-dire, en femmes du commun. Comme le masque déguise le son de la voix, et que d'ailleurs le chevalier avait reçu de Lyon une lettre de la marquise, il n'eut garde de la reconnaître : elle commença avec lui une conversation fort animée ; il fut charmé de son

esprit. Il la pria de se trouver au premier bal dans le même déguisement, et elle le lui promit, pour tout le reste du carnaval. Dès le troisième bal, il lui fit une déclaration d'amour, et la conjura de se démasquer. Elle refusa de le faire, dans la crainte que son peu de beauté ne détruisît les sentimens qu'elle lui avait inspirés ; d'ailleurs, ajoutait-elle, je ne veux plus vous revoir, vous me jurez que vous m'adorez, et vous êtes prêt d'en épouser une autre. Madame, lui répondit le chevalier, je ne veux pas vous tromper ; ce mariage fait ma fortune, qui est dans une telle situation que je ne puis vous l'offrir ; souffrez-donc que je l'achève, et soyez persuadée que cette fortune ne me touchera qu'autant que je pourrai la partager avec vous. Écoutez, lui dit la marquise, je suis plus tendre qu'intéressée ; qui me répondra que vous ne deviendrez pas amoureux de votre épouse ? On la dit fort aimable. Le danger en est passé, lui dit le chevalier ; je veux bien vous avouer que j'ai été fort amoureux de celle que j'épouse ; mais il y a long-tems que cet amour est fini, et que je n'ai plus pour elle que de la reconnaissance. Je ne manquerai jamais aux égards qu'un galant homme doit à son épouse, c'est à ce que je crois tout ce qu'elle aura droit d'exiger. La marquise eut toutes les peines du monde à se contenir : elle avait reçu ce même jour une lettre de son perfide, dans laquelle il lui jurait un amour éternel. La connaissance de sa trahison la guérit radicalement de la passion qu'il lui avait inspirée ; et il ne lui resta plus qu'un grand désir de se venger et de le confondre. Pour y parvenir, elle feignit de céder aux instances qu'il lui faisait de se démasquer, et elle lui promit de le faire, s'il voulait la reconduire ; il y consentit, et monta avec elle dans le carrosse de son amie, qui les accompagna. Le chevalier

parut surpris de la magnificence des appartemens qu'on lui fit traverser ; car il avait pris ces deux femmes pour des aventurières ; et, comme les hommes sont toujours portés à se flatter, il crut qu'il avait eu le bonheur de plaire à une femme de qualité, et redoubla ses prières pour la presser d'ôter son masque. Un coup de foudre l'aurait moins étonné que l'apparition de la marquise ; il resta immobile. Les éclats de rire qu'elle fit, lui firent comprendre qu'elle n'avait plus d'amour, puisqu'elle n'avait point de colère ; et, sans avoir la hardiesse de dire un seul mot, il fît une profonde révérence, et se retira la rage dans le cœur.

Voilà donc la marquise rendue à elle-même, et, par conséquent, convaincue que le bonheur ne pouvait se trouver nulle part, puisqu'elle ne l'avait point rencontré malgré ses recherches. Elle passa plusieurs mois dans un ennui insupportable, parce qu'elle n'avait rien mis dans son cœur à la place de cette passion tumultueuse qui l'avait occupé, remué, secoué. Un jour qu'elle allait à l'église, elle vit à la porte une vieille femme qui avait deux enfans, et qui demandait l'aumône : la beauté de ces enfans frappa la marquise ; elle demanda à cette femme s'ils étaient à elle. Non, madame lui répondit-elle ; ils étaient nés pour être mes maîtres. Cette réponse excita la curiosité de la marquise qui, ayant donné son adresse à cette femme, la pria de venir chez elle l'après-dîner, et de lui apporter ces beaux enfans. Lorsqu'elle fut arrivée, la marquise la pria de lui expliquer ce qu'elle lui avait dit le matin, et cette femme lui parla en ces termes :

Il y a trente ans que j'entrai au service d'un honnête homme, et, après sa mort, je restai chez son fils qui est le père de ces deux enfans ; mon maître, sans être riche, était à son aise ; un malheureux procès qu'il a perdu, l'a ruiné absolument il y a six mois ; il me devait presque tous mes gages qu'il n'était pas en état de me payer ; il me demanda pardon en pleurant de l'injustice qu'il était forcé de me faire, et m'exhorta à chercher une condition, en me promettant de me payer, si cela était jamais en son pouvoir. Je vous avoue, continua cette femme, que je n'eus pas le courage d'abandonner mes maîtres dans une situation si triste. Je leur donnai de grand cœur ce qu'ils me devaient, et je m'offris à rester pour aider à sa femme à blanchir du linge. Nous ayons subsisté quelque tems de notre travail avec beaucoup de difficulté, parce que mon pauvre maître était devenu paralitique, et qu'il fallait qu'une de nous deux lui servît de garde. Il y a quatre jours que ma maîtresse, accablée de fatigue, est tombée malade ; et, ne sachant comment m'y prendre pour les empêcher de mourir de faim, je me suis déterminée à demander l'aumône pour eux : la providence a béni mes intentions ; je me vois en état chaque jour de leur procurer le nécessaire, et j'espère les voir en santé dans peu de jours, car ils sont déjà beaucoup mieux.

Pendant ce récit que cette digne femme n'avait pu faire, sans répandre des larmes ; celles de la marquise avaient coulé avec abondance : Que je vous plains, lui dit-elle, quand elle eut fini de parler ; avec un cœur si excellent et si noble, vous ne méritiez pas d'être si malheureuse. En vérité, reprit cette femme, je ne suis pas malheureuse ; et tant qu'il plaira au bon Dieu de me donner le moyen de secourir mes maîtres,

et de nourrir ces pauvres enfans, je me croirai fort heureuse. Y a-t-il un plus grand bonheur dans le monde que de faire du bien et de pratiquer la vertu ?

Cette réponse fut un trait de lumière pour la marquise ; cette femme venait de lui apprendre où elle pourrait enfin trouver le bonheur qu'elle avait cherché si inutilement. Elle voulut donc essayer de le rencontrer dans cette nouvelle route qui lui était offerte. Elle fit monter cette femme et ces enfans dans son carrosse, et se fit conduire au grenier qu'occupaient le père et la mère. Son cœur fut saisi en y entrant : un peu de paille était leur lit ! et à peine y avait-il dans ce grenier assez d'espace pour s'y tenir debout. La marquise ne voulut pas permettre qu'ils y passassent la nuit ; et ayant envoyé chercher une litière, elle les fit transporter dans sa maison, et voulut elle-même les coucher et pourvoir aux choses qui leur étaient nécessaires. La reconnaissance de ces gens était plus puissante que leur faiblesse. Ils demandaient perpétuellement au Seigneur qu'il daignât la récompenser de sa charité.

Il était plus de minuit, lorsque la marquise se retira dans son appartement, à demi-morte de la fatigue qu'elle s'était donnée, et qu'elle n'avait pas senti jusque-là. Elle se jeta dans son fauteuil, et, jetant les yeux sur elle-même, elle se trouva dans une situation si douce, si tranquille, qu'elle n'en avait jamais éprouvé une semblable. Il lui semblait que le bonheur de toutes ces personnes qu'elle venait de rendre heureuses, était le sien. Tous les plaisirs dont elle avait joui jusqu'alors avaient été mêlés de troubles, d'amertumes, de craintes, et quelquefois de remords ; rien de pareil dans ce

qu'elle éprouvait alors. Sa satisfaction était pure et sans mélange ; elle augmenta par l'heureux succès de ses soins envers les infortunés qu'elle avait secourus. Leur santé se rétablit aussi bien que leur fortune, dans un emploi honnête qu'elle leur procura. Elle s'était trop bien trouvée de cet essai, pour s'en tenir là elle multiplia ses bonnes œuvres. Bientôt ses richesses lui parurent médiocres en égard à la nouvelle passion qu'elle avait conçue. Pour s'y livrer davantage, elle retrancha tout l'argent qu'elle donnait au faste, c'est-à-dire, qu'elle se priva de ses diamans, de son équipage ; qu'elle renonça au jeu, au spectacle, et on ne s'accorda plus que les dépenses purement nécessaires. Jusques-là, le désir d'être heureuse avait été son unique motif : sa charité n'avait point eu Dieu pour motif et voici ce qui arriva. Tous ceux qu'elle assista ne furent point reconnaissans ; leur ingratitude blessa son cœur ; et, comme elle se trouva désagréablement trompée, elle craignit de n'avoir pas trouvé le bonheur réel. Elle lui avait pourtant tout sacrifié, et s'était détachée de tout. Son cœur vide était donc débarrassé de tous les obstacles à la grande piété ; il n'y avait plus qu'un pas à faire pour y parvenir, et ce pas consistait à faire tout ce qu'elle faisait alors en vue de Dieu. Elle le comprit enfin ; et ce fut alors qu'elle jouit d'un bonheur inaltérable qui dura autant que sa vie, et qui l'accompagna au-delà du tombeau.

LA SOURIS, ou Les sottises des pères sont perdues pour leurs enfants.

Une souris, parvenue jusqu'à la plus longue vieillesse, se voyant à son dernier moment, assembla sa nombreuse famille, et lui parla en ces termes :

« Mes chers enfans, si quelque chose pouvait m'engager à regretter la vie, ce serait sans doute l'idée des périls où je vous laisse exposés ; mais j'aime à me flatter, dans mes derniers momens, de vous trouver dociles à mes conseils. Si vous les suivez, vous pourrez parvenir, comme moi, à l'âge le plus avancé. Pour exciter votre obéissance, je veux vous faire l'histoire de ma vie.

» Je suis née dans la maison que nous habitons aujourd'hui ; mais j'y ai vu arriver de grands changemens. Au tems où je pris naissance, elle était habitée par une jeune dame anglaise extrêmement riche. Oh ! mes enfans, la maison de cette dame était un pays de Cocagne, un vrai Pérou pour les pauvres souris. Elle tenait table ouverte, et avait quarante domestiques. Vous sentez qu'ayant un si grand nombre de gens pour la servir, elle ne se donnait pas la peine de veiller sur sa maison. Une femme de charge, un maître d'hôtel, un gros cuisinier étaient chargés d'acheter et de ménager les provisions, et Dieu sait comme ils s'en acquittaient ! Ces trois personnes tiraient un revenu des marchands qui fournissaient la maison, et elles étaient par conséquent

intéressées à augmenter la dépense. On mangeait beaucoup ; on perdait davantage : ce qui nous procurait l'abondance et la sûreté. Nous dédaignons les restes de la seconde table, parce que nous pouvions nous nourrir des morceaux les plus délicats qu'on laissait traîner. Deux gros chats, gardiens de la cuisine, nous laissaient en pleine liberté, et passaient dans un doux sommeil les intervalles de leurs abondans repas. Je pourrais vous raconter mille anecdotes dont je fus témoin dans mon enfance : la chambre de la femme de charge avait été mon berceau, et c'était dans ce palais souterrain, qu'elle recevait les hommages de ses subalternes, le plus souvent avec une hauteur désespérante ; d'autres fois elle daignait s'humaniser, et payait d'un coup-d'œil gracieux leurs adorations ; mais elle les en récompensait presque toujours : c'était bien la meilleure créature du monde, à cela près de son impertinence. Elle voulait que le visage des domestiques annonçât l'opulence de leur maîtresse, et se prêtait avec humanité à leurs petits besoins : les servantes de cuisine étaient réduites le matin au triste bouillon de gruau, et ne devaient point avoir de thé ; mais madame prenait le sien si fort, et le renouvelait si souvent, que ces pauvres filles pouvaient encore en tirer une décoction honnête. L'endroit où elle serrait le sucre n'était pas inaccessible, et, quand elle s'apercevait qu'on en avait volé, elle disait en riant : il faut bien que tout le monde vive. Elle poussait sa complaisance, jusqu'à permettre à tout le monde de prendre le thé avec de la crème ; il est vrai qu'on n'osait en mettre une si grande quantité sur le mémoire, de crainte que quelque jour il ne prît fantaisie à Milady de le lire ; mais on comptait huit quarts de lait au lieu de quatre, et, par ce moyen, tout se trouvait compensé. Je ne finirais pas, si je voulais faire le

récit du dégât prodigieux qui se faisait par cette femme ou par ses complaisantes ; mais, par une modération bien rare dans une vieille qui parle du tems passé, je me bornerai à ce que je vous en ai déjà dit.

» Ce fut donc sous le gouvernement de cette bonne femme, que je passai les premières années de ma vie ; mais, par le plus grand de tous les malheurs, cette heureuse situation disparut comme un beau songe, dont il ne reste qu'un souvenir fâcheux. La maîtresse de la maison qui n'avait pas mesuré sa dépense sur ses revenus, se trouva ruinée ; il fallut se résoudre à aller vivre à la campagne, et la maison qu'elle avait habitée jusqu'alors eut de nouveaux hôtes. Comme je n'avais encore aucune expérience, je regardai ce changement d'un œil sec, et comme une chose qui m'importait peu ; je fus bientôt instruite de mon malheur. Notre nouvelle maîtresse avait un train aussi nombreux que la première ; cependant sa maison était aussi rangée que si elle n'en eût eu que deux : cette femme, par un renversement de tout ordre, veillait elle-même sur ses affaires, et ne se fiait qu'à elle des détails économiques. Sucre, confitures, et autres choses pareilles, étaient enfermés dans un cabinet dont elle gardait elle-même la clé. Elle savait, à point nommé, ce qui devait se consommer de provisions, et il n'eût pas été possible de la tromper, même dans des bagatelles. Elle voulait que tout eût un air d'aisance, de magnificence, sans vouloir le moindre dégât : bientôt je me vis réduite à vivre des miettes qui tombaient de la table des domestiques : pas un chétif morceau de fromage, pas un bout de chandelle ; tout était ramassé, mis à profit. Maudite femme ! m'écriais-je, dans ma douleur. Qui croirait, en voyant la profusion des mets qui

paraissent sur ta table, qu'il y eût famine chez toi pour un animal à qui il faut si peu de chose pour le nourrir ? Je me flattais quelquefois que cela ne durerait pas : je perdis bientôt cette espérance ; elle ne dura pas long-tems. Les deux pacifiques chats, dont j'ai parlé n'avaient point abandonné la maison, et faisaient une mine assez triste : je fus curieuse de savoir ce qu'ils pensaient de tout cela, et un soir qu'ils eurent ensemble une conversation assez curieuse, je me mis à l'entrée de mon trou, pour les écouter.

Vous voulez donc abandonner cette maison qui vous a vu naître, disait le plus jeune des chats à son ancien ? Eh ! le moyen d'y rester, répondit l'autre d'un air chagrin. Ne voyez-vous pas que, depuis un mois, le jeûne forcé qu'on m'a fait observer, ne m'a laissé que la peau et les os ? Mais, reprit le plus jeune, ne nous reste-t-il pas une ressource ? Quelle que soit la vigilance du cuisinier, je me sens assez d'adresse et de courage pour vivre d'industrie. D'ailleurs, notre maîtresse est décrépète ; sa mort qui ne peut tarder d'arriver, changera notre situation. Vain espoir ! s'écria le vieux chat : apprends que notre malheur a conduit ici une dame allemande, et que, par conséquent, il est sans remède. Les dames de cette nation se croient chargées du soin de leurs maisons ; elles choisissent et étudient si bien leurs domestiques, qu'elles y sont rarement trompées. Elles savent leur inspirer l'esprit d'ordre ; et le cuisinier de celle-ci, instruit par elle depuis dix ans, n'entend pas raillerie sur le vol ; la moindre friponnerie coûterait la vie au plus respectable de tous les chats. D'ailleurs, l'âge de notre maîtresse n'apportera pas le plus léger changement dans notre situation. Les maudites allemandes ont la manie

d'élever leurs filles dans cet esprit d'économie où on les a élevées elles-mêmes. Ces demoiselles, quelles que riches qu'elles soient, ne croient point se déshonorer, en descendant dans les détails du ménage : on leur siffle sans cesse aux oreilles que, pour soutenir les dépenses convenables à leur rang, sans nuire à personne, il faut retrancher les superflues ; qu'il faut mettre les domestiques en situation de ne manquer de rien, et de ne rien perdre, et mille autres maximes gothiques dont elles reviennent rarement, ou pour mieux dire jamais.

» Un laquais qui entra dans la cuisine, interrompit la conversation des deux chats qui disparurent le lendemain. Jeune encore, je fis moins de réflexion aux discours de l'ancien qu'à ceux du plus jeune ; et, ne pouvant supporter ma situation, je résolus de mettre en œuvre toute mon industrie : pour l'adoucir, je trouvai, après mille efforts, le moyen de m'introduire dans cette chambre où madame serrait ses provisions, et je me dédommageai, par une chère exquisite, de la rude abstinence que je faisais depuis quelque tems : le plaisir de la bonne-chère fut quelquefois troublé par des réflexions ; je jouais gros jeu, et je tremblais que mon vol ne fût aperçu. Je me rassurai pourtant ; le passé semblait me répondre du futur : j'avais volé cent fois la femme de charge dont j'ai parlé, sans qu'elle eût daigné prendre les plus petites précautions. Insensée que j'étais ! J'ignorais la grande différence qu'il y a entre l'œil de la servante et celui de la maîtresse ; j'en fus instruite à mes dépens. Enhardie par mes premiers succès, je retournai le lendemain dans cette chambre fatale ; et le premier objet qui s'offrit à ma vue, fut une machine grillée dans laquelle il y avait un

morceau de lard rôti. Attirée par l'odeur, j'entre, je saisis ma proie ; mais, ô malheur, que plusieurs années n'ont pu effacer de ma mémoire ! À peine eus-je touché le morceau fatal, que la porte de cette machine infernale se ferma sur moi avec un bruit épouvantable, et m'ôta tout espoir de salut. Combien de fois alors ne maudis-je pas ma gourmandise ? Quelles résolutions ne pris-je pas pour l'avenir, si j'avais le bonheur d'échapper à ce danger ! Je n'eus pas le tems de faire de longues réflexions : le bruit qu'avait fait la souricière en tombant, attira la maîtresse et j'entendis sortir de sa bouche le terrible arrêt de ma mort ! Je fus condamnée à être noyée, et une femme-de-chambre eut ordre d'exécuter cet arrêt. Vous frémissez, mes enfans ; rien ne peut plus, ce me semble, m'empêcher de périr ! Je me sauvai pourtant par la maladresse de celle à qui ma maîtresse avait remis le soin de sa vengeance. Ce fut alors que devenue sage par mon expérience, je travaillai à me corriger d'un vice qui avait pensé occasionner ma perte. Je ne sortis plus, sans les plus grandes précautions, et mes courses se bornèrent à la cuisine. Je vous avouerai que la vie frugale à laquelle je me voyais réduite, me parut d'abord pire que le supplice que j'avais vu de si près ; mais l'habitude adoucit ma situation ; je m'aperçus même que l'abstinence fortifiait mon tempérament, et je parvins à remercier la fortune de la nécessité où elle m'avait mise de modérer mon appétit et ma sensualité. J'ai vu renouveler trois fois le peuple souricier avec lequel j'habitais. Peu de souris ont rempli la carrière qui leur était destinée par la nature. Les maladies ont moissonné celles qui ont échappé à la vigilance du chat, et aux pièges des maîtres. Mais je sens que je m'affaiblis. Adieu, mes chers enfans ; redoutez le funeste

cabinet, où la mort est cachée sous des douceurs perfides ; je meurs contente, et j'espère que vous serez dociles à mes conseils ».

À peine cette sage souris eut-elle rendu les derniers soupirs, que sa jeune et sémillante famille se félicita d'être débarrassée de la contrainte où cette vieille radoteuse l'avait assujettie : on se moqua de ses conseils ; on traita sa sobriété d'avarice, sa circonspection de lâcheté. On trouva le chemin du cabinet : trois murailles de papier, placées pour la sûreté d'un pot de confiture, furent rompues. On se félicitait déjà d'avoir échappé aux périls dont on avait été menacé ; la joie fut courte : un chat, deux souricières furent placées dans le cabinet, et, avant la fin de la semaine, il ne resta pas une souris, de celles qui avaient méprisé l'expérience et les conseils de leur bisaïeule. Nous pouvons conclure de cet exemple : Les sottises des pères sont perdues pour leurs enfans.

RANNÉE ET MASCA, ou L'Éducation peut changer la Nature.

Dans le royaume de Lutésie, Aris et Mithra régnaient pour le bonheur de leurs sujets. Aris se regardait comme le père d'une nombreuse famille, à laquelle il était redevable de tous ses momens. Il se croyait chargé par les dieux du soin de procurer la sûreté du dernier de ses sujets, comme du plus illustre. Ils sont tous mes enfans, disait-il ; si quelque prédilection m'est permise, c'est en faveur des pauvres et des misérables. Tel un père tendre porte dans ses bras son fils infirme, et laisse à celui qui est robuste la fatigue d'un chemin pénible. Mithra, en unissant son sort à celui d'Aris, avait moins pensé à s'associer à la souveraine puissance, qu'à l'excessive tendresse qu'il avait pour son peuple ; et, pendant que son illustre époux s'occupait à réprimer le vice, à punir l'injustice, Mithra donnait tous ses soins à les diminuer. Son exemple avait forcé le crime à chercher les ténèbres ; on ne rougissait plus d'être vertueux : ceux qui ne l'étaient pas, se paraient du moins des dehors de la vertu. Il y avait donc un grand nombre d'hypocrites à la cour, dit mon lecteur ; j'aimerais mieux qu'elle fût remplie de méchans connus pour tels. Je ne suis pas tout-à-fait de ce sentiment : l'homme est un animal sur lequel l'habitude a beaucoup d'empire. Les grands de Lutésie, à force de parler et d'agir comme d'honnêtes gens, le devinrent insensiblement.

Le royaume de Lutésie était soumis à douze fées qui, tour-à-tour, y exerçaient leur empire un mois de l'année. Six de ces

fées étaient du plus mauvais naturel qu'on puisse imaginer. Ce n'était point en ôtant les biens, la santé, et les autres avantages extérieurs aux Lutésiens, qu'elles signalaient leur méchanceté : elles étaient trop éclairées pour regarder comme un mal réel, la perte de ces avantages frivoles. Pour rendre les hommes misérables, à coup sûr, elles s'appliquaient à les rendre vicieux. Tel qui était honnête homme dans une condition médiocre, devenait, par le secours d'une de ces six fées, favori de Plutus, et voyait disparaître sa probité avec son indigence. Une fille trop occupée de sa beauté, était prête à la perdre par une petite vérole, ou quelque autre accident ; elles lui présentaient avec empressement des remèdes sûrs pour conserver des traits qui devaient occasionner sa perte. Avant le règne d'Aris, les Lutésiens dont le défaut n'était pas de trop réfléchir, avaient été dupes de la malice de ces fées ; on les croyait les meilleures personnes du monde, toujours prêtes à accorder aux hommes les choses qui sont les objets de leurs désirs. Aris était enfin parvenu à faire comprendre à ses sujets, que le plus souvent les avantages extérieurs sont des dons funestes et empoisonnés. Il s'était servi de l'expérience pour les en convaincre ; et les méchantes fées qui, jusqu'alors, avaient été l'objet de la vénération des Lutésiens, leur étaient devenues suspectes, et ensuite odieuses. On peut imaginer quelle devait être leur rage contre Aris ; on ne peut la décrire. La haine d'un méchant homme est sans doute très-dangereuse ; mais ce n'est rien en comparaison de la haine d'une méchante femme. Quelle devait être la situation d'Aris, qui se voyait entouré, obsédé par six furies femelles, que l'intérêt, la vanité animaient contre lui !

Quelle grimace feront les dames en lisant cet article ! La vérité est offensante, j'en conviens ; je leur demande pardon de le dire ; mais je suis femme, et, puisque je reconnais les défauts de mon sexe, j'ai droit d'en parler.

Outre ces six méchantes fées dont Aris avait à se défendre, deux autres mois de l'année étaient sous la domination de deux fées qui, sans être aussi méchantes que les premières, ne lui donnaient pas moins d'embarras. Elles avaient de ces caractères équivoques, qu'il n'est pas possible de définir : la légèreté en faisait la base. Des passions violentes dans leurs accès, mais qui n'avaient pas plus de consistance que leur caractère, semblaient leur en donner un nouveau dix fois par jour. Elles aimaient passionnément, le matin, une chose, dont elles ne se souciaient pas le soir, et qu'elles haïssaient le lendemain. Leur ame molle se prêtait avec facilité aux nouvelles impressions ; et l'on pouvait deviner le soir, à coup sûr, par les dispositions où elles étaient, du caractère de ceux avec lesquels elles avaient passé la journée. Elles ne voulaient le bien ou le mal que par occasion ; car elles n'étaient ni vertueuses, ni méchantes : l'objet présent les déterminait. Tout entrait dans leur ame ; rien ne s'y fixait. J'ai dit que ces deux fées donnaient plus d'embarras à Aris, que les six méchantes ; parce qu'avec des personnes de ce caractère, on ne peut se faire un plan de conduite : il serait plus facile de fixer le mercure que leurs pensées ; et on leur déplaît, souvent, par les mêmes choses qui avaient mérité leurs bonnes grâces deux jours auparavant.

On aurait peine à se persuader qu'Aris eût pu échapper à la méchanceté décidée des six premières fées, et aux

inconséquences de la conduite des deux autres ; mais jamais les dieux qui permettent les maux, ne manquent d'y apporter le remède. Les mois de janvier, d'avril, juillet et novembre, étaient gouvernés par quatre fées qui réunissaient en elles tout ce qui pouvait en faire des chefs-d'œuvre. Quatre contre huit, disent mes lecteurs, c'est bien peu. Ceux qui raisonnent ainsi, n'ont pas fait réflexion à la supériorité que la vertu a sur le vice. Un honnête homme fait trembler dix scélérats ; il a sur eux un ascendant auquel ils ne peuvent se dérober ; et Aris, avec le secours de ces bonnes fées, triompha de la malice des autres, et vint à bout de remédier au mal qu'elles faisaient à ses sujets. Ils étaient devenus heureux, c'est-à-dire vertueux ; car ces deux mots sont synonymes, et on peut les employer l'un pour l'autre ; et comme rien n'est plus vrai que la maxime : Du bonheur que l'on fait, le nôtre naît toujours. Aris était heureux du bonheur de ses sujets ; cependant, comme la félicité des hommes ne peut être sans nuage, celle d'Aris et de Mithra était troublée : ils aimaient tendrement leurs sujets, et ne pouvaient penser sans douleur qu'ils étaient menacés de tous les maux, qu'entraîne nécessairement une guerre civile. Aris, précieux reste d'une famille chère aux Lutésiens, Aris n'avait point d'enfants, et dix ans de stérilité semblaient ôter à Mithra tout espoir d'en avoir jamais. Ils gémissaient souvent ensemble de ce qu'ils prévoyaient devoir arriver après leur mort ; et ils ne cessaient de demander aux dieux un héritier auquel ils pussent transmettre, avec leur sang, les vertus qu'ils s'efforçaient d'acquérir. Les Lutésiens joignaient leurs prières aux leurs ; mais, moins éclairés que leurs souverains, ils ne pouvaient comprendre que les dieux eussent de bonnes raisons de rejeter leurs demandes, et

plusieurs d'entre eux étaient tentés de murmurer contre leurs ordres.

Un jour, Uranie, la plus sage des quatre fées, vint au palais. Elle trouva le roi et la reine environnés d'une foule nombreuse qui, en se livrant à la joie de trouver des pères dans leurs souverains, gémissait du malheur de ceux qui devaient naître, et qui ne pouvaient espérer un tel bonheur. La fée, qui avait le meilleur cœur du monde, fut attendrie, et mêla ses larmes avec celles qu'elle voyait couler. Le roi crut le moment favorable pour l'intéresser à lui obtenir la grâce qu'il souhaitait avec tant d'ardeur.

Généreuse fée, lui dit-il, les dieux connaissent mon cœur ; ils savent par quel motif je leur demande un enfant : serait-il possible qu'ils fussent irrités des vœux que je forme ? L'amour que je porte à mon peuple me les inspire.

Et croyez-vous que les dieux aiment votre peuple moins que vous ? répondit Uranie. Si leur bien demande que votre postérité monte sur le trône, ils vous donneront un héritier. Croyez-moi, Aris, le propre intérêt se masque sous toutes sortes de formes ; tel croit n'aimer que sa patrie, qui n'est excité que par ses passions. Vous devez souhaiter, sans doute, le bien de vos sujets, le demander sans cesse aux immortels ; mais, comme vous ignorez absolument les moyens qui doivent perpétuer leur félicité, abandonnez-en le soin à leur providence. Ne prévoyez rien dans les choses où vous ne pouvez rien changer ; en travaillant à vous rendre les dieux propices par vos vertus, ne craignez rien, ne désirez rien : souvent, hélas ! ils exaucent dans leur colère les vœux

indiscrètes. N'allez pourtant pas croire que je condamne vos désirs et ceux de votre peuple ; je n'en reprends que l'excès ; et il y a toujours de l'excès, quand le refus de ce que nous demandons produit le chagrin, le désespoir ou le murmure. Une fée trompeuse ou politique vous dirait, pour appaiser votre douleur, qu'elle va consulter ses livres, où l'on trouve, d'un bout à l'autre, toutes les décisions du destin. Pour moi, je suis trop amie de la vérité pour vous débiter de pareils contes. Les dieux seuls connaissent l'avenir, et il ne peut être découvert que par eux. Je vais donc demander leurs lumières ; s'ils m'exaucent, je vous instruirai de ce qu'ils daigneront m'apprendre.

Après avoir prononcé ces paroles, Uranie, s'adressant aux dieux, parut quelques moments hors d'elle-même : Tendre mère ! s'écriait-elle, je vois ton cœur déchiré... Que de pleurs... quelles alarmes !...

La fée se tut après avoir prononcé ce peu de mots, et, ayant repris, sa tranquillité ordinaire : Vous aurez une fille, dit-elle au roi et à la reine ; mais je vois pour elle deux destinées bien différentes. Conçue dans le mois de Mégère, la plus méchante de nos sœurs, elle n'oubliera rien pour lui former un corps susceptible des passions les plus violentes. Les deux fées équivoques, qui succéderont à Mégère, en travaillant à mêler les humeurs qui formeront son corps, selon que leur fantaisie journalière le leur suggérera, lui donneront des dispositions à l'inégalité, au caprice qu'il sera bien difficile de vaincre. La reine est menacée d'accoucher quinze jours avant son terme : alors la princesse naîtra dans mon mois ; et je pourrai la préserver des malheurs qu'Alecto,

confidente de Mégère, lui destine ; mais alors je n'aurai aucun pouvoir sur son éducation. Si la reine finit ses neuf mois, elle accouchera dans le mois d'Alecto : alors Clio, mon amie, restera la maîtresse, et, en vous privant de sa vue, conduira à son gré ses premières années, et pourra, par le secours d'une bonne éducation, tourner à son avantage les artifices de nos ennemies. Choisissez pour la princesse une vie remplie d'événemens heureux, sans vertu, si elle naît dans mon mois ; la jeunesse la plus malheureuse, si elle naît dans le mois d'Alecto, jointe avec la facilité d'acquérir les plus grandes vertus.

Aris était honnête homme, et eût été surpris de voir un père balancer un moment, si on lui eût laissé cette alternative. Les vertus que les autres doivent pratiquer, nous paraissent si belles, si naturelles, si aisées, que nous avons peine à concevoir leur répugnance ; mais, lorsque c'est nous qui devons surmonter ces répugnances, c'est tout autre chose. Le roi ouvrit trois fois la bouche pour faire ce choix, qui lui aurait paru si facile pour tout autre que pour sa fille future, et, trois fois, la triste destinée dont la princesse était menacée, glaça sa langue d'effroi. La reine tremblante, interdite, attendait en frémissant le choix de son époux. La vertu triompha enfin. Que les événemens qui paraissent les plus funestes tombent sur la tête de ma fille, s'écria-t-il, pourvu qu'elle devienne telle qu'il le faut pour faire la félicité de mon peuple !

À peine Aris eut-il prononcé ces paroles, qu'on vit tous ceux qui étaient présens verser des larmes de joie, d'admiration et de douleur. On élevait sa générosité jusqu'aux cieux ; on

le plaignait ainsi que son épouse : tous les assistans conjuraient Uranie de la recommander à Clio ; et l'on attendait, avec une impatience mêlée de crainte, les grands événemens prédits.

Une suivante, favorite de Mithra, voulant faire diversion aux tristes pensées de sa maîtresse, s'avisa de faire une question à la fée. J'avais toujours cru, lui dit-elle, que nos vices et nos vertus dépendaient d'une fatalité ou destin que rien ne pouvait changer, et que tout le pouvoir des fées consistait à faire naître les enfans sous des aspects si favorables ou si funestes, que tous les soins de l'éducation devenaient inutiles.

Vous étiez dans l'erreur, répondit Uranie ; cette pensée outrage la sagesse et la bonté des dieux. Croyez-vous donc qu'ils aient abandonné à un hasard aveugle les choses d'où dépend la félicité des mortels ? c'est leur supposer bien peu d'amour pour les créatures qui sont leurs ouvrages. Si nos vices ou nos vertus dépendaient d'une fatalité insurmontable, de quel droit puniraient-ils des crimes involontaires ? La vertu ne serait plus qu'un vain nom, puisqu'on ne peut appeler vertueux qu'un homme qui choisit de faire le bien. Aris serait injuste s'il punissait celui qui l'aurait outragé en dormant ou dans le délire. Croyez-vous donc les dieux moins équitables que votre roi, madame ? dit un courtisan, soi-disant esprit fort ; car il en était resté quelques-uns à la cour d'Aris. Comparaison n'est pas raison : je crois sur-tout qu'on n'en doit jamais faire par rapport à la divinité. Nos idées sur la justice, et les autres perfections des dieux, sont peut-être fausses ; et certainement elles

sont très faibles. Le fini ne peut porter de jugement sûr par rapport à l'infini, et doit adorer les immortels sans chercher à les comprendre ; car, pour connaître la nature de leurs perfections, il faudrait participer à leur divinité.

La fée, dit au courtisan qui, après avoir fait le beau raisonnement que nous avons rapporté, prit un air satisfait ; et, regardant l'assemblée avec dédain, il semblait lui reprocher, par un souris moqueur, l'applaudissement qu'elle avait donné au discours de la sage Uranie. Elle lui dit froidement :

Vous avez pris une expression pour une autre, monsieur. Vous dites que nous ne pouvons comprendre la nature des perfections des dieux ; vous avez voulu dire, sans doute, l'étendue, au lieu de la nature, et alors vous auriez parlé juste. Destinés à adorer les perfections de la divinité, nous devons les connaître ; d'ailleurs, notre justice consiste à les imiter : mais ayez la bonté de répondre aux questions que je prendrai la liberté de vous faire. Dites-moi si la justice que les dieux commandent aux hommes, est d'une nature différente de la leur, et en quoi consiste cette différence. Eh ! mais, dit le courtisan un peu interdit, celle des dieux est, sans doute, plus excellente que celle des hommes.

Sont-elles de même nature ? continua la fée ; car il est hors de doute que les dieux exercent la justice et les autres vertus dans toute leur étendue, et les hommes d'une manière très-imparfaite. Mais est-ce la même justice exercée, d'un côté dans toute sa perfection, et, de l'autre, souvent blessés par malice, faiblesse ou ignorance ? Le courtisan, très-

embarrassé, bégayait ; car il sentait fort bien, qu'avouer que la justice qu'exercent les dieux, est de la même nature que celle des hommes, était convenir que son objection était ridicule : si les hommes exercent la justice, donc ils la connaissent, et en ont une idée juste. Pour se tirer d'affaire, il fallut donc répondre que c'étaient peut-être, chez les dieux, une justice, une bonté, et des autres perfections tout-à-fait différentes de celles dont nous avons l'idée, et que nous pratiquons.

Courage ! ajouta la fée ; nous touchons au dénouement. N'est-il pas vrai que deux choses ne diffèrent que par des qualités contraires ? Assurément, dit le courtisan. Dites-moi, à présent, reprit la fée, si la justice, la miséricorde, telles que nous les pratiquons, sont des choses louables ? On ne peut le nier, répondit le courtisan.

Concluons, dit la fée. La justice et les autres vertus, telles que nous en avons l'idée, sont des choses louables ; le contraire de ces vertus doit donc être méprisable et mauvais. Si les vertus des dieux diffèrent des nôtres, c'est par des qualités contraires ; donc les vertus des dieux sont mauvaises, si les nôtres sont bonnes.

Uranie, de retour chez elle, invita les trois bonnes fées, et elles tinrent un grand conseil pour examiner la conduite qu'elles devaient tenir, pour rendre inutile la mauvaise volonté de leurs compagnes. Thalie, la plus jeune, commença à parler par l'ordre d'Uranie ; et, comme elle savait que l'amour devait causer tous les maux de la princesse, elle décida qu'il fallait l'élever dans un palais inaccessible aux

hommes, jusqu'à ce que sa raison fût entièrement formée, et capable de la fortifier contre les dangers de l'amour. Je voudrais, au contraire, dit la seconde qui se nommait Alzire, la faire élever dans un palais rempli d'hommes si laids et si dégoûtans, qu'elle pût prendre tout le sexe en horreur. Doucement, ma sœur, reprit Uranie, nous nous retrouverions bientôt dans le même embarras qu'aujourd'hui. La princesse doit un jour donner un héritier à cet empire : il ne serait pas à propos que son horreur pour les hommes fût si générale ; elle deviendrait peut-être sans remède, et, outre que cela ne conviendrait pas à nos vues, cette horreur pour les hommes ne serait pas juste. Il faut avouer qu'il y en a d'estimables, qui méritent l'attachement d'une femme de bon sens ; mais le nombre en est si petit, que nous ne devons rien oublier pour la rendre circonspecte. Je voudrais donc que, du milieu du palais solitaire où nous la ferons élever, elle pût découvrir les malheurs que causent dans le monde toutes les passions, et principalement l'amour : cela suffirait, ce me semble, pour l'obliger à se tenir sur ses gardes, et à travailler de bonne heure à se modérer.

Les dieux commencent à protéger notre princesse, s'écria Clio en pleurant de joie ; ils m'en donnent présentement une preuve sensible. Je connais, mes sœurs, la supériorité de vos lumières sur les miennes, et j'y ferai hommage dans toutes sortes d'occasions ; mais, dans celle-ci, les immortels qui me chargent des premières années de la princesse qui se nommera Rannée ; les dieux, dis-je, me communiquent leur sagesse pour ce grand ouvrage. Ils proportionnent nos talens aux emplois qu'ils nous destinent, et voici ce qu'ils me découvrent.

Toutes les passions de Rannée seront violentes, mais subordonnées à la tendresse qui sera chez elle la dominante. Dans les intentions de nos méchantes sœurs, ce cœur, susceptible et tendre, est un présent funeste qui doit rendre mon élève la plus méprisable de toutes les femmes ; mais les dieux se jouent des méchants, et tournent contr'eux les artifices dont ils se servent. La sensibilité du cœur de Rannée deviendra le remède de tous ses autres défauts. Elle amortira son ambition, lui fera mépriser les richesses, fixera sa légèreté, ses caprices et son inconstance. Il y a long-tems, mes chères sœurs, que j'ai compris qu'un des grands écueils de l'éducation, est que ceux qui l'entreprennent, regardent certaines dispositions comme funestes, et veulent les changer, comme s'il était possible de changer la nature : toute disposition devient heureuse dans la main d'un maître qui sait l'employer.

Thalie a proposé de soustraire les hommes à la vue de Rannée, jusqu'à ce que sa raison soit affermie. Hélas ! l'expérience ne nous apprend-elle pas l'impuissance de la raison contre un penchant dominant. N'exposons à ses yeux que des hommes capables de lui inspirer du dégoût, dit Alzire ; mais, outre l'inconvénient, remarqué par Uranie, il en est un autre. Lorsque le besoin d'aimer se fait sentir, le cœur n'est ni délicat, ni éclairé. Pressé par ce besoin, il pare le premier objet qui se présente, de perfections imaginaires qui produisent le même attachement que si elles étaient réelles. Remarquez encore que certains hommes ne sont laids et dégoûtans que par comparaison. Dans ce grand nombre d'objets rebutans que vous offrirez à sa vue, la laideur, les vices seront différenciés : nul, je l'avoue, ne sera capable de

plaire à sa raison, et, à coup sûr, il s'en trouvera quelques-uns qui plairont à son caprice ; et, chez les femmes, nous ne l'éprouvons que trop, le caprice a plus d'empire que la raison. D'ailleurs, notre princesse plaira à ces hommes que nous supposons incapables de lui plaire ; et quel changement l'amour n'est-il pas capable de produire chez eux ! Le brutal deviendra complaisant, le capricieux égal, le vicieux hypocrite : je ne jurerais pas même que quelques-uns d'entr'eux ne devîssent vertueux, mais d'une vertu momentanée, et qui, peut-être, ne durerait qu'autant que son amour ; or, vous savez, mes sœurs, combien peu il faut compter sur la durée de ce sentiment.

Considérez encore, je vous prie, qu'il s'agit de corriger notre princesse. Que serait-ce si, aux défauts de son caractère, se joignaient ceux de son amant ? Elle les adopterait, j'en suis sûre : l'expérience ne me permet pas d'en douter.

La sage Uranie propose de lui mettre sans cesse devant les yeux les funestes effets de l'amour ; cette vue la rendra malheureuse, sans diminuer le penchant qu'elle aura à être tendre. Rannée connaîtra clairement qu'elle ne pourra être heureuse que par le cœur ; et, dans l'impossibilité où elle se croira de la devenir, l'amertume, le dégoût de la vie, s'empareront de son ame. Son humeur s'aigrira pour tâcher de remplir le vide qu'elle trouvera au-dedans d'elle-même ; elle se précipitera dans les plaisirs, qu'elle ne goûtera pas, mais qui lui feront perdre un tems précieux. Fatiguée de luttés contre elle-même, et des combats pénibles qu'il lui faudra rendre à chaque instant pour arracher son cœur à tout ce qu'elle trouvera digne d'être aimé, ou qui lui paraîtra

tel, elle abandonnera tout par lassitude ; et, malheureuse pour malheureuse, elle se déterminera à l'être de la façon qui lui paraîtra la plus conforme au penchant de son cœur. Croyez-vous, mes sœurs, que, dans ces différentes positions, Rannée soit bien propre à remplir les devoirs du haut rang auquel la destinent les dieux ? Son triste cœur, accablé, n'aura pas le courage de s'occuper d'autre chose, que de ses malheurs, et ne sera pas en situation de penser à procurer le bonheur des autres.

Ah ! ma sœur, s'écrièrent les trois fées, comme de concert, que vous nous causez de vives alarmes ! Serait-il possible que les dieux, en vous découvrant toute la grandeur du mal, ne vous en eussent point appris le remède ?

N'en doutez pas, mes sœurs, répondit Clio, ils ne m'ont point éclairée à demi. Ils veillent avec une bonté toute particulière sur les hommes, mais beaucoup plus sur les souverains qui sont leur image sur la terre. C'est sans doute leur providence qui m'a confié, depuis deux ans, le dépôt le plus précieux, et qui me présente un moyen presque infaillible d'assurer en même tems le bonheur et la vertu, de Rannée.

Alindor et Zaïde, qui règnent dans les Indes, ont mérité ma protection dès leur enfance, par leur docilité à suivre mes conseils. Zaïce mit au monde, il y a deux ans, un prince, en faveur duquel la nature semble s'être épuisée, Les dispositions que je démêle en lui, promettent les plus hautes vertus, si elles sont cultivées par une très-bonne éducation. C'est lui que je destine à former le caractère de Rannée. Il fixera sa légèreté, et remplira toute la capacité d'aimer de

cette princesse. Le désir de mériter son estime fera germer toutes les vertus dans le cœur de ma princesse, et détruira tous ses vices. Nos méchantes sœurs ont choisi l'Amour pour perdre Rannée ; c'est à ce dieu que je veux devoir toutes ses vertus.

En vérité, ma sœur, dit Uranie, si l'Amour entend ses intérêts, il secondera vos intentions. Un tel miracle le réconcilierait avec les plus sévères qui déclament sans cesse contre lui, et qui l'accusent de tous les désordres de l'univers.

C'est une injustice, répondit Clio : l'Amour est par lui-même le lien de la société ; mais il prend la teinture des cœurs qu'il blesse. Dans une ame vertueuse, il augmente les vertus ; il se dénature dans les cœurs vicieux, et devient brutalité et aveuglement : en un mot, l'Amour, trop souvent père de tous les vices, peut et doit devenir, dans le dessein des immortels, père de toutes les vertus. Quand elles sont offertes, par la main de ce dieu, à des jeunes cœurs, ils s'ouvrent avec empressement pour les recevoir ; mais il faut remarquer que cet amour, pour être en état de produire les grands biens que j'en promets, doit être présenté des mains du devoir. Il faut que ce soit lui qui détermine une jeune personne à s'abandonner aux mouvemens naturels que la providence a mis dans le cœur de tous les hommes pour former la société.

Les six méchantes fées riaient de la conférence de leurs sœurs. Elles croyaient avoir pris des mesures infailibles par rapport à Rannée. Toutefois elles n'oublièrent rien pour

s'instruire du résultat de leur conférence ; ce fut en vain : les bonnes fées, par un privilège spécial, étaient femmes, et savaient se taire. Le moment de la naissance de Rannée approchait. Alecto, dans le mois de laquelle elle devait naître, se méfiant de ses talents, résolut d'intéresser l'Amour, à la perte de cette princesse. Elle avait oui dire que ce dieu n'est favorable aux mortels que dans le printemps de leur âge : elle touchait à son hiver, et craignait avec raison de n'être point admise dans le palais du dieu de la jeunesse. Elle résolut de recourir à l'art pour cacher les ravages que les années avaient fait sur sa personne. Elle avait vécu cinquante-cinq ans sans savoir que la parure ajoute le ridicule à la laideur. Elle comptait sur les talents des femmes de Lutésie : la nature les faisait naître fées, lorsqu'il s'agissait d'inventer des modes capables de cacher quelques années. Nul défaut qui n'eût un remède dans la disposition du corps de baleine, du panier, dans l'arrangement des cheveux, des rubans et des mouches. Les marchands de la capitale vendaient du feint, de l'embonpoint ; les maîtres à danser, des grâces ou quelque autre chose qui y ressemblait si fort, qu'on s'y méprenait souvent. Tous leurs talents furent employés pour dérober aux yeux de l'Amour une vingtaine des années d'Alecto, qui mit, à la place de la pudeur et de l'ingénuité de la jeunesse un air coquet, hardi, indécent. Elle présentait une gorge soutenue par artifice, qu'elle n'avait pas couverte du voile le moins épais. Elle étudia, devant son miroir, les regards les plus séduisants ; et, comme elle se trouvait encore fort aimable, elle ne douta pas un moment de l'effet de ses charmes, ou plutôt elle fit semblant de n'en point douter. Ce qui prouve qu'elle s'en méfiait au fond du cœur, c'est qu'elle étala une magnificence capable d'éblouir

les yeux, de les séduire, et de les distraire de l'examen de sa personne.

L'amour se fit un plaisir malin de rire aux dépens de la vieille fée. N'allez pas conclure de là qu'il eût un mauvais caractère ; mais il est de tels personnages, qu'on ne peut s'empêcher de ridiculiser quelque honnête homme qu'on soit. Elle affectait une démarche aisée, légère, qui n'ajoutait pas peu au plaisir du spectacle. L'amour joua la surprise, l'éblouissement involontaire : il était resté stupéfait à la vue d'un attirail si peu fait pour la figure qui en était ornée. Alecto prit ce mouvement pour de l'admiration : son effronterie en redoubla, et elle se tint sûre du succès de son entreprise. Je ne répéterai point le compliment qu'elle fit au Dieu ; il était assorti au reste, et dans une cour qui n'était rien moins que grave, on se fit les plus grandes violences pour ne point éclater : chacun souriait pourtant, et Alecto prenait tout, comme elle souhaitait qu'il fût, c'est-à-dire, pour des applaudissemens. Elle ne demandait au reste qu'une bagatelle ; elle prétendait que l'amour lui remît son arc et ses flèches. L'amour, qui commençait à s'impatienter (car le ridicule outré n'amuse qu'un moment), lui répondit : Qu'en feriez-vous, madame ? ma flèche la plus aiguë serait émoussée, si elle était lancée de votre main. Voici tout ce que je puis faire en votre faveur : au moment où Rannée connaîtra son amant, je vous abandonne ses traits ; elle cessera d'être belle.

À peine la vieille fut-elle sortie que toute la cour de Cupidon murmura de ce qu'il venait de lui accorder. De quoi vous plaignez-vous, dit l'amour ? Alecto pourra empêcher Rannée

d'être belle ; mais tous ses efforts ne pourront la rendre plus aimable : la malice de son ennemie servira au triomphe de la princesse et du mien. Croyez-vous que je ne puisse retenir un cœur, sans le secours de deux beaux yeux ? Ma puissance aurait de trop faibles fondemens. Je ne règne despotiquement que sur les ames unies par les liens de la vertu ; ce sont les seuls durables.

À peine Alecto était-elle descendue sur la terre, qu'on vit paraître Clio dans l'empire de l'amour. Elle était conduite par les Grâces qui ne l'avaient point abandonnée, quoiqu'elle fût aussi âgée que sa compagne. Sa parure était simple et sans art, et dans son état négligé, elle conservait une fraîcheur que le calme des passions avait entretenu, et qui faisait oublier qu'elle n'était plus jeune. La paix de l'ame recule la vieillesse, et la vertu orne le visage, quand la beauté disparaît.

L'Amour, saisi d'un sentiment respectueux à la vue de Clio, met à ses pieds ses armes victorieuses. Disposez-en, madame, lui dit-il ; les mortels n'auraient qu'à se louer de moi, si je vous eusse toujours fait dépositaire de ma puissance. Clio remercia l'Amour d'un éloge qui la flattait à juste titre. Dieu charmant, ajouta-t-elle, si j'ai employé tous les momens de ma vie à vous offrir des victimes dont vous n'eussiez point à rougir, que je reçoive aujourd'hui la récompense de mon zèle ; que Rannée ne puisse jamais aimer que Mascave ; que ce prince n'éprouve la puissance de vos traits que pour Rannée.

J'en jure par le Stix, lui répondit le dieu de Cithère ; vous le savez, Jupiter, lui-même, n'ose violer ce serment redoutable. Clio se hâta de revenir sur la terre : une nuée d'encens qui des autels s'élevait jusqu'aux cieux, lui annonça la naissance de son élève. Alecto, assistée de ses collègues, s'était emparée de cette princesse au moment où elle avait vu le jour. Comme elle n'avait qu'une minute à exercer sa malice, car le mois de Clio allait commencer, elle se hâta de profiter de ce moment pour exécuter ses projets.

Je souhaite, dit cette furie, qui tenait Rannée dans ses bras, je souhaite que ton cœur ne puisse se refuser au premier mortel qui s'offrira à ta vue, et que tu ne puisses conserver ta beauté que jusqu'au moment où tu connaîtras ton amant. Je souhaite que, méconnue de tous ceux à qui tu seras chère, tu te voies disputer ton rang, ton amant et ton nom. Je souhaite...

Doucement, ma sœur, dit Clio ; le soleil a parcouru la moitié du chemin qu'il doit faire pendant son absence de ces lieux : minuit sonne. Ne croyez pas pourtant que je fasse le plus petit effort pour déranger ce que vous venez de souhaiter : que vos vœux soient remplies par rapport à Rannée, j'y consens ; mais si elle conserve toute sa vertu jusqu'à sa vingtième aimée, son sort sera fixé, et vous perdrez sur elle les droits que vous a donné le moment de sa naissance.

Clio avait pris Rannée des mains d'Alecto. Cette petite princesse, qui n'avait cessé de pleurer depuis le moment où son ennemie s'était emparée d'elle, sembla connaître le bien qui lui arrivait en passant sous les lois de Clio. Ses larmes

tarirent, et, alors, tous ceux qui étaient dans la chambre de la reine s'empressèrent à examiner la proportion de ses traits, qu'on n'avait pu remarquer jusqu'alors. Embrassez la princesse, dit Clio au roi et à la reine. Pour la soustraire aux pièges d'Alecto, je suis forcée de la dérober à vos caresses : vous serez long-tems sans la voir ; c'est un sacrifice qu'il faut faire au bien de votre peuple.

Il n'y avait que ce motif qui put faire supporter à Aris et à Mithra la séparation de leur fille ; mais aussi était-il tout puissant ; ils l'arrosèrent de leurs larmes, et la remirent entre les bras de la fée, qui s'éleva avec elle dans les airs. Toute la cour la suivait des yeux et du cœur : de nouveaux objets attirèrent toute l'attention, et forcèrent les spectateurs à quitter de vue pour quelques instans la fée et la princesse.

Deux palais de cristal parurent à la distance des yeux ; et, lorsqu'on les eut considéré quelques instans, les mouvemens du cœur ramenèrent tous les regards vers la princesse. Mais, ô surprise ! on vit deux Clio, si parfaitement ressemblantes, qu'il n'était pas possible de les distinguer : elles tenaient chacune un enfant dans leurs bras, et s'avançaient vers ces beaux palais. À peine y furent-elles entrées, que l'un se fixa sur le sommet d'une montagne inaccessible ; l'autre s'éleva tellement dans les airs, qu'on pouvait à peine l'apercevoir.

Le roi et toute sa cour avaient les yeux fixés vers ces deux palais, sans pouvoir distinguer celui des deux qui renfermait la vraie Clio et la princesse leur fille. Le lecteur ne le

distingue pas non plus, j'en suis sûre ; je dois l'en instruire. Cette multiplication était un effet de la malice d'Alecto : on le conçoit assez. Au moment de la conception de la princesse, les méchantes fées avaient épuisé leur art à douer du même tempérament la fille d'une femme de basse condition, qui avait reçu l'être au même instant ; même tempérament, même conformation d'organes, même taille, mêmes dispositions pour les vices et les vertus.

La fausse Rannée fut conduite par Alecto dans le palais de cristal qui s'était fixé sur la montagne ; et, pour empêcher qu'on ne découvrit sa fourberie, elle avait emprunté la figure de Clio. Cette dernière se riait de la malice de son ennemie ; Alecto pouvait tromper le roi et toute la cour en la contrefaisant ; mais il lui manquait un Mascave, et l'éducation allait mettre une différence infinie entre ces deux filles, si semblables d'ailleurs.

Clio enleva dans le même tems le prince de la Chine, et le transporta dans le palais aérien ; mais, comme il importait à ses desseins qu'il ne fût pas connu pour ce qu'il était, elle déguisa son sexe, et lui donna les habits du sien. Elle avait transporté dans ce palais tous ceux qu'elle avait choisi pour lui aider à élever sa princesse ; et quelle attention avait-elle donné à ce choix important ? Toute l'Europe avait à peine suffi à ces recherches ; et, quoiqu'elle les eût pris parmi tout ce qu'il y avait de plus parfait, elle employa une année entière à perfectionner leurs talents, et à leur faire prendre des idées uniformes ; car rien ne nuit plus à l'éducation que la contrariété des vues des maîtres. À peine Rannée commença-t-elle à bégayer, qu'on découvrit en elle les

germes pernicioeux des vices que les méchantes fées avaient mis en son ame. Elle aimait si passionnément sa nourrice, qu'on ne pouvait l'arracher de ses bras, sans risquer de la faire tomber en convulsion : il n'y avait qu'un moyen de l'en déplacer. Clio prenait Mascave sur ses genoux ; aussitôt Rannée lui tendait ses petites mains, et s'efforçait de s'élançer pour partager le siège du prince. Comme il avait trois ans plus que Rannée, Clio ne le quittait pas une minute. Nul de ses mouvemens n'échappait à la fée ; nulle de ses actions dont elle ne tirât avantage pour connaître et perfectionner ses dispositions naturelles. Mascave répondait à ses vues, excepté en celle qu'elle avait le plus à cœur. Il regardait Rannée comme une sœur chérie ; mais ses sentimens venaient de l'habitude de la voir. Clio n'y voyait point cette vivacité qu'elle remarquait dans ceux de la princesse. Clio fut alarmée de cette indifférence, et n'oublia rien pour la faire disparaître ; tout fut inutile ; et plus d'une fois elle fut tentée d'accuser l'Amour de n'avoir rempli que la moitié de ses promesses. C'était pourtant pour les accomplir plus clairement qu'il en retardait l'exécution ; mais Clio, quoique fée, était mortelle. Ses vues étaient trop bornées pour comprendre la sagesse des dispositions des dieux qui vont à leur but par les routes qui paraissent en éloigner.

Passons légèrement sur les premières années de Rannée, qui n'ont rien de fort intéressant. Il avait fallu lui ôter sa nourrice : cette femme qui était pourtant le phénix de celles de son espèce, ne pouvait souffrir la contradiction pour son élève : elle se persuadait que sa santé en souffrirait ; et Clio ne put jamais lui faire comprendre que la violence des passions est beaucoup plus contraire à la formation des

enfans qu'une sage contradiction qui les met sous le joug. Rannée sentit d'abord cette séparation avec tant de violence qu'on eût dit que sa vie en était en danger : la légèreté de son caractère ne lui permit pas d'en être long-tems affligée, et, au bout de vingt-quatre heures, on la vit tranquille.

La légèreté de Rannée se décelait à tous les momens : elle souhaitait avec passion une chose dont elle se dégoûtait le moment d'après. Mascave était d'un caractère tout différent ; il s'attachait avec difficulté, et il n'était pas possible de le dégoûter d'une chose qu'on était parvenu à lui faire aimer, à moins qu'on ne lui prouvât qu'il avait eu tort de s'y attacher.

Ces différences de tempérament lui inspirèrent bientôt de l'éloignement pour Rannée : il ne pouvait se prêter à sa bizarrerie. Quoique la princesse n'eût que cinq ans, elle s'aperçut bientôt que Mascave la fuyait, et s'ennuyait avec elle. Elle l'aimait avec tant de vivacité, que cette froideur la jeta dans une sorte de désespoir. Elle versait un jour des larmes amères dans un lieu écarté. Qu'avez-vous, ma chère, lui demanda Clio, qui la surprit en cette situation ? Je suis désespérée, ma bonne, lui répondit-elle ; Mascave ne m'aime plus. Je n'en suis pas surprise, lui répondit Clio, Mascave a trop de raison pour aimer ce qui n'est point aimable. Est-ce que je ne suis pas aimable, lui répondit la princesse avec vivacité ? J'ai beau regarder au miroir, je ne trouve rien ici de plus beau que moi, excepté Mascave. J'en conviens, lui dit la fée ; mais les défauts de votre caractère font oublier la régularité de vos traits. Mascave vous voit aujourd'hui avec indifférence ; bientôt elle vous méprisera et parviendra enfin à vous haïr. Ah ! madame, j'en mourrais de douleur,

s'écria Rannée, en se jettant dans les bras de Clio. Mais serait-il possible que Mascave pût me haïr ? elle serait bien ingrate, car je l'aime fort. Vous le croyez, lui dit la fée : pour moi, je pense que vous ne l'aimez guère, car vous faites à tous momens des choses qui lui déplaisent. Pensez-vous donc qu'elle puisse vous trouver aimable, quand vous vous mettez en colère, et que vous manquez de douceur ; quand vous laissez aujourd'hui ce que vous aimiez hier à la folie ? Non, ma chère Rannée, Mascave ne peut vous aimer avec tous ces défauts ; si vous voulez qu'elle s'attache à vous, corrigez-vous, suivez son exemple. Ah ! ma bonne, je vous le promets, dit Rannée ; dès aujourd'hui, je veux être telle que vous le voulez, et Mascave n'aura pas le cœur de me donner du chagrin.

Dans le moment, Mascave entra. Il tenait une carte de géographie qu'il voulut cacher par complaisance ; car Rannée qui s'était d'abord attachée à cette science avec passion, s'en était dégoûtée depuis un mois. Ne cachez pas votre carte, dit-elle à Mascave ; venez, ma chère sœur, nous étudierons : je ne veux plus aimer que ce qui vous amusera, à condition que vous m'aimerez aussi. Mascave, avait le cœur excellent ; il fut touché de la complaisance de Rannée, et la reconnaissance l'engagea à redoubler ses attentions pour elle. Rannée, charmée du changement qu'elle vit en lui, continua à corriger en elle tout ce qui déplaisait à Mascave : insensiblement elle prit l'habitude de conformer ses goûts aux siens, et cette habitude s'étant fortifiée pendant plusieurs années, forma en elle comme une seconde nature. Mascave fut ravi de ce changement, et perdit sans s'en apercevoir, le dégoût que lui avaient inspirés les défauts de

Rannée : l'amitié y succéda, et de l'amitié à l'amour, le chemin est aisé à faire à l'âge de dix-huit ans.

Mascave était parvenu à ce terme : Rannée finissait son troisième lustre, et l'on eût eu peine à croire qu'elle n'était pas née parfaite, tant l'exercice de toutes les vertus lui était devenu naturel. Cet aimable couple, sans curiosité pour ce qui se passait dans le reste de l'univers, se suffisait à lui-même ; mais le tems des grands événemens approchait. Clio annonça à Mascave qu'il fallait se séparer de Rannée ; et, quoiqu'elle flattât ces enfans d'une prompte réunion, ils furent inconsolables : il fallut arracher Mascave des bras de Rannée, qui resta sans sentiment dans ceux de Clio. Cette fée employa, pour la consoler, tout ce que l'amitié qu'elle avait pour elle, lui put suggérer ; et, l'ayant vue plus tranquille, elle rejoignit Mascave, et prit avec lui le chemin de la Chine.

Pendant le court espace qu'elle mit à faire ce long voyage, elle instruisit le prince de son sexe et des raisons qui l'avaient engagé à le lui cacher. Mascave rougit de se voir sous des habits de femme ; mais la fée, d'un coup de baguette, les changea, et, ce qu'il y a de surprenant, c'est que le jeune prince ne se trouva point embarrassé de ces nouveaux habits. Il jetait des yeux avides sur les contrées diverses qu'il parcourait. Et, quoique la nouveauté de ces objets fut bien capable de faire diversion à ses pensées, ses yeux se tournaient sans cesse sur le palais qu'il venait de quitter. Il soupirait pour Rannée, mais d'une manière tranquille. Ses sentimens pour elle n'avaient été jusqu'alors qu'une amitié extrêmement tendre ; le moment était venu où

il allait en éprouver de plus vifs. Arrivé proche du palais où son père faisait sa résidence, la fée lui présente un cheval superbement enharnaché : elle l'arme de toutes pièces. Mascave admire avec plaisir ces nouveaux ornemens : un carquois rempli de flèches, attire sur-tout ses regards : il examine le carquois, et tire une flèche ; il essaie sur le bout de son doigt, et se pique sans le vouloir. Cette flèche était celle que lui gardait l'amour. Les sentimens qu'il avait pour Rannée se dévoilent, se fortifient, ou plutôt changent de nature. Les tourmens de l'absence redoublent : il dit à Clio en soupirant : madame, que faisons-nous ? pourquoi nous éloigner de Rannée ? Ah ! je n'ai jamais connu, comme je le sais à présent, le bonheur de vivre avec elle : en serai-je privé pour jamais ?

Ainsi, l'amour, devenu passion, s'annonce par des tourmens : le soupir, enfant de la douleur, est le premier effet qu'il produit ; l'inquiétude suit, la défiance, la crainte, et mille mouvemens fâcheux que l'amour vertueux ignore. Clio sourit, et, embrassant Mascave, lui dit : mon fils, cette absence ne sera point éternelle, vous reverrez Rannée ; mais que je crains votre retour auprès d'elle ! vous serez le témoin de deux changemens consécutifs en elle ; ce que vous aimez, perdra ses grâces, perdra ses vertus ; vos sentimens pour elle pourront-ils survivre à cette perte ? Mascave frémit ; non, s'écria-t-il, que les traits de Rannée changent, à la bonne heure ! Vous le savez, sa beauté n'a pas fait naître en moi les sentimens que j'y découvre en ce moment ; il fut un tems où elle ne plaisait qu'à mes yeux. Le seul changement de ses mœurs lui a fait trouver le chemin de mon cœur. Il serait, sans doute, déchiré, s'il était forcé de perdre la

douce habitude de l'adorer ; toutefois, je sens que mon amour pour elle ne pourrait survivre à mon estime : non, madame, si je cesse de l'estimer, je ne l'aimerai plus. Mais, pourquoi Rannée cesserait-elle d'être vertueuse ? Pourquoi n'employez-vous pas toute la puissance de votre art, pour la préserver de ce malheur ?

Je puis tout sur les éléments, lui répondit Clio ; mais je ne puis rien sur les cœurs. Brûlez pour Rannée tant qu'elle sera digne de votre estime ; et souvenez-vous, si elle s'en rend indigne, que vous seriez avili en continuant de l'aimer : nous partageons l'infamie des objets de nos attachemens.

Cet entretien jeta un fond de tristesse dans le cœur de Mascave, que la joie de revoir les auteurs de sa naissance ne put dissiper entièrement. Il passa trois mois à la Chine, et, malgré les prédictions de Clio, il sentait que Rannée lui devenait plus chère chaque jour ; effet de la blessure qu'il s'était faite. L'amour de passion a des contradictions qui ne peuvent s'expliquer. Il sentait qu'il ne pouvait être heureux qu'en devenant l'époux de sa princesse : il frémissait dans la crainte de la voir devenir indigne de sa tendresse : il se flattait de pouvoir détourner le malheur dont elle était menacée. Cette dernière pensée, l'emporta : il obtint de ses parens la permission d'aller à Lutésie, pour demander la princesse à son père. Clio l'avait averti qu'elle devait lui être rendue deux jours après son arrivée dans cette cour. Il y parut avec un cortège superbe, et conduit par Clio qui lui rendit Aris favorable. Par l'ordre de la fée, toute la cour se rendit dans une grande plaine ; et vit, avec des transports de joie, les deux palais aériens s'approcher lentement : ils

s'ouvrent ; les deux Rannée sortent en même tems, et vont se jeter aux pieds d'Arès et de Mithra. Le doux nom de père sort en même tems de leur bouche. Arès veut se livrer à la joie ; son cœur s'y refusa. Une des deux est sa fille : il frémit dans la crainte de se tromper. La nature ne s'explique pas plus clairement dans le cœur de Mithra ; on se flatte que l'amour sera plus clairvoyant. On prie Mascave d'approcher et de décider entre ces deux rivales. Mais ô prodiges ! à peine ont-elles jeté les yeux sur lui, que la vraie Rannée devient d'une laideur horrible. Les dieux se déclarent en sa faveur, s'écrie sa concurrente : la méchante Alecto n'a pu soutenir sa supercherie et le ciel la force à abandonner la malheureuse qu'elle voulait me substituer. Le peuple qui ne réfléchit guère, poussa des cris de joie et demandait à haute voix qu'on lui abandonnât cette laide créature, pour la punir du crime qu'elle avait voulu commettre. Arès, Mithra et Mascave n'étaient pas de ce sentiment. Ils se souvenaient que le changement des traits de Rannée avait été prédit, et la laideur de cette princesse leur paraissait une preuve en sa faveur. Mais comment faire revenir le peuple de sa prévention ? La chose n'était pas possible, et on résolut d'attendre du tems des lumières nouvelles.

Les deux Rannée furent logées dans le même palais ; mêmes habits, mêmes honneurs, mêmes carrosses de la part du roi et de la reine. Cependant, la beauté faisait son effet ordinaire. La fausse Rannée gagnait chaque jour quelque chose dans les cœurs qu'elle avait intérêt d'attendrir. Mascave la visitait assidûment, et était surpris de lui entendre raconter les plus petites particularités de son enfance. Il est vrai que la princesse disgraciée de la nature

les racontait avec la même exactitude ; mais les paroles de l'une avaient une persuasion qui manquait à la dernière. À mérite égal, une belle personne a des avantages infinis sur une laide. Insensiblement Mascave oublia le chemin de l'appartement de la vraie Rannée ; il ne bougeait d'auprès de celle pour laquelle son amour ne méritait plus ce nom. C'était une passion vicieuse, parce que la fausse Rannée n'avait rien qui pût entretenir un amour vertueux. Quand le sentiment qu'on nomme tendresse est poussé jusques-là, il cache à la vérité les défauts de l'objet aimé ; mais il ne les cache que superficiellement : l'estime s'anéantit faute d'aliment, et le fait d'une manière si imperceptible, que celui chez lequel elle meurt, est long-tems sans s'en apercevoir. Les inégalités de la fausse Rannée parurent alors aux yeux de Mascave pour vivacité, et l'égalité d'humeur de la vraie Rannée, pour indolence.

Je prie mes lecteurs, et sur-tout mes lectrices, de remarquer qu'à mesure que la passion de Mascave augmentait, son respect pour celle qui l'avait fait naître, diminuait. On s'offensa à la vérité la première fois qu'il osa manquer à la décence ; mais ce fut de manière à ne le pas désespérer. La fausse Rannée n'avait pas pris l'habitude de se commander à elle-même : elle succomba bientôt. Mascave se crut d'abord le plus heureux de tous les hommes ; à peine l'ivresse fut-elle dissipée, qu'il se fit horreur. Il ne douta plus que cette princesse, qui avait abandonné la vertu, ne fut la vraie Rannée : les paroles équivoques de la fée nourrissaient son erreur. Elle venait de se rendre indigne de lui ; un dégoût insurmontable prit la place de sa passion satisfaite : il la voyait alors telle qu'elle était en effet, et

cette vue redoublait son erreur ; car il reconnaissait en elle tous les défauts qu'il avait remarqué dans la vraie Rannée, en ses premières années. Vous croyez peut-être que son dégoût pour la fausse Rannée, était une disposition permanente ; non, les passions, je l'ai déjà dit, sont contradictoires : il l'adorait, la méprisait, la haïssait par intervalle, et quelquefois, il éprouvait en même tems ces sentimens si contraires ; en sorte qu'il pouvait s'appliquer ces vers d'un auteur fameux :

Je te hais et t'aime tout ensemble ;

Je ne puis vivre avec toi, ni sans toi.

Je n'ai rien dit des dispositions de la vraie Rannée. Sa douleur avait été extrême. Clio, invisible pour le reste de la cour, ne l'avait point abandonnée. Pourquoi vous affligez-vous, lui disait-elle quelquefois, des assiduités de Mascave, pour votre rivale ? elles avancent sa guérison, en lui donnant moyen de découvrir les défauts de cette fille. Ah ! ma bonne ; lui disait la princesse, je pardonne a tout le monde de me méconnaître ; mais je ne pourrai jamais oublier l'erreur de Mascave : son cœur devrait-il balancer entre moi et ma rivale ? Clio riait de la colère de Rannée, et, cependant s'affligeait de l'oubli du prince. La volupté serrait chaque jour les liens qui l'attachaient à la fausse princesse. Vingt fois par jour, le mépris, le dégoût le chassaient de son appartement, et vingt fois l'habitude l'y ramenait. Dans un de ces momens de dégoût, il passa proche de l'appartement de

Rannée, et son inquiétude le porta à y entrer. Il cherche dans sa conversation du soulagement à l'ennui qui le poursuivait sans cesse ; il retrouve dans ses discours ces grâces qui l'avaient autrefois charmé. Il oublie en l'écoutant le changement de ses traits : à la sagesse de ses discours, il croit retrouver sa princesse ; un regard jeté sur elle réprime ce retour de son cœur. Il baisse les yeux, l'écoute encore : son ame s'agite ; il se jette à ses pieds, et perd à côté d'elle ce langage respectueux auquel elle était accoutumée, et que son ame vertueuse pouvait seule entendre. Arrêtez, téméraire, lui dit Rannée, avec cette autorité que donne la vertu. Mon cœur et mes sentimens ont moins de ressemblance avec ceux de ma rivale, que les traits de mon visage : portez-lui ce langage que je dédaigne ; l'horreur succède à la tendresse que vous sûtes m'inspirer autrefois.

Ces paroles de Rannée furent un trait de lumière pour Mascave. La vertu de la princesse dissipe l'illusion ; il ne daigne plus consulter ses sens qui l'avaient si cruellement déçu. Son ame reconnaît l'ame de la vertueuse Rannée : il retombe à ses pieds ; mais dans les dispositions du plus vif repentir. Quel crime ai-je commis s'écria-t-il ? et comment me flatter d'obtenir le pardon d'une telle offense ? Ah ! Rannée, que ne pouvez-vous lire dans mon cœur ! les remords le déchirent : vous êtes vengée ! rendez-moi votre amour.

Le cœur entend le langage du cœur. Rannée conçut que le repentir du prince était sincère ; l'amour plaidait sa cause. Cependant elle craignait d'occasionner une rechute par un pardon trop facile. Clio vint la tirer de cet embarras. Elle

parut tout-à-coup, et relevant Mascave, que la honte empêchait de lever les yeux vers elle : vous triomphez, Rannée, dit-elle à la princesse ; c'était à votre persévérance dans la vertu, que les dieux avaient attaché le retour de Mascave, et celui de votre beauté. À ces mots, Mascave jette les yeux sur la princesse ; il reconnaît ces traits enchanteurs qui l'avaient séduit dans sa rivale, et il y retrouve ce qui manquait à la dernière, ce fard qui n'appartient qu'à la pudeur et à la décence, d'ajouter à la beauté, et qui l'embellissent encore. Clio les conduisit à l'appartement du roi et de la reine qui, à la vue de la fée, ne peuvent plus douter qu'elle ne soit leur fille. Dans le même tems, on entendit des cris épouvantables dans l'appartement de la fausse Rannée : elle était devenue si affreuse, que ne pouvant supporter sa vue, elle mit fin à une vie que la perte du cœur de Mascave allait lui rendre odieuse.

Mascave et Rannée ne purent s'empêcher de donner des larmes à cette infortunée. Voilà, dit Clio, en s'adressant à la princesse, le sort qui vous était préparé par Alecto. La nature n'avait mis aucune différence entre vous et cette fille infortunée. L'éducation, l'amour ont rectifié votre cœur, et y ont fait naître cette vertu qui vous rend aujourd'hui un père, une mère, un trône et un époux. N'oubliez jamais combien vous lui êtes redevable, et que votre fidélité envers elle assure pour jamais la félicité que vous tenez d'elle.

HENRIETTE, ou Que de précautions à prendre, quand il est question de choisir une Gouvernante !

Henriette est fille unique d'un marchand extrêmement riche. Elle eut malheureusement pour mère une de ces femmes indolentes, qui se persuadent qu'une santé délicate leur donne droit de négliger les devoirs les plus essentiels. Cette fille étant unique, fut toujours l'idole de ses parens ; et, comme sa mère ne voulait pas prendre la peine de l'élever elle-même, elle s'empressa de lui chercher une gouvernante. Comme on destinait Henriette à épouser un homme de qualité, on eut grand soin de choisir une personne qui pût effacer en elle jusqu'aux vestiges d'une naissance roturière. On prit donc une femme à grands airs. On s'informa soigneusement si elle savait très-bien le français, et ce fut le seul article qu'on daigna approfondir. Elle était en Hollande depuis peu de tems : elle avait, disait-elle, quitté la France, et même un couvent où elle avait été élevée, par une inspiration du Saint-Esprit, qui lui avait fait connaître la fausseté de la religion de ses pères. Elle avait fait abjuration en arrivant en Hollande, et, depuis trois mois qu'elle y était, son hôte, le ministre qui l'avait instruite, assurait qu'elle était de bonnes mœurs. C'était plus qu'il n'en fallait pour les parens d'Henriette. Mademoiselle Benoît (c'était le non de cette gouvernante), fut reçue avec confiance. On lui recommanda d'élever son élève en fille de qualité, et, sur-tout, de ne la point contraindre. L'amitié

d'Henriette, si elle pouvait l'acquérir, serait l'assurance d'une bonne pension pour le reste de sa vie.

Mademoiselle Benoît souscrivit aveuglément à cette dernière condition. En cherchant une place, elle s'était proposé de s'assurer du pain. Les progrès de son élève dans la morale n'avaient pas été comptés parmi les choses dont on devait lui tenir compte aussi n'en fut-il jamais question. Henriette était naturellement bonne ; elle joignait, à beaucoup d'esprit, une grande vivacité et un cœur extrêmement tendre. Il ne faut donc pas s'étonner si elle s'attacha prodigieusement à une femme dont l'unique application était d'étudier ses goûts pour la satisfaire. La gouvernante aimait beaucoup les romans. Henriette ne tarda pas à les dévorer. Les conversations roulaient ordinairement sur ce que l'on avait lu ; tout conspirait donc à nourrir chez cette fille infortunée le désir d'aimer et d'être aimée ; elle attendait avec impatience le moment heureux où elle devait rencontrer le mortel destiné à lui plaire. Les spectacles, les promenades, les bals, les assemblées, sont les lieux où se nouent ordinairement les intrigues ; et, comme mademoiselle Benoît, quoiqu'elle eût passé trente ans, se croyait encore en état d'inspirer de l'amour, elle y conduisait son élève, le plus souvent qu'il lui était possible. Vous remarquerez, s'il vous plaît, que cette gouvernante était sage selon l'idée qu'on attache dans le monde à ce terme : elle eût été au désespoir de voir faire à Henriette quelque chose de contraire à la vertu, ou, pour parler plus juste, à ce qu'elle croyait la vertu : malheureusement ses idées à cet égard étaient fausses. Elle croyait qu'on pouvait, sans blesser son devoir, s'occuper de ses charmes, ne rien oublier pour les relever par la parure,

chercher à plaire, aimer même, pourvu qu'on s'en tînt aux seuls sentimens du cœur, à un amour platonique. Une telle personne est mille fois plus pernicieuse, auprès d'une jeune fille, qu'une femme dérégulée, dont les maximes révolteraient un cœur innocent.

Cependant, les parens d'Henriette regardaient leur gouvernante comme la huitième merveille du monde ; elle n'ouvrait la bouche, en leur présence, que pour faire l'éloge de leur fille : c'était une personne toute parfaite, chez laquelle la nature avait fait tout ce qu'on pouvait attendre de l'éducation. Cette conduite la leur faisait regarder comme une femme qui avait le discernement exquis, et leur confiance en elle était sans bornes.

Cependant le moment fatal approchait où Henriette allait apprendre qu'une vertu de tempérament, et qui n'est pas fondée sur la religion, est un verre fragile : elle allait être convaincue que celles qui n'ont pas soin de mettre une garde sûre à leur cœur, ne peuvent compter sur leur sagesse. Elle avait été priée d'un bal où sa mère, qui ne pouvait veiller, l'envoya avec mademoiselle Benoît. Henriette y vit un aventurier qui se faisait passer pour un baron, et se crut frappée, à sa vue, de ce trait inévitable lancé par la sympathie. Le faux baron, qui était instruit de ses grands biens, de son caractère, et de celui de sa gouvernante, joua l'éblouissement à sa première vue. Il répéta, mot à mot, les scènes dont les romans modernes offrent des modèles, pendant qu'un homme de son espèce, et qui lui était dévoué, s'efforçait de persuader à la Benoît la passion la plus vive. La nuit parut courte à nos deux pauvres dupes ; elles se

retirèrent toutes occupées de leur aventure et, comme elles avaient, comme par hasard, appris aux deux étrangers le lieu où elles se promenaient tous les jours, elles ne doutèrent pas de les y trouver le lendemain. Elles ne furent pas trompées dans leur attente : on se promena ; et la Benoît, qui ne voulait rien perdre des discours tendres de son nouvel amant, permit à son élève de marcher quelques pas devant elle avec le baron. Les rendez-vous furent multipliés ; enfin, dans le dernier, le baron joua le rôle d'amant timide, n'osa parler que des yeux, et laissa échapper, parmi les regards de tendresse, des soupirs qui paraissaient plus les enfans du chagrin que de l'Amour. Henriette fut mille fois tentée de lui demander le sujet de sa tristesse ; mais la crainte d'une déclaration trop prompte, pour être dans la règle du bon roman, la retint.

Cependant, l'ami du baron, qui se faisait appeler comte, n'avait pas été si circonspect avec la Benoît. Il lui avait avoué qu'il l'adorait, qu'il était résolu de mettre à ses pieds une fortune considérable ; mais qu'il se voyait forcé de différer à un autre tems l'accomplissement d'un dessein qui pouvait seul le rendre heureux. L'amitié, lui dit-il avec un désespoir feint, me force à m'arracher à l'amour. Un pareil discours ne pouvait qu'alarmer la Benoît et exciter sa curiosité : elle pressa le comte de lui ouvrir son cœur ; et ce fourbe, feignant de ne pouvoir lui rien refuser, lui fit cette fausse confidence :

Le baron et moi, lui dit-il, sommes liés dès l'enfance de l'amitié la plus étroite, et je sens que la mort seule peut en rompre les nœuds. Sorti du sang le plus illustre, la fortune

de mon ami ne répond point à sa naissance ; et ses parens, dès sa jeunesse, lui ont ménagé une ressource, en le faisant entrer dans l'Ordre Teutonique. La raison seule à faire souscrire mon ami aux engagements que sa famille a pris pour lui ; il se proposait de repasser incessamment en Allemagne pour s'engager irrévocablement ; la vue de la belle Henriette a renversé toutes ses résolutions. Vainement lui ai-je remontré l'inutilité de sa passion. Les parens de celle qu'il adore ne consentiront jamais à l'unir à un homme sans fortune : il ne peut donc qu'être malheureux, s'il s'abandonne au penchant de son cœur. Il ne me reste qu'une ressource pour lui, c'est de l'arracher de ces lieux, de le forcer à me suivre en Allemagne, et de ne l'abandonner qu'au moment où des vœux le forceront à renoncer à toute espérance. Vous voyez, mademoiselle, ajouta le faux comte, que l'honneur ne me permet pas d'abandonner mon ami dans une occasion si dangereuse. Il faut que je vous quitte ; et, ce qui met le comble à mon désespoir, c'est que je ne puis me promettre de vous revoir avant six mois, qui me paraîtront six siècles ; mais, si vous daignez partager mon amour, je jure de revenir aussitôt que mon ami se sera fixé, et de vous faire, dans ma patrie, un sort digne de vous.

La Benoît frémit en apprenant la résolution du comte. Mille accidens pouvaient déranger un établissement dont elle était éblouie. Quelque bonne opinion qu'elle eût de ses charmes, elle craignait tout d'une si longue absence ; un nouvel objet, un retour sur ce qu'il devait à la noblesse de son sang, pouvaient lui faire perdre le comte. Elle resta quelque tems rêveuse ; puis, reprenant la parole, elle dit à son amant : J'avoue que les parens d'Henriette ont l'ame intéressée :

cependant la haute naissance du baron pourrait les éblouir. J'ai quelque pouvoir sur leur esprit ; et, si vous consentez...

Ah ! gardez-vous de leur laisser pénétrer nos sentimens, dit le comte en l'interrompant ; quand même la différence des religions ne serait pas un obstacle invincible à leur consentement, je ne pourrais me flatter d'obtenir l'aveu du père du baron ; fier de sa noblesse, tout l'or du Pérou ne pourrait l'engager à une mésalliance. Je vous le répète, la fuite est le seul remède que je doive tenter pour sauver mon ami. Je vais employer tout le pouvoir que j'ai sur son esprit pour l'engager à partir dans deux jours ; et si vous voulez vous trouver demain à l'Opéra, je vous y dirai un adieu qui sera bien cruel pour moi, mais qu'il ne m'est pas possible de retarder plus long-tems.

La Benoît aurait peut-être, dès cet instant, proposé le honteux projet d'un enlèvement ; mais quelques personnes de sa connaissance, ayant paru à la promenade, elle fût forcée de quitter les deux aventuriers, qui ne doutèrent plus du succès de leurs artifices.

À peine Henriette et sa gouvernante se dirent-elles un mot pendant le chemin. Si la Benoît était occupée de la crainte de perdre son amant, Henriette ne l'était pas moins de la tristesse qu'elle avait cru démêler sur le visage du baron. La Benoît, en lui répétant la conversation qu'elle avait eue avec le comte, la pénétra de douleur, et lui expliqua la cause de la tristesse de son amant. Elle passa les premiers momens à accuser la fortune qui lui avait refusé un sang avec lequel le baron pût s'allier sans hontes ; ensuite elle se disait à elle-

même, que son amant l'aimerait bien peu, s'il cédaux instances de son ami. Quelques momens après, elle se rappelait l'extrémité où elle serait réduite, si l'amour l'emportait sur la raison. La Benoît la laissa long-tems livrée à elle-même ; et, lorsqu'elle la vit épuisée par les mouvemens contraires qui l'avaient agitée tour-à-tour, elle lui dit qu'elle ne voyait qu'un remède à ses maux, mais qu'il lui fallait du courage pour le mettre en pratique. Henriette, l'ayant pressée de parler, elle lui dit :

Il est certain, mademoiselle, que le baron vous adore ; le comte m'a fait entendre qu'il cherchait, depuis trois mois, l'occasion de vous déclarer ses sentimens. Son amour, auquel il est déterminé à sacrifier sa fortune, n'a point été soutenu par l'espoir. L'orgueil de ses parens, l'avarice des vôtres, sont des obstacles invincibles à son union avec vous ; si vous êtes résolue à ne vous donner que de leur consentement, il faut donc vous résoudre à le laisser partir et à l'oublier, ou à vous donner à lui sans attendre un aveu don, après tout, vous pouvez vous passer l'un et l'autre.

Quelque passionnée que fût Henriette, elle frémit à cette proposition ; mais sa faible vertu ne put la soutenir contre le danger de perdre son amant, et, encouragée par son indigne gouvernante, elle la laissa maîtresse de sa conduite. La Benoît annonça le soir, au comte, que son élève était prête à faire tout ce qu'il croirait le plus propre à sauver son ami ; que cette jeune personne lui avait avoué qu'elle aimait passionnément le baron, et qu'elle serait malheureuse avec tout autre époux, fût-il un prince. Je n'ai pas eu le courage, ajouta la Benoît, de la jeter dans le désespoir, en

combattant inutilement une passion insurmontable ; et, pourvu que votre ami lui donne sa foi en ma présence et en la vôtre, elle le suivra par tout en qualité d'épouse. Pour vous, mon cher comte, qui ne dépendez que de vous même, je ne crois pas que vous remettiez a un autre tems ce que vous avez dessein de faire en ma faveur. Nous pouvons nous unir ici, et suivre ensuite nos jeunes époux. Le faux comte parut transporté de joie à cette proposition : il n'entretint la Benoît que de la vie heureuse qu'il se promettait de passer avec elle, des agrémens qu'il se proposait de lui procurer ; mais, après s'être livré, sans mesure, à ses transports, il parut tout-à-coup comme frappé d'une réflexion subite, et dit à la Benoît : Hélas ! ma reine, je n'ai d'abord été occupé que de la ravissante pensée d'être à vous ; l'excès de ma joie semblait avoir anéanti tous les obstacles qui pouvaient retarder ma félicité. Momens heureux ! faut-il que la cruelle raison vienne vous troubler ?

Que signifie ce discours ? reprit la Benoît toute troublée ; au moment où ma tendresse pour vous écarte les obstacles qui paraissent insurmontables, vous avez de nouvelles difficultés à m'opposer ?

Écoutez, ma chère, ma sincérité à votre égard va vous prouver la réalité de mon attachement. Je vous ai dit que j'étais riche, et que je pouvais vous faire un établissement avantageux ; et, certainement, je ne vous ai pas trompé : cependant, vous le pouvez être, si vous concevez qu'un homme riche en Allemagne, le soit en Hollande. En vivant dans mon pays, je puis y entretenir un équipage et un nombreux domestique avec mon revenu, qui suffirait à peine

pour me faire vivre ici en simple gentilhomme. Je ne vous cacherais pas même que mes voyages m'ont un peu dérangé ; que je serai forcé de passer deux ou trois ans sur mes terres, pour me mettre en état de paraître à la cour de mon prince, sur le même pied où j'y étais autrefois. Vous concevez, par cette confession sincère, que je suis hors d'état de mettre mon ami en situation de profiter de vos bontés et de celles d'Henriette : car je ne puis vous dissimuler que cette jeune personne ne serait pas en sûreté sur mes terres. La famille du baron est puissante : on traiterait d'illusion son mariage avec Henriette ; du moins se croirait-on autorisé à le faire casser, parce que mon ami n'a pas l'âge fixé par les lois, pour se marier sans le consentement de ses parents. Il faudrait donc qu'il pût se soutenir jusqu'à cet âge, avec honneur dans un pays étranger. J'emploierais ce tems à faire revenir ses parents de leur ridicule entêtement : je peindrais les vertus, la beauté, les grands biens d'Henriette ; peut-être triompherais-je d'un vain fantôme ; je ferais valoir sur-tout l'indissolubilité du mariage de mon ami, lorsqu'il l'aurait réhabilité dans un âge convenable ; que, s'il ne m'était pas possible de le réconcilier avec ses parents, je pourrais me flatter d'appaiser ceux d'Henriette qui voyant ce qu'ils appelleraient un mal sans remède, seraient forcés de s'y prêter. Mais encore une fois, tous ces projets tombent et s'évanouissent, faute de pouvoir donner au baron le moyen de subsister honnêtement en Angleterre, où il aurait dessein de conduire Henriette, si la fortune ennemie n'y mettait un obstacle qu'il n'est pas en notre pouvoir de détruire.

Pendant ce long discours, la Benoît s'extasiait sur la probité d'un amant si honnête homme : à la vérité, elle avait compté sur une fortune brillante ; et il fallait rabattre de ses idées à cet égard ; mais cette fortune, toute médiocre qu'elle eût paru en Hollande, était considérable en Allemagne : elle était préférable à la pension que sa fidélité pour les parens d'Henriette pouvait lui assurer ; et d'ailleurs, elle serait unie pour jamais à un amant qu'elle aimait, et dont elle était adorée ; à un amant qui s'était exposé à la perdre, plutôt que de la tromper ; à un homme, enfin, dont l'ame était si belle, qu'il ne pouvait se résoudre à sacrifier le bonheur de son ami au sien propre. Elle entrevoyait un moyen de faire disparaître le seul obstacle qui pouvait retarder son mariage ; cependant, comme il dépendait d'Henriette, elle demanda jusqu'au lendemain pour répondre au discours du comte.

Quelqu'amoureuse que fût la Benoît, elle n'avait pas l'ame assez basse pour conseiller un vol à Henriette ; mais si cette jeune fille se déterminait elle-même à prendre une partie du bien qui devait lui appartenir un jour tout entier, elle se disait à elle-même que cette action pouvait être excusée par les circonstances où elle se trouvait.

Lorsqu'elle fut seule avec Henriette, elle lui répéta, mot pour mot, la conversation qu'elle avait eue avec le comte sans ajouter une seule parole qui pût l'exciter à prendre des mesures capables de faire réussir leur criminel dessein. Hélas ! la faible Henriette n'avait pas besoin d'être sollicitée : après avoir consenti au premier crime, voler son père lui parut une bagatelle qui ne méritait pas le plus petit scrupule. Elle se saisit d'un porte-feuille qui ne renfermait

heureusement que trois mille pièces en billets de banque ; et la nuit suivante, ces deux abusées furent rejointes par les deux fourbes qui les attendaient. Le baron, à qui Henriette avait remis le porte-feuille, partagea ses trois mille pièces avec son complice, qui prit le chemin d'Allemagne avec la Benoît ; et, pour ne plus parler de cette malheureuse, le faux comte mit une dose d'opium dans son vin, lorsqu'ils furent à la dernière ville de la république, et l'abandonna dans une auberge, en lui enlevant son argent et ses hardes. Cette femme apprit à son réveil le départ de son perfide et, comme on la croyait mariée avec ce scélérat, on lui fit une quête, avec laquelle elle retourna en France, où elle s'enferma dans une maison de pénitence, d'où elle écrivit aux parens d'Henriette une confession de tous ses crimes.

J'ai oublié de vous dire qu'Henriette, en quittant la maison paternelle, avait laissé une lettre pour son père. Elle lui demandait mille pardons de la démarche que l'amour la forçait de faire ; lui disait qu'elle allait en France, et qu'il apprendrait bientôt qu'elle avait fait une alliance au-dessus de tout ce qu'elle pouvait prétendre.

Un coup de foudre eût donné moins de frayeur à ce père infortuné, que ne lui en causa la lecture de cette fatale lettre. Il ne perdit pourtant pas le jugement dans une telle extrémité. La femme-de-chambre de sa fille avait seule la connaissance de la fuite de sa maîtresse. Le père tombe à ses pieds, lui promet une fortune considérable pour prix de son silence ; et, ayant tiré d'elle le serment le plus sacré, pour assurer le secret qu'elle lui promettait, lui propose de se rendre dans une maison de campagne qu'il avait à quinze

lieues de là, et de l'y attendre quelques jours. On fit venir à grand bruit un carrosse à quatre chevaux ; le marchand dit tout haut que sa fille, sa gouvernante et sa femme-de-chambre, allaient à sa maison de campagne, et qu'il les suivrait à cheval. Il eut soin, pendant que le cocher arrangeait quelques malles que la femme-de-chambre avait remplies, d'envoyer tous les domestiques à diverses commissions, et fit partir la femme-de-chambre seule, après lui avoir remis cent louis d'or pour arrhes de ce qu'il lui avait promis.

Pendant que ce père prudent dévorait le désespoir auquel son ame était en proie, son épouse dormait tranquillement, sans se douter de la perte qu'elle venait de faire. Le marchand monta dans sa chambre, et lui dit, de l'air le plus tranquille en apparence, qu'il avait commis une faute à son égard dont il espérait le pardon. Il s'est présenté, lui dit-il, pour Henriette une occasion favorable de voir la France. Une dame anglaise, du premier rang, me l'a demandée pour deux mois. J'ai craint votre tendresse, ma chère : vous m'auriez peut-être empêché, par vos larmes, de tenir la parole que j'avais donnée ; et, comme il y va de la fortune de notre enfant, j'ai cru devoir la faire partir sans vous en avertir. Alors, sans donner à sa femme le tems de lui faire des reproches, il forge à l'heure même un roman : cette dame avait un fils unique à qui elle souhaitait inspirer du goût pour Henriette ; et, par des raisons de famille, elle voulut que cela fût secret.

La mère d'Henriette gronda, se plaignit, pleura, s'appaisa ensuite, et promit à son époux de paraître tranquille, et de

dire que sa fille était allée à la campagne, où elle allait elle-même passer quelques jours ; mais, au lieu de lui faire prendre la route de cette maison, le marchand la conduisit chez un ami, auquel il ne pouvait se dispenser de confier son secret. Ce fut là qu'il apprit à son épouse la vérité de toute cette aventure, et qu'il la conjura de lui aider à dérober à toute la terre la mauvaise conduite de sa fille. Il pria son ami de faire partir des exprès pour toutes les villes frontières de France, avec des lettres adressées à tous les commandans des places, pour les conjurer de faire mettre Henriette dans un lieu de sûreté : mais ces lettres ne partirent pas ; le marchand apprit, par hasard, que sa fille s'était embarquée dans un vaisseau qui partait pour l'Angleterre, et il se détermina à l'y suivre. Une maladie dangereuse, que le chagrin occasionna à son épouse, ne lui permit pas de l'abandonner ; et les perquisitions exactes qu'il fit faire par toute l'Angleterre, ne lui ayant donné aucune lumière sur le sort de sa fille, il se persuada que son ravisseur l'aurait conduite en Allemagne. De retour chez lui, il publia qu'Henriette était allée en France chez une de ses sœurs, et qu'elle y passerait quelques mois.

Cependant, cette fille infortunée arriva à Londres, où son amant la tint soigneusement enfermée, sous prétexte de la dérober aux perquisitions qu'on ferait d'elle. Les premiers jours, il partagea sa solitude ; mais bientôt, dégoûté par la possession, il ne daigna pas lui cacher l'ennui qu'elle lui inspirait. Henriette lui avait rappelé plusieurs fois la promesse qu'il lui avait faite de l'épouser, et il en avait éludé l'accomplissement sous divers prétextes. Enfin, ce monstre, las de dissimuler, lui déclara sans détour, qu'elle ne devait

pas compter sur lui, à moins de se soumettre aux vues qu'il avait sur elle. J'ai joué, lui dit-il, et un revers de fortune m'a fait perdre la somme sur laquelle nous comptions pour notre subsistance ; mais ce malheur peut se réparer. Vous êtes jeune, aimable, ajouta-t-il ; les Anglais sont généreux : un seigneur, épris de vos charmes, s'offre à pourvoir à notre subsistance ; ma main sera le prix de votre complaisance pour lui.

Vous croyez peut-être qu'Henriette, si cruellement trompée, exhala sa douleur par des reproches et des injures ; non : le mépris, l'horreur qu'elle conçut pour l'abominable homme auquel elle avait tout sacrifié, fut chez elle un sentiment dominant qui étouffa tous les autres. Elle se leva sans dire un seul mot, et s'enferma dans son cabinet, ne pouvant soutenir la vue du faux baron. Celui-ci ne s'était pas attendu à tant de modération ; et, croyant que sa maîtresse se rendrait bientôt, et prendrait le parti qui semblait être pour elle le seul à prendre ; il ne voulut pas la presser pour ce moment, et sortit pour quelques heures, et la laissa à elle-même.

Henriette, seule dans son cabinet, y éprouva d'abord une sorte d'anéantissement qui lui ôta l'usage des facultés de son ame ; ensuite, par un mouvement machinal, elle se jeta à genoux, leva les yeux et les mains au ciel, sans pouvoir ni former un sentiment, ni proférer une parole, ni même jeter une seule larme. Son cœur était pourtant d'accord avec sa posture : cette attitude était la seule prière dont elle fut capable alors, et c'était vraiment une prière, car elle était accompagnée d'un sentiment confus de son impuissance, d'un

aveu de sa confiance en l'Être Suprême qui seul pouvait la secourir. Ses sentimens percèrent jusqu'au trône de la miséricorde de Dieu ; sa grâce les avait excités en elle : elle avait obéi à cette grâce ; il se hâta de la secourir. Une lumière vive vint éclairer cette malheureuse fille, et lui découvrit la seule ressource qui lui restait. Fidelle à cette lumière, elle se lève, fait un petit paquet des hardes qui lui étaient restées, sort de la chambre et de cette maison, avec autant de précipitation que si elle eût craint de la voir s'écrouler. Henriette, n'ayant aucune vue fixe, marcha assez long-tems : enfin, un embarras de carrosses l'ayant forcée de s'arrêter, elle lut un billet qui lui apprit qu'il y avait dans la maison proche de laquelle elle était, une chambre, ou plutôt un grenier à louer. Heureusement pour elle, la femme, à laquelle appartenait ce grenier, entendait le français, et avait de l'humanité et de l'honneur. Elle fit quelques questions à Henriette, qui l'assura qu'elle ne recevrait aucune visite, et qu'elle ne sortirait qu'une fois la semaine pour vendre son ouvrage. Cette femme, à qui la figure d'Henriette avait donné quelque crainte, fût tranquillisée par ce discours. Elle la reçut, et consentit par la suite à lui donner en échange de son travail, l'absolument nécessaire pour ne pas mourir de faim.

À peine Henriette fut elle seule, qu'elle se rappela tout ce qui lui était arrivé, comme un songe dont elle n'aurait pu constater la réalité, si l'état déplorable, dans lequel elle était réduite, ne l'eût forcée de s'avouer l'existence de son désordre et de ses suites. Alors, comme si elle eût appris dans ce moment tout ce qui s'était passé, elle se sentit saisie d'une si grande confusion que, quittant avec précipitation la

place qu'elle occupait, elle courut se cacher dans un recoin obscur où, se pressant contre la muraille, elle semblait vouloir s'y enfoncer pour se dérober à elle-même sa propre vue ; vain effort, toutes les funestes démarches qui l'avaient conduites à sa ruine, étaient rangées devant ses yeux : c'était comme un cercle d'ennemis rangés en bataille autour d'elle, qui la pressaient et l'environnaient de telle sorte qu'ils ne lui laissaient aucune issue pour s'échapper ; elle n'osait ni lever les yeux, ni respirer, ni faire le moindre mouvement. Elle ne fut tirée de cette situation que par une autre plus pénible. Tout-à-coup, l'image de son père et de sa mère mourant de douleur et de désespoir s'offre à ses yeux. Ils l'accusent de leur mort, lui rappellent la tendresse qu'ils lui ont toujours témoignée, et la triste récompense qu'ils en ont reçue. À l'instant, elle tombe contre terre, leur demande pardon avec de grands cris, leur tend les bras et il lui semble qu'ils la repoussent avec horreur. Ses parens, ses amis, tous ceux qu'elle a connus, semblent aussi se joindre à eux. Les uns lui reprochent l'infamie dont elle a couvert tous ceux qui ont le malheur de lui être liés par le sang : les autres se reprochent les égards qu'ils ont eus pour une créature qui les méritait si peu ; les derniers insultent à son malheur, se réjouissent de la voir humiliée, lui reprochent sa hauteur, sa vanité, la félicitent ironiquement sur la haute alliance qu'elle a contractée. L'ame de la pauvre Henriette ne put supporter tant d'assauts : elle s'évanouit, et demeura long-tems privée de l'usage de ses sens ; car il était nuit lorsqu'elle revint à elle.

Depuis plusieurs mois, Henriette travaillait seule dans son grenier, et souffrait tout ce que l'indigence a de plus

affreux pour une personne élevée dans l'abondance. Ses larmes ne tarissaient point pendant ce tems ; et, sans le secours de la prière, elle aurait succombé mille fois à son désespoir. Le hasard, ou plutôt la Providence lui firent connaître une dame vertueuse qui la mit dans un lieu, plus décent, la consola, et la réconcilia enfin avec son père qui vint la reprendre, lui pardonna, et lui rendit sa tendresse, qu'elle n'avait que trop mérité de perdre.

MARIANNE ET ROBILLARD, ou L'Amant anobli par l'Amour.

Que l'amour soit une passion dangereuse, c'est une vérité qui semble confirmée par mille exemples. Écoutez ces misanthropes de profession qui se font un honneur de décrier des sentimens qu'ils n'ont jamais éprouvés. C'est à l'amour qu'ils imputent la plupart des désordres sur lesquels ils se font un devoir de faire d'éternelles lamentations. J'ose combattre leurs préjugés.

L'amour, si je puis m'exprimer ainsi, prend la couleur de l'ame qu'il possède : rarement fait-il un coquin d'un honnête homme ; et il est arrivé fort souvent qu'il a fait un honnête homme d'un fripon. Le désir de plaire nous fait adopter ordinairement les inclinations, les goûts, les penchans de l'objet aimé ; sur-tout lorsqu'ils n'ont rien d'opposé aux principes de cette probité naturelle, que chaque homme porte gravée dans le fond de son cœur. Il est vrai qu'un homme d'honneur peut être séduit par des dehors trompeurs, et livrer son cœur à un objet méprisable ; mais l'illusion ne peut être durable, et bientôt un examen plus réfléchi lui découvrant, dans l'objet de sa flamme, des défauts essentiels, il ne tardera pas à se guérir.

Je sais que cette règle a quelques exceptions, et qu'on a vu souvent une inclination mal placée, déranger la probité qui paraissait la plus solide ; mais je soutiens que cette probité était bien superficielle ; et, après tout, ces exceptions ne

détruisent pas la vérité que je soutiens. L'exemple suivant le prouvera bien plus que tout ce que je pourrais vous dire.

Un marchand de Paris, fort riche, avait une fille unique nommée Marianne ; cette fille était accomplie et, comme elle était unique héritière, elle ne manquait pas d'adorateurs. Son père, nommé Dupuis, qui avait pour sa fille une tendresse sans bornes, lui laissa le choix d'un époux, et promit d'agréer pour gendre, celui en faveur duquel elle se déterminerait. Marianne avait été élevée par une vieille demoiselle qui n'avait d'autre héritage que sa noblesse, de laquelle elle était si fort entêtée, qu'elle ne pouvait se persuader qu'un roturier fût capable de penser et d'agir noblement. Elle communiqua ses sentimens à son élève ; et Marianne prit une forte résolution de demeurer fille, ou de ne perdre ce nom qu'en faveur d'un gentilhomme, fut-il le plus pauvre de tous les cadets que produit la Gascogne.

Elle avait déjà refusé plusieurs partis considérables, lorsque le hasard lui fit connaître un homme d'affaires dont la fortune était immense. Cet homme que je nommerai Disenteuil, était né au milieu de l'opulence. Son père, au sortir de son village, avait porté la mandille ; et, après avoir passé par tous les degrés, était parvenu au grade de fermier-général ; mais, s'il réussit à donner à son fils l'extérieur d'un honnête homme, il ne put venir à bout de lui en donner les sentimens qu'il n'avait pas lui-même.

Disenteuil, maître de ses actions par la mort de son père, ayant vu Marianne, résolut d'en faire son épouse. Dans les principes de cette fille, ce mariage était celui qui lui

convenait le moins ; elle était persuadée que ces fortunes rapides ne se font qu'aux dépens de la probité, et elle déclara très-positivement à ce nouvel amant, qu'elle n'accepterait jamais l'honneur de son alliance.

Disenteuil, piqué de ses refus, chercha à en deviner la cause ; et, l'ayant apprise, il résolut de punir Marianne par l'endroit le plus sensible. Il avait remarqué à la porte de son hôtel, un grand drôle qui, malgré la suie dont il était barbouillé, avait fort bonne-mine ; il résolut d'en faire l'instrument de sa vengeance, et, l'ayant abordé, il lui fit plusieurs questions. Ce garçon qui se nommait Robillard, avait du bon sens, et Disenteuil se félicita d'avoir si bien rencontré. Il lui promit d'avoir soin de sa fortune, s'il voulait lui vouer une obéissance sans bornes ; et Robillard l'ayant assuré qu'il pouvait disposer de lui, il lui donna quelque argent pour s'équiper, et lui commanda de le venir trouver le lendemain dans l'allée de l'Orangerie.

Robillard fut exact au rendez-vous, et Disenteuil eut peine à le reconnaître, sous cette nouvelle décoration ; il le fit partir pour Rouen ; et, l'ayant adressé à un négociant de ses amis, on lui donna pendant six mois tous les maîtres qui pouvaient servir à polir son extérieur. Il s'appliqua sur-tout à l'italien, qu'il parvint à parler passablement ; et le négociant ayant écrit à Disenteuil qu'il était fort content du jeune homme qu'il lui avait recommandé, Disenteuil partit sur-le-champ ; et, après s'être convaincu que son acteur était en état de jouer son rôle, il lui déclara qu'il était déterminé à se servir de lui pour se venger de l'orgueilleuse Marianne.

Robillard se prêta, sans beaucoup de répugnance, au projet de Disenteuil, après que celui-ci l'eût rassuré sur les suites qu'il en devait craindre. Il partit avec son patron, qui le présenta dans de bonnes maisons, comme un seigneur italien qui lui était recommandé. Robillard soutenait à merveille son nouveau personnage ; et, après s'être fait quelques connaissances, il fut chez Dupuis, sous prétexte de faire quelques emplettes. Comme il payait argent comptant et sans marchander, il devint bientôt l'ami de la maison ; il vit Marianne, et conçut pour elle ce qu'on devrait appeler du goût, des désirs, et ce qu'on nomme mal à propos de l'amour. Il proposa quelques parties de plaisir qui furent acceptées ; et, enfin, il déclara à monsieur Dupuis que, charmé des qualités de la belle Marianne, il regarderait, comme le plus grand bonheur qui lui pût arriver, l'honneur de devenir son gendre.

Dupuis lui témoigna sa reconnaissance, et demanda du tems pour prévenir sa fille. Robillard qui comprit la raison de ce délai, et à qui l'on avait fait sa leçon, prévint le marchand. Il ne serait pas juste, lui dit-il, que vous m'en croyiez sur ma parole, au sujet de mes biens et de ma naissance ; le monde est plein d'aventuriers ; et, quelque désir que j'aie de me voir l'époux de la charmante Marianne, je ne veux recevoir sa main, qu'après que vous aurez pris, par rapport à moi, tous les éclaircissemens que votre prudence vous suggérera. Robillard indiqua en même tems à monsieur Dupuis un riche banquier à qui il avait été recommandé, et qui lui avait remis depuis trois mois des sommes considérables. Ce banquier était dans la bonne-foi : Disenteuil, sachant qu'il connaissait la famille, dont il avait donné le nom à Robillard, avait fait

tenir au banquier des lettres et de l'argent du lieu où cette famille était établie ; en sorte que cet homme ne balançât pas à confirmer à monsieur Dupuis qu'il ne pouvait faire une meilleure affaire pour sa fille. Il ne fut donc plus question que d'obtenir le consentement de Marianne.

Le prétendu marquis lui plaisait ; mais elle voulait connaître son caractère, et ne voyait pas qu'il fallût s'en rapporter au premier coup-d'œil, pour contracter un engagement d'où dépendait le bonheur ou le malheur de sa vie : ainsi elle fit entendre à Robillard qu'elle serait bien aise qu'on différât quelque tems le mariage ; et, comme elle voulait n'être point distraite dans l'examen qu'elle se proposait de faire, elle lui proposa de l'accompagner à la campagne, où son père allait régulièrement une fois chaque année.

Disenteuil qui avait tremblé, lorsqu'on avait parlé de délai, fut rassuré, lorsqu'il apprit qu'on allait à la campagne. Marianne, en cherchant à connaître le caractère de Robillard, lui découvrit toute la beauté du sien ; et ce garçon qui, jusques-là n'avait eu que de faibles remords sur la mauvaise action qu'il allait commettre, commença à la regarder comme un crime, digne des plus grands châtimens. L'amour lui découvrit ce qu'il devait à la probité, à l'honneur ; et, comme cet amour augmentait à tous les instans, ses remords prenaient aussi de nouvelles forces. Il les combattit quelque tems, parce qu'il ne pouvait envisager sans horreur la situation dans laquelle il allait se trouver. Tout allait disparaître pour lui, au moment qu'il quitterait son personnage ; son seul amour lui resterait pour troubler tout le bonheur de sa vie, supposé qu'il pût parvenir à se faire une

autre situation que celle à laquelle Disenteuil l'avait arraché : enfin, la vertu devint la plus forte.

Marianne déclara à son père qu'elle était prête à donner la main au marquis, et elle voulut elle-même lui annoncer son bonheur. Une tristesse que Robillard essayait en vain de cacher, et qu'elle prenait pour un effet de son amour, l'avait déterminée en sa faveur, d'autant plus qu'elle était contente des remarques qu'elle avait faites. Quelle fut sa surprise de ne voir dans son amant aucuns de ces transports auxquels elle devait s'attendre ! La douleur la plus vive se peignit sur le visage de Robillard, et ses larmes coulèrent malgré lui. Après avoir demeuré quelque tems enseveli dans une profonde rêverie, il se leva ; et, ayant baisé la main de Marianne, sans oser la regarder, il sortit de la chambre.

Cette fille ne savait à quoi attribuer une conduite si extraordinaire ; elle fit appeler son père ; et, pendant qu'elle lui raconta ce qui venait de se passer, on vint les avertir que le marquis venait de monter à cheval, et qu'il avait dit en partant, qu'on aurait de ses nouvelles avant la fin du jour. Dupuis et sa fille l'attendirent avec impatience : effectivement, un homme leur apporta, sur les sept heures, un paquet et une lettre ; elle était adressée à Marianne, et conçue en ces termes :

» Mademoiselle,

» Il m'en doit coûter beaucoup pour vous découvrir tous les crimes dont je suis coupable à votre égard ; mais que ne pourrait pas sur moi la crainte de vous rendre malheureuse !

C'est cette crainte qui m'empêche de consommer l'odieux projet de votre séduction, et qui me détermine à rentrer dans le néant dont on m'a tiré, plutôt que de jouir d'une fortune que je ne pourrais posséder qu'en vous couvrant d'infamie. Né dans la classe des hommes les plus méprisables, on a prétendu vous punir de vos refus, en me faisant devenir votre époux. Dix mille livres qui sont entre les mains d'un banquier, à Londres, étaient le prix de ma perfidie ; je n'en connaissais pas l'horreur, lorsque j'ai pu m'y résoudre ; mais l'amour que vous m'avez inspiré, m'a ouvert les yeux ; je lui dois les sentimens d'honneur sur lesquels je suis déterminé à régler ma conduite ; sentimens que je chérirai et que je conserverai, aussi long-tems que mon amour. Pardonnez-moi ce mot, mademoiselle, il doit vous outrager, et vous n'étiez point faite pour en inspirer à un homme tel que moi ; mais vous pensez, trop noblement, pour vous offenser de l'effet de vos charmes sur un homme qu'ils ont métamorphosé. Oui, ma vertu sera votre ouvrage ; heureux, si mon repentir peut vous engager à penser à moi sans horreur !...

» Lorsque vous recevrez cette lettre, je serai sorti de Paris, que j'abandonne pour jamais. Le service m'offre une ressource honorable, et j'espère bientôt, en versant mon sang pour la patrie, réparer le crime dont je me suis rendu coupable à votre égard. J'ai balancé long-tems à vous découvrir le nom de celui qui m'a rendu criminel ; mais j'ai cru devoir vous mettre en état d'éviter ses artifices. Faites donc, s'il vous plaît, remettre à monsieur Disenteuil l'argent, les bijoux et les habits que je vous renvoie : je ne veux rien garder dont j'aie à rougir ».

Il n'est pas possible d'exprimer l'étonnement de monsieur Dupuis et de sa fille à la lecture d'une pareille lettre : l'indignation fut le sentiment qui se fit d'abord sentir avec le plus de vivacité. Une pareille aventure, si elle venait à se découvrir, était capable de faire beaucoup de tort à Marianne ; et, supposé qu'elle demeurât secrète, que penser de l'éclipse du marquis, dont les soins pour Marianne avaient été publics ?

Le père passa toute la nuit à faire ces réflexions ; et, ne pouvant se résoudre à soutenir les railleries que lui attirerait de toutes parts sa crédulité, il prit la résolution de s'y soustraire, en abandonnant Paris, d'autant plus qu'il avait assez de bien pour se passer du commerce : il fit part de son dessein à Marianne, la priant de lui communiquer ses vues. Cette fille n'avait pas passé la nuit plus tranquillement que son père : au milieu de sa colère contre Robillard, elle avait senti ce que ce garçon lui sacrifiait, et elle ne put s'empêcher d'admirer la grandeur d'ame qui l'avait porté à renoncer à sa fortune et à son amour. Qu'est-ce que je cherchais, dans un noble, se demandait-elle à elle-même ? une ame grande et vertueuse ; mais j'étais dans l'erreur : la noblesse des sentimens n'est point incompatible avec la bassesse de la naissance : Robillard en est la preuve. Pourquoi rougirais-je de réparer les injustices de la fortune à son égard ? Pourquoi souffrirais-je qu'il fût la victime de sa bonne-foi ?

À ces sentimens, se joignait un vif désir de confondre Disenteuil ; pouvait-elle l'humilier davantage, qu'en lui

préférant ce Robillard qu'il regardait comme le dernier de tous les hommes ? Elle s'y résolut, supposé que son père fût assez complaisant pour y consentir.

Le bon homme en fit d'abord difficulté, par la crainte de ce qu'on dirait dans le monde d'un pareil mariage ; mais sa fille lui fit entendre que ces discours ne seraient rien, en comparaison de ce qu'on dirait, si elle ne le faisait pas. Robillard avait vécu librement avec elle, sous les yeux du père à la vérité ; mais la malice de Disenteuil empoisonnerait ce commerce ; il se ferait un malin plaisir de conter cette histoire à l'oreille de qui voudrait l'entendre, et leur absence confirmerait tout ce qu'il dirait à ce sujet.

Monsieur Dupuis, moins persuadé des raisons de sa fille, que touché de l'amour qu'il lui croyait pour Robillard, qu'il aimait lui-même comme son fils, promit à Marianne de la laisser maîtresse absolue, si elle pouvait découvrir la retraite de son amant. Cela paraissait difficile ; la lettre n'était point signée, et il ne donnait aucune lumière sur le lieu dans lequel il irait au sortir de Paris. Marianne demanda au domestique, si l'homme qui avait remis le paquet n'avait rien dit qui pût faire découvrir la retraite de Robillard : on lui dit que non. Mais un laquais connaissait cet homme, et Marianne, s'étant transportée chez lui, apprit que celui dont elle s'informait, s'était engagé dans le régiment de monsieur le comte D***. Monsieur Dupuis le connaissait ; il fut avec sa fille le prier d'obtenir le congé de ce nouveau soldat. Le capitaine l'accorda de bonne grâce à son colonel, et Robillard qui était déjà à Thionville, eut ordre de revenir à Paris avec un sergent, sous prétexte de faire une recrue.

Le colonel ignorait l'intérêt que Marianne prenait à ce jeune homme qui vint lui remettre une lettre de la part de son capitaine ; il fut charmé de sa bonne mine ; et, après quelques autres questions, il lui demanda s'il connaissait monsieur Dupuis. À ce nom si cher, Robillard, saisi, crut sa perte assurée : l'adorable Marianne veut ma mort, dit-il au comte ; elle ne fera que l'avancer de quelques jours ; la douleur de l'avoir trompée, ne pouvait tarder de me mettre au tombeau ; mais je n'aurais pas attendu si long-tems, et je courais me précipiter dans les dangers, pour lui donner plutôt sa victime.

Ce discours était une énigme pour le colonel ; Robillard lui en donna la clé, et ce seigneur, touché du repentir et du mérite de ce jeune homme, craignant qu'effectivement Marianne n'eût dessein de se venger, lui offrit de l'argent pour passer dans les pays étrangers, et se soustraire à son ressentiment. Robillard lui marqua la plus vive reconnaissance ; mais il n'accepta pas ses offres. Je suis coupable, lui dit-il, et je mourrais content, si mademoiselle Dupuis pouvait éteindre dans mon sang la colère que je lui ai inspirée. Il voulait aller sur-le-champ se jeter à ses pieds ; le colonel s'y opposa, et envoya prier monsieur Dupuis et sa fille de passer sur-le-champ chez lui.

Aussitôt qu'il vit Marianne, qui lui demanda, avec empressement, s'il n'avait aucune nouvelle de Robillard, il lui prit les mains, et la regardant fixement : à quoi dois-je attribuer votre empressement, lui dit-il ? Tant de vivacité m'annonce beaucoup de haine ou beaucoup d'amour ;

apprenez-moi laquelle de ces deux passions vous anime. L'amour, lui répondit Marianne, en rougissant ; et je ne sais pourquoi je rougis en vous le disant, puisque Robillard doit en arrivant devenir mon époux. Et tout de suite elle allait conter son histoire au colonel ; mais celui-ci, en l'embrassant, lui dit : belle Marianne, j'envie le sort de votre amant ; mais je crois qu'il le mérite ; vos sentimens vous rendent plus charmante à mes yeux, que votre beauté que j'ai admirée jusqu'à ce jour.

En même tems, le comte fit appeler Robillard qui, surpris de voir monsieur Dupuis et sa fille, se jeta à leurs pieds ; on lui annonça son bonheur, qu'il eut peine à croire. Le colonel promit à Marianne de faire avoir à son amant l'agrément d'une compagnie de milice ; et, trois jours après, le mariage s'acheva publiquement. Marianne, la veille de ce grand jour, écrivit la lettre suivante à Disenteuil.

« Vous me permettrez bien, monsieur, de vous témoigner ma vive reconnaissance, et de vous prier de me faire l'honneur d'assister à la célébration d'un mariage qui est votre ouvrage. J'avais déterminé de ne donner la main qu'à un noble, et j'entendais par-là un homme qui pensât noblement : j'avouerai que j'étais dans l'erreur, en ce que je pensais que les sentimens étaient une suite nécessaire de la naissance ; vous m'avez détrompée. L'amour, en inspirant à Robillard des sentimens dont vous n'aurez jamais la moindre idée, lui a donné à mes yeux des titres de noblesse d'autant plus précieux, qu'il ne les doit qu'à lui. Je l'épouse demain ; et, malgré l'horreur que votre procédé devrait m'inspirer pour vous, je me souviendrai toujours, avec plaisir, que je dois

tout le bonheur de ma vie, au plus méprisable de tous les hommes ».

Le colonel tint parole à Robillard ; il s'arracha des bras de son épouse, et s'étant distingué à Fontenoy, sous les yeux du roi, ce prince s'informa de son nom, et, ayant appris son aventure du colonel son protecteur, il lui fit expédier des lettres de noblesse ; et, à la dernière paix, le fit passer dans un vieux régiment, où il a mérité l'estime et l'amitié de tous les officiers.

ANGÉLIQUE ET CLERVILLE, ou La paysanne généreuse et l'amour désintéressé.

On se fait souvent de l'amour une affaire sérieuse, en ne croyant s'en faire qu'un amusement. Le marquis de Clerville, jeune, aimable, fait pour plaire, avait refusé vingt partis plus considérables les uns que les autres ; mais son goût pour la liberté avait été un obstacle à son établissement. Une simple villageoise a cependant dérangé le plan d'indépendance qu'il s'était tracé, et il vient depuis peu de donner la main à la fille de son fermier. De Clerville, tel qu'on vient de le dépeindre, acheta une fort belle terre contiguë d'une des siennes ; il fit cette acquisition à la sollicitation d'un de ses fermiers, nommé Boissart, homme de probité.

Bientôt l'envie d'embellir cette terre se fit sentir au marquis, et, quoiqu'il ne pensât pas à l'habiter, les mains lui brûlaient d'y faire travailler. (Il faut un objet à l'homme, et cette terre en devint un pour lui, faute d'autre). Un jour qu'il était chez Boissart, il y vit une jeune personne extrêmement jolie ; il demanda avec empressement qui elle était ; le fermier lui dit que c'était sa fille qu'il faisait élever au couvent. Comme ce n'est pas l'usage des gens de campagne, Clerville demanda pourquoi il ne gardait pas sa fille auprès de lui pour soulager sa mère.

C'est, répondit Boissart, parce que je n'ai d'autre but que de faire son bonheur. Je voudrais qu'Angélique pût se résoudre

à se faire religieuse. Ne croyez pas, ajouta-t-il, que ce soit dans la vue de la sacrifier aux intérêts de mon fils ; tous deux me sont également chers. Cependant, je consentirais volontiers à donner la moitié du peu de bien que j'ai, pour lui voir prendre ce parti ; et ce n'est que pour son bien que je fais un pareil souhait. Car, enfin, quel établissement pourrais-je lui procurer ? Aucun, où elle puisse trouver tant de bonheur que dans un cloître ; et, je puis ajouter, qui soit plus digne d'elle. Oui, continua le bon homme, je puis parler ainsi ; et quiconque la connaîtra, ne pourra penser qu'une aveugle tendresse me conduise dans l'idée que j'en ai.

Elle n'entre donc point dans vos sentiments, répondit le marquis, et le cloître n'est pas de son goût ? Si fait, répartit le père ; mais elle ne peut se résoudre à prendre le voile ; ce n'est pas qu'elle pense à se marier, elle sent comme moi que je ne puis lui procurer dans cet état le bonheur qu'elle mérite. Son cœur est élevé au-dessus de sa condition ; et, sans avoir de mépris, pour ses égaux, elle ne se trouve pas faite pour vivre avec eux, ni pour se livrer aux occupations que son peu de bien la forcerait de prendre.

Cependant, elle craint de s'engager dans un état dont la mort seule peut la délivrer, et moi, je crains tout, si je mourais avant qu'elle eût choisi un parti. Elle pense bien ; mais quelle assurance peut-on concevoir d'une jeune fille livrée à elle-même ? Si son cœur lui parle pour quelqu'un, à quoi sera-t-elle exposée ?

Sa fille entra comme il finissait ces mots : le marquis ne put la voir sans admiration : il lui parla, elle répondit avec

modestie ; mais avec tout l'esprit possible. Il revint au château : l'idée d'Angélique l'y suivit ; dès ce jour, il se rendit plus souvent chez son fermier. Il y voyait cette belle, et mettait tout en usage pour qu'elle pût lire dans ses yeux que le plaisir de la voir l'y attirait.

Au bout de quelque tems, il la trouva un jour seule dans la maison : elle offrit d'aller chercher son père ; non, lui dit de Clerville, je l'attendrai ; et, étant avec vous, continua-t-il, je ne m'apercevrai point de son retardement. Angélique le remercia de sa politesse avec grâce. Le marquis lui demanda, si son séjour chez son père serait long ; elle lui répondit qu'elle comptait dans quelques jours retourner au couvent.

Quoi ! si vite, répartit de Clerville. Vous renfermez-vous volontiers ; n'aimeriez-vous pas mieux rester ici ? Si j'en avais grande envie, reprit-elle, mon père a assez d'amitié pour moi pour ne s'y point opposer ; mais je suis élevée dès la plus tendre enfance dans le couvent ; on y a mille bontés pour moi : l'habitude d'y être ; et la tranquillité que j'y goûte, me tiennent lieu de grands amusemens. Cela est bien sage, lui répartit de Clerville ; mais parlez-moi franchement : votre goût pour la retraite vient-il de votre inclination naturelle, ou de quelque chose qui détermine votre raison ?

Si vous vous trouviez dans une situation plus brillante, conserveriez-vous cette inclination ? Je ne sais, dit-elle ; mais je vous avouerai que le goût que j'ai pour la retraite, n'est qu'un goût de comparaison : je l'aime mieux que la vie que je mène ici ; si j'étais à portée d'en mener une autre, peut-être que la balance ne pencherait pas pour le cloître.

Ce serait grand dommage qu'une aimable fille comme vous se renfermât pour le reste de ses jours. Belle Angélique, continua le marquis, vous feignez de ne pas m'entendre ; vous devez cependant depuis quelque tems lire dans mes yeux ce qui se passe dans mon cœur. Je vous adore ; la fortune m'a mis en état de réparer l'injustice qu'elle vous a faite ; et ce n'est que dès ce moment que je sens le prix du bien qu'elle m'a donné. Mon amour peut tout faire pour vous ; refuserez-vous de faire quelque chose pour lui ? En disant ces mots, le marquis voulut l'embrasser ; elle le repoussa d'un air fier, et montra le plus grand sang-froid :

Je suis bien malheureuse, dit-elle, que ma pauvreté m'expose à de pareils discours ; il n'est pas d'un honnête homme d'abuser, pour m'insulter, d'un état que je n'ai jamais senti si triste que dans ce moment. Les larmes lui vinrent aux yeux. De Clerville crut que sa vertu, alarmée d'une attaque qu'elle n'avait point encore essuyée, s'affaiblirait bientôt dans les bras d'un homme pressant ; il l'assura de nouveau qu'il l'adorait ; et, songeant moins à persuader par ses paroles que par ses gestes, il voulut pousser les choses un peu loin.

On se défend comme on peut d'un assassin, dit Angélique, en saisissant un couteau qu'elle vit sur une table, et je regarde comme tel, qui veut m'ôter l'honneur.

À ce mouvement, le marquis se retira. Ne m'approchez pas, continua-t-elle, ou vous connaîtrez l'injustice que vous me faites, en me soupçonnant capable d'une bassesse. Craignez tout de mon courroux.

Étonné d'une résistance qu'il n'avait pas attendue, de Clerville changea dans l'instant de batterie. Eh bien ! lui dit-il, si c'est un crime de vous aimer, si ma passion vous outrage, vengez-vous ; je sens que je ne puis cesser d'être coupable ; je vous aimerai toujours.

Votre amitié me fait honneur, répondit Angélique, et je tâcherai de mériter votre estime ; mon cœur est noble, si mon extraction ne l'est pas. Le défaut de naissance n'est point incompatible avec l'honneur, et ne devait pas m'attirer le mépris que vous m'avez marqué.

À chaque mot, l'étonnement du marquis augmentait ; l'estime, le respect et l'amour prenaient la place du premier sentiment qui l'avait fait agir.

Vous jugez bien mal de ma façon de penser, lui dit-il ; l'amour le plus violent a causé mon crime ; car je me regarde comme criminel, puisque j'ai pu vous déplaire. J'ai pour vous, continua-t-il, la plus sincère estime ; Votre cœur n'est-il pas capable de quelque sensibilité ?

Il aurait peut-être eu la faiblesse d'en avoir trop pour quelqu'un qui m'eût moins outragée, répondit Angélique, et vous m'avez rendu service en me faisant connaître votre façon de penser !

De Clerville ne put lui répondre. Il aperçut Boissart qui rentrait ; il fit un effort pour cacher son agitation, et remit au lendemain pour parler d'affaire.

Les premiers sentimens qu'Angélique avait inspirés au marquis n'étaient pas fort délicats : le cœur y avait une très-médiocre part, et ce n'était précisément que le goût qui nous entraîne vers ce que nous trouvons aimable, qui l'avait fait agir jusques-là. Il cherchait une occupation, et avait imaginé trouver un amusement qui remplirait les vides d'un séjour assez long à la campagne ; et, naturellement paresseux, il avait regardé comme charmante une intrigue dont il comptait que l'argent ferait tous les frais, le dispenserait de mille petits soins, et le sauverait de ces résistances dont le sexe fait le prélude des faveurs qu'il accorde.

Mais il ne pensait plus de même : l'estime qu'il avait conçue pour la jeune fermière, avait épuré ses sentimens ; le cœur parlait. Que d'esprit, de noblesse et de vertu, se disait-il en revenant chez lui ! Mais elle n'est point insensible, et je puis espérer de lui faire partager mes sentimens ; ses dernières paroles m'en assurent, et plus encore cette aimable naïveté.

Vous m'avez rendu service en me faisant connaître votre façon de penser : n'est-ce pas me dire que son cœur est pour moi.

Cette douce rêverie l'occupa long-tems ; il se représentait son bonheur, tantôt prochain, tantôt éloigné, mais toujours indubitable. Il pensait qu'une femme dont le cœur est touché pour quelqu'un, ne lui résiste pas long-tems, s'il sait profiter de ses avantages.

La nuit se passa, et le marquis se préparait à retourner chez Angélique, lorsqu'il reçut une lettre de Boissart, qui lui mandait que sa fille lui ayant demandé avec instance de la reconduire au couvent, il n'avait pu lui refuser cette grâce ; qu'il le priait de l'excuser ; et qu'à son retour, il se rendrait à ses ordres.

Quelle nouvelle pour un homme qui se croyait heureux ! Pourra-t-il voir ce qu'il aime ? Lui en accordera-t-on la permission ? Il passa une journée cruelle. Sur le soir, le fermier vint ; et la façon dont il parla de sa fille, rassura le marquis sur la crainte où il était qu'elle n'eût fait des plaintes contre lui.

Il fut huit jours sans oser aller au couvent : enfin, il monta à cheval, et s'y rendit. Il demanda Angélique, de la part de son père, et elle parut bientôt au parloir, où on l'avait fait entrer. Elle marqua une surprise extrême en voyant de Clerville, et fut même sur le point de se retirer.

Il lut son dessein dans ses yeux. Restez, mademoiselle, lui dit-il, de grâce ; ne fuyez pas un amant qui n'avait pas besoin des barrières que vous lui opposez, pour se tenir dans le respect qu'il vous doit. Si j'ai pu vous déplaire, je viens vous offrir un coupable repentant, le soumettre à tout ce qu'il vous plaira d'ordonner ; heureux si vous voulez lui permettre de vous voir quelquefois ; c'est la seule récompense qu'exige l'amour le plus tendre ; me la refusez-vous ?

Je ne sais, répondit-elle ; et, après la manière dont vous en avez agi, je ne puis me rapporter à vous de ce que je dois

faire : sans cela, je vous aurais demandé à vous-même, si l'éclat que feraient vos visites ne pourrait pas nuire à ma réputation.

J'aurais cru vos conseils, il y a quelques jours ; mais quelle apparence de m'y fier après ?... Oui, belle Angélique, répartit vivement de Clerville, oui, vous pouvez vous y fier ; vos sentimens sont trop respectables, pour que je ne réponde point à votre confiance comme je le dois. Je vous verrai le moins que je pourrai, par rapport au public. Que cette retenue me coûtera cher ! mais que ne ferai-je point pour ménager une réputation dont dépend mon bonheur ! Mais serez-vous toujours contraire à mon amour ?

Connaissez-moi toute entière, lui dit-elle, et voyez vous-même ce que vous pouvez espérer, par ce que j'ai été capable de faire, et ce que je vais avouer.

Depuis le premier moment que je vous ai vu, je ne sais ce qui s'est passé en moi. J'ai toujours souhaité vous revoir ; j'ai senti de l'inquiétude en votre absence. Enfin, ajouta-t-elle en rougissant, mon cœur m'a parlé pour vous un langage que j'ignorais avant de vous connaître.

Le marquis enchanté remercia la belle de cet aveu, et s'avoua le plus heureux des hommes. Je souhaite que vous le soyez, répliqua-t-elle ; mais si, en vous aimant, j'ai été capable de vous fuir, je me sens assez de forcé pour ne vous jamais voir, si vous manquez à la retenue que j'exige de vous. Clerville, après l'avoir assurée qu'elle n'avait rien à craindre

lui dit tout ce que peut inspirer l'amour le plus vif et le plus tendre, et, enfin, se retira.

En chemin, il fit réflexion sur les mouvemens de son cœur, et les effets qu'il pouvait avoir ; il trembla, en songeant jusqu'où cette passion pouvait le conduire.

Angélique a de l'esprit, disait-il, elle a de la vertu, ou feint d'en avoir assez pour m'ôter toute espérance d'être heureux ; je l'aime, et je suis capable de tout.

Ces idées l'occupèrent jusqu'au château ; les réflexions vinrent au secours ; il résolut de ne la plus voir. Cependant, la raison, en lui-montrant ce qu'il avait à craindre de cet engagement, ne lui laissait pas assez de force pour surmonter sa passion.

Il fut quelques jours sans aller voir Angélique : il quitta la campagne pour quelque tems ; mais l'absence ne fit qu'irriter son amour : il revint, résolu de vaincre, à quelque prix que ce fût, la résistance de cette belle. Il se rendit au couvent, et mit tout en œuvre pour l'engager à revenir chez son père ; elle s'en défendit toujours.

Je vous crains, disait-elle au marquis, et je ne sais si je ne dois pas me craindre moi-même : laissez-moi vivre tranquille ; rien ne peut me faire changer de résolution. Vous m'aimez ; je vous ai avoué que je vous aimais ; que voulez-vous de plus ? Vivons contents de cette amitié : vous pouvez me voir ici comme chez mon père ; et, s'il est vrai que vous m'estimiez, vous ne pouvez me demander autre chose.

Qu'arriverait-il, si je sortais de mon couvent ? Que vous croiriez que je suis capable d'une faiblesse, et que je suis lasse de résister. C'est vous qui m'avez obligée de me retirer ici. À quoi m'exposerais-je si je revenais à la maison ? Je vous verrais à chaque instant ; vous me presseriez, je succomberais peut-être ; la réflexion me donnerait ensuite de l'horreur pour vous ; je vous haïrais, et je ne pourrais plus voir un homme dont la présence serait un reproche éternel pour moi.

Je dirai plus : supposé que toute honte m'abandonnât bientôt, vous me fuiriez avec autant d'empressement que vous en marquez à présent à me rechercher : j'aurais toute ma vie un crime à me reprocher, et de plus, le chagrin de me voir méprisée.

Vous êtes honnête homme ; ajouta-t-elle ; j'en appelle à vous-même ; me fais-je des monstres mal-à-propos, et une de ces trois choses n'arriverait-elle pas ?

Non, charmante Angélique, répondit le marquis ; et, pour vous prouver jusqu'où va ma tendresse, consentez à faire mon bonheur, et je cours à l'instant demander à votre père son consentement. Auriez-vous de la répugnance à m'épouser ? répondez, aimable Angélique.

Angélique resta quelque tems sans répondre. Elle parut agitée ; mais, reprenant bientôt la parole : non, dit-elle, je n'y consentirai pas ; et ce serait mal payer les sentimens que vous avez pour moi, que d'accepter une proposition que votre passion seule vous engage à me faire.

Cette passion ne durera pas toujours ; je sais ce que vous êtes, et ce que je suis. Sans naissance et sans biens, vous vous repentiriez bientôt de m'avoir donné la main, et je serais la plus malheureuse des femmes.

Bannissez cette, crainte, répartit de Clerville, elle m'est injurieuse : je vous aime, vous me flattez de quelque retour, nous ne pouvons qu'être heureux ensemble. La naissance illustre et les grands biens ne font pas la félicité. Ces biens sont étrangers à l'homme ; vous en avez qui sont uniquement à vous, et dont je fais beaucoup plus de cas. Votre vertu, votre beauté, sont les plus véritables, et ce mérite est plus réel que celui qu'on attache à une naissance dont le sort décide uniquement.

Votre amour vous aveugle, lui dit Angélique, réfléchissez, monsieur, non pour le moment présent, mais pour le reste de votre vie. Cette beauté dont vous faites cas, et que vous élevez au-dessus de ce qu'elle est, est un bien de peu de durée ; le moindre accident peut me l'ôter, et, sans cela, les années viendront bientôt à bout de la ternir. Lorsque la figure ne vous plaira plus, vous diminuerez bien de l'idée que vous avez de mon esprit ; vous le réduirez à sa juste valeur, c'est-à-dire, à peu de chose. Il ne faut pas une longue attention, pour voir que la figure d'une femme donne très souvent toute seule le prix à ce qu'elle dit, et qui ne paraîtrait rien dans une autre bouche. Il viendra un tems où je serai dans ce cas.

Pour ce qui est de mon caractère, pouvez-vous le connaître ? Deux mois de mariage, vous y découvririez peut-être des

bisarreries qui vous désespéreraient. Non, je vous le répète encore, je ne consentirai jamais à faire votre malheur. Voyons-nous, aimons-nous, je n'aurai point à me faire un crime de connaître ce que vous valez, et je laisserai mon cœur suivre son penchant ; voilà ce que je puis faire pour vous. Croyez que, si je vous aimais moins, je ne vous refuserais pas.

Le marquis, en allant voir Angélique, n'avait pas absolument envie de l'épouser ; mais la résistance qu'il trouva le déterminait. Il fit tout ce qu'il put pour la persuader ; mais ce fut en vain. Il lui dit enfin, qu'il l'obtiendrait de son père. Si vous l'engagez, à vous seconder, lui dit-elle, je ne balance plus, je prends ici le voile ; j'aime mieux me sacrifier pour ne vous pas rendre malheureux, que de vous exposer à un repentir certain, qui troublerait le repos de votre vie, et moi, à tous les chagrins qui me suivraient sans cesse et que je ne pourrais éviter.

De Clerville se retira plus amoureux que jamais, et parla au père. Boissart fut surpris, alla trouver sa fille, la pressa même ; mais elle lui répondit les mêmes choses qu'au marquis. Enfin, sur ce qu'on voulut la retirer du couvent, elle protesta que, si on lui faisait la moindre violence, elle se ferait religieuse.

Le marquis retourna voir Angélique, se plaignit, l'accusa de l'aimer peu : elle l'assura toujours que si elle l'aimait moins, elle agirait différemment. De Clerville, voyant que rien ne pouvait vaincre sa résistance, prit congé d'elle, et revint à Paris.

Il crut qu'il perdrait bientôt dans les plaisirs l'idée de son amour, mais ce fut un vain remède : sa passion était trop vive ; il revint dans sa terre, et courut au couvent plus amoureux que jamais. Angélique était toujours la même ; elle revit avec plaisir son amant qui, outré de sa résistance, tomba dangereusement malade ; elle apprit avec douleur l'état du marquis. Son père la fit consentir à sortir du couvent. Elle vit de Clerville, fut touchée de son état, et, enfin, vint à bout de surmonter sa délicatesse. Le marquis se rétablit bientôt, et l'hymen couronna ces deux tendres amans.

Le marquis est le plus heureux des hommes : il retrouve toujours dans Angélique une femme tendre et délicate, qui connaît ses devoirs, une amie spirituelle, une épouse attachée, et qui ne lui donne d'autre peine que celle de pouvoir se flatter de la mériter.

De la Noix et Marianne, ou Recette pour les Dames qui ont des maris infidels

DE LA NOIX ET MARIANNE, ou Recette pour les Dames qui ont des maris infidels.

Rien de plus fâcheux pour une femme vertueuse, que d'avoir à gémir chaque jour sur les infidélités d'un époux qu'elle aime. Plus sa situation est pénible, plus elle fait d'efforts pour la faire cesser. Malheureusement, la plupart ignorent les remèdes efficaces dont il faut se servir en pareil cas ; et, après avoir inutilement employé les mauvaises humeurs, les plaintes, les emportemens, les reproches et les scandales, elles désespèrent de ramener leurs époux dans le chemin de la vertu, et croient se devoir permettre une vengeance qui ne retombe que sur elles, et qui, d'un objet de pitié, les rend des objets de mépris. On ne peut donc rendre un plus grand service au beau sexe, que de lui donner un moyen toujours sûr de regagner le cœur de leurs époux. Je pourrais sur ce sujet débiter les plus belles maximes ; mais je crois qu'un exemple récent est plus propre à leur faire comprendre l'efficacité du remède que je leur présente.

Monsieur de la Noix, gentilhomme bourguignon, étudiait à Paris ; son hôtesse, veuve d'un officier qui n'avait que la cape et l'épée, avait une fille fort aimable. La facilité de se voir à toutes les heures du jour, autant que le rapport d'humeur, inspira à ces deux jeunes gens l'amour le plus tendre. Si la Noix eût été son maître, il n'eut pas balancé à partager sa fortune avec la charmante Marianne ; mais, il était riche, elle était pauvre, et le père du jeune homme était fort avare. Il ne fallait donc pas espérer qu'il donnât son

consentement à un mariage qu'un homme de sa trempe eût trouvé fort disproportionné, malgré l'égalité des conditions.

La Noix ne cacha pas à sa maîtresse cet obstacle invincible. Marianne pleura : et son amant, après avoir déploré avec elle pendant quelques mois le despotisme que les pères exercent sur leurs enfans, se lassa de se consumer en plaintes inutiles. Après tout, dit-il à sa maîtresse, mon père n'est point immortel : mille accidens, une maladie, la vieillesse au moins, en m'ôtant ce père incommodé, me laisseront la liberté de couronner votre tendresse. Marianne était jeune, elle aimait, elle écoutait son amant : elle ne pouvait pas manquer d'être bientôt persuadée ; et, pleine de confiance en la probité de la Noix, elle se dit à elle-même, que mille sermens valaient un contrat. Nos jeunes gens remirent donc les cérémonies pour un tems plus favorable, et, se persuadèrent qu'ils étaient époux, parce qu'ils vivaient comme s'ils l'eussent été.

Quelques mois étaient à peine écoulés, que le tems des vacances arrivé, força ce tendre couple à une séparation qui leur coûta bien des larmes. Être deux mois absent, c'était deux siècles ; mais il n'y avait pas moyen de reculer, et le jeune homme, s'arracha des bras de celle qu'il nommait son épouse, plein d'espérance de la revoir bientôt.

Le vieux la Noix n'avait pas tellement abandonné son fils à sa propre conduite, qu'il n'eût commis quelqu'Argus pour l'observer. Il était instruit de l'intrigue ; mais il feignit de l'ignorer. Il connaissait beaucoup monsieur de Marville, lieutenant de police ; il en obtint une de ces lettres de cachet que ces magistrats ont en blanc, et dont, par

parenthèse, ils abusent quelquefois. Muni de cette pièce, après avoir accablé son fils de caresses, il lui dit de se tenir prêt pour aller à quelques lieues d'Auxerre, visiter un de ses amis. Ce ne fut qu'au moment du départ, qu'il instruisit le jeune la Noix du motif de cette visite. Je vous ai marié, lui dit-il : la fille est aimable, jeune et riche ; ainsi je m'attends à vos actions de grâces.

Notre jeune homme était bien éloigné de cette disposition ; il se jette aux pieds de son père, le conjure de ne pas faire le malheur de sa vie, en l'unissant à une personne qui, toute aimable qu'il la supposait, ne pourrait rien sur son cœur. Prévenu de la passion la plus vive qui se puisse concevoir, il pleura, il menaça de se laisser mourir de faim ; mais il avait affaire à un père inflexible et rusé. Il ne tient qu'à vous de me désobéir, lui dit ce vieillard obstiné ; mais votre maîtresse en sera la victime ; et tout de suite il lui montre la lettre de cachet qu'il avait obtenue, pour faire enfermer Marianne.

Le jeune homme étourdi d'un coup si peu attendu, ne vit que le péril où était Marianne ; et persuadé qu'en gagnant du tems, il pourrait parer le coup affreux qu'on voulait lui porter, il promit à son père de faire tout ce qu'il voudrait. Il eut bientôt lieu de se repentir de sa promesse ; à peine eut-il été présenté chez son futur beau-père, qu'il fut agréé. Monsieur de la Noix, profitant de l'étourdissement de son fils, le maria en trois jours ; et ce jeune homme ne revint à lui, qu'après, avoir prononcé le fatal oui.

Bien résolu de s'en tenir à cette première cérémonie qui manquait à son premier mariage, il se contrefit assez bien le reste du jour ; mais le soir arrivé, dans le tems où l'on célébrait à table ce beau mariage, le marié courut à l'écurie ; et, s'étant saisi du premier cheval qu'il y trouva, il fut à Auxerre, avant qu'on eût parcouru les maisons voisines pour s'informer si personne ne l'avait vu. Monsieur de la Noix savait bien à quoi s'en tenir ; mais il n'osait déclarer la violence qu'il avait faite à son fils, et feignait d'être aussi surpris que les autres ; mais sachant en quel lieu il devait chercher le marié, il prit la poste sur-le-champ, pendant que les parens de la demoiselle continuaient à le chercher partout, excepté dans la rivière (car en France, il serait inoui qu'un homme se noyât le jour de ses nêces, passe pour le lendemain).

Monsieur de la Noix arriva à Paris une heure après son fils. Celui-ci était venu descendre dans une auberge, proche la maison de Marianne ; il l'avait envoyé chercher ; et, en jeunes gens, ils avaient passé à délibérer le tems qu'il aurait fallu employer à agir. Véritablement leur situation était embarrassante. Quoique leur mariage ne pêchât pas, selon eux, autant que le second, ils ne pouvaient ignorer qu'on n'aurait point d'égards à cet acte essentiel, par lequel ils avaient commencé. D'ailleurs, ils n'avaient point d'argent ; et que faire sans ce métal, devenu absolument nécessaire dans ce siècle félon, où l'on compte pour rien les beaux sentimens.

Monsieur de la Noix, descendu chez la mère de Marianne, lui faisait un détail que la bonne dame ignorait entièrement : elle avait de l'honneur ; et, sans savoir jusqu'où sa fille avait

poussé le roman, elle craignit d'abord qu'elle ne l'eût commencé par la queue. Elle appelle sa fille ; et, ayant appris d'une servante qu'elle était entrée dans l'auberge prochaine, elle s'y rendit au moment que nos amans se préparaient à en sortir. L'on s'imagine assez quelle dut être la honte de Marianne. Suivez-moi, mademoiselle, lui dit monsieur de la Noix ; je vous donne ma parole d'honneur qu'il ne vous arrivera aucun mal ; et vous, mon fils, soyez témoin de ce que je vais faire en faveur de votre maîtresse, à moins que, par votre mauvaise conduite, vous ne mettiez des bornes à mes bontés pour vous et pour elle.

Ces paroles équivoques firent naître un rayon d'espérance dans l'ame de ces jeunes gens ; et, à peine furent ils entrés dans la maison, que la Noix se jeta aux pieds de son père, pendant que Marianne fondait en larmes sans oser regarder sa mère. Que voulez-vous que je fasse pour vous, dit le vieux père à son fils ? Votre mariage, revêtu de toutes les formalités, est hors d'atteinte ; un éclat ne servirait qu'à déshonorer mademoiselle : si vous l'aimez, comportez-vous de façon à ne pas laisser soupçonner qu'elle ait eu aucune part à votre équipée : je me charge de son établissement ; et, en attendant qu'il s'en présente un convenable, elle peut choisir une maison religieuse, où je paierai régulièrement sa pension.

La mère de Marianne n'avait point encore parlé : elle voulut faire à sa fille les justes reproches que méritait sa mauvaise conduite ; mais, monsieur de la Noix, lui fit si bien comprendre qu'ils étaient inutiles, qu'elle promit d'oublier le passé, d'autant plus aisément que Marianne s'engagea à se

faire religieuse, et à dérober par-là sa honte au public. La mère, qui ne voulait pas laisser ralentir la bonne volonté de monsieur de la Noix, lui proposa d'assurer à sa fille une pension honnête dans une communauté ; et celui-ci, qui se croyait bien heureux d'en être quitte à si bon marché, y consentit, à condition que son fils lui donnerait sa parole d'honneur de bien vivre avec son épouse.

Le jeune la Noix crut pouvoir promettre tout, pour se tirer de ce mauvais pas ; mais il eût bien souhaité que sa maîtresse eût pu lire dans son cœur ; il l'aimait plus que jamais, et ne se rendit à ce que l'on exigeait de lui, que pour la soustraire aux mauvais traitemens de sa mère. Il fallut partir sans avoir le tems de l'entretenir en particulier ; et son père, avec un sang-froid capable, comme l'on dit ordinairement, de faire renier un théatin, lui disait de tems en tems : Il faut avouer mon fils, que vous êtes un joli garçon ; mais j'y mettrai bon ordre ; votre maîtresse me répondra de toutes vos équipées ; prenez vos arrangemens là-dessus, et voyez si vous voulez vous prêter à l'artifice dont je vais me servir pour justifier votre extravagance. Le jeune homme craignait beaucoup son père ; il le connaissait inflexible ; il crut donc n'avoir rien de mieux à faire, que de se prêter pour le moment à tout, ce qu'il exigerait de lui, se réservant le droit d'appeler de ces arrangemens dans un tems plus favorable.

Ils arrivèrent à Auxerre. Le vieux la Noix savait que sa brue n'avait consenti à épouser son fils que par obéissance : elle était prévenue d'une forte inclination pour un de ses cousins, avec lequel elle avait été élevée ; mais cette fille, pleine de

vertu, n'avait écouté que son devoir. Son amant, désespéré de sa soumission, était parti pour sa garnison, sans avoir pu obtenir d'elle la faible consolation d'entretenir un commerce de lettres. Ce fut sur la connaissance de cet événement, que le père fabriqua le roman qui devait servir d'excuse à son fils. Il écrivit au père de la demoiselle, qu'un excès de délicatesse avait causé tout ce fracas ; et que son fils, instruit par des gens mal intentionnés, de l'attachement de la nouvelle mariée pour son cousin, n'avait pu se résoudre à consommer un mariage qui ne lui livrait que la moitié de son épouse, dont un autre possédait le cœur. On se paya de cette excuse, tant bonne que mauvaise ; la mariée fut emmenée chez son beau-père, et ses parens se chargèrent à leur tour d'inventer un roman qui pût satisfaire le public. Le jeune homme fit quelques excuses à sa nouvelle épouse, des soupçons qu'il avait conçus ; elle fit semblant de les croire sincères ; et la fin de cette comédie fut un grand repas, où chacun fit de son mieux pour s'exciter à la joie : je dis pour s'exciter, car il régnait un froid parmi les nouveaux mariés, qui se communiquait aux assistans, et le repas semblait ne devoir être rien moins que gai ; mais le vin de ce terroir est un spécifique sûr contre la mélancolie ; et, sur la fin du souper, on avait totalement oublié tout ce qui pouvait, en pareil cas, troubler la fête.

On coucha la mariée ; et son époux, s'étant enfermé dans la chambre nuptiale, vint galamment s'asseoir auprès de son lit. Là, renversé dans un fauteuil, la tête dans ses deux mains, il se mit à rêver aussi profondément que s'il eût été seul. Son épouse, après lui avoir laissé tout le tems de faire ses réflexions, rompit enfin le silence : Vous m'avez trompé,

monsieur, lui dit-elle, lorsque vous avez feint une fausse délicatesse, sur une inclination que je n'ai pas balancé à sacrifier à mon devoir ; je le sens, vous aimez, et vous me regardez actuellement comme la cause de vos malheurs : mais, monsieur, ne pourrais-je pas les adoucir ? Je vous laisse à vous même ; oubliez que les lois m'ont fait votre épouse, et me regardez comme une amie dans le sein de laquelle vous pouvez en sûreté répandre vos douleurs ; ouvrez-moi votre cœur ; exigez tout ce que vous croirez nécessaire pour votre bonheur, et soyez persuadé que je me prêterai à tout ce qui pourra y contribuer, pourvu que je le puisse faire sans blesser mon honneur et ma conscience.

La Noix sembla sortir comme d'un profond sommeil ; et, regardant son épouse avec des yeux remplis de larmes, il lui fit, d'un ton pénétré, l'histoire lamentable de ses malheurs. Vous méritez tout mon cœur, ajouta-t-il, et je gémiss de ne pouvoir vous le donner ; mais vous me paraissez trop raisonnable, pour m'imputer à crime une faute involontaire. Je ne vous dirai point que le tems et vos charmes pourront me faire oublier Marianne ; non, madame, je sens que je l'aimerai toute ma vie, et je mourrais de douleur s'il fallait serrer les nœuds qui semblent nous lier ; j'accepte votre amitié comme le plus précieux de tous les biens ; trompons les tyrans qui nous ont ravis à ce que nous avons de plus cher, et réservons nous, pour un tems plus favorable, la liberté de réparer leurs injustices.

Vous vous êtes trompé, lui répondit la nouvelle mariée (que j'appellerai, comme tout le monde fit le lendemain, madame de la Noix), si vous avez cru que ma complaisance pour vous eût son principe dans l'espoir de me rejoindre un jour à

l'objet de mes premières inclinations : j'ai consenti, aux pieds des autels, à vous recevoir pour mon époux ; je n'appellerai jamais d'un engagement que je crois sacré pour moi, puisqu'il a été pleinement volontaire ; mais cela ne mettra aucun obstacle à votre félicité ; je puis prendre, dans le couvent, la place de Marianne, et vous laisser, par-là la liberté de vivre heureux avec elle. Instruisez-la de vos résolutions ; je me charge de lui faire tenir votre lettre ; en attendant le moment favorable de les exécuter, que notre union apparente trompe nos surveillans, et vous laisse la liberté de prendre les mesures les plus convenables pour avancer votre bonheur.

La Noix fut si transporté d'admiration et de reconnaissance à ce discours, qu'il s'en fallut peu qu'il ne mît un obstacle invincible aux bontés et aux projets de son épouse : elle eût besoin de le rappeler à lui même ; et ce fut une nouvelle obligation qu'il crut lui avoir. Ils parurent le lendemain parfaitement contents l'un de l'autre ; toute la famille applaudissait à un dénouement si heureux. On croirait que le vieux la Noix partageait la joie commune ; mais il savait à quoi s'en tenir. Cet homme rusé avait ménagé, dans la chambre voisine de celle où avaient couché les nouveaux mariés, une assez grande ouverture, pour pouvoir être témoin des excuses que son fils aurait dû faire en particulier à son épouse. Témoin de la scène qui s'était passée dans cette chambre, il prit de justes mesures pour rompre celles de ces jeunes gens. Il feignit d'être la dupe de l'aventure ; et, sous prétexte de récompenser la docilité de son fils, en redoublant ses bontés pour Marianne, il lui apprit le nom du couvent où elle s'était retirée.

La Noix, qui se tourmentait à chercher les moyens de découvrir le nom de la maison où s'était retirée sa maîtresse, rit en lui-même de la simplicité de son père, qui se jetait de lui-même dans le panneau ; il se hâta d'écrire à Marianne, et attendit sa réponse avec une impatience égale à son amour. Il continuait cependant à bien vivre avec son épouse ; et malgré la passion dont il était prévenu, il ne pouvait s'empêcher de l'estimer : il y avait même des momens où il souhaitait de l'avoir connue avant Marianne ; mais il rejetait ce sentiment comme une mauvaise pensée, et demandait pardon à sa maîtresse d'avoir pu le concevoir.

Il se passa quinze jours avant qu'il reçût de réponse. Elle vînt enfin : mais quelle réponse ! Le lecteur en jugera lui-même. Marianne annonçait froidement à son amant qu'elle avait ouvert les yeux sur l'extravagance de sa passion, et que, pour s'en guérir absolument, elle avait consenti à épouser un jeune homme fort aimable qu'elle avait eu le bonheur d'accorder son cœur avec son devoir ; qu'elle aimait son mari et qu'ainsi elle le croyait trop honnête homme pour essayer de troubler leur union.

La Noix n'avait garde de soupçonner son père d'être l'auteur de cette lettre ; aussi n'eut-il pas le moindre doute de l'infidélité de sa maîtresse ; il crut être absolument guéri de son amour pour elle ; et, dans son désespoir, il crut ne pouvoir mieux se venger, qu'en s'attachant à son épouse d'une manière indissoluble. Il fut la dupe de son dépit, et bientôt il sentît qu'il aimait son ingrate plus que jamais. Quelques jours après, il reçut une seconde lettre par un inconnu ; Marianne lui apprenait qu'on l'avait forcée, le poignard à la main,

d'écrire la première lettre, et l'assurait qu'elle se conservait toute entière pour lui. Quel coup de foudre pour cet amant !

Les choses en étaient à un point où madame de la Noix ne pouvait plus que plaindre son époux, qui tomba dans une affreuse mélancolie : elle respecta sa douleur ; et, sous prétexte de son indisposition, elle prit un lit séparé, et ne s'appliqua qu'à lui faire connaître sa tendresse par une complaisance sans bornes. Cette jeune femme était dans une situation d'autant plus pénible, qu'elle s'était attachée à son époux, et était venue au point de l'aimer uniquement.

L'amour opère des effets dissemblables, et toujours proportionnés aux dispositions des cœurs qu'il occupe. Chez une ame commune, qui se fût trouvée dans la situation de madame de la Noix, il eût produit la jalousie, la mauvaise humeur, les reproches ; mais, chez cette digne femme, il ne fit naître qu'une compassion tendre pour son époux. Son état lui parut digne de pitié, et elle n'épargna rien pour l'adoucir : elle l'abandonna à lui-même les premiers jours, et crut que sa présence ne servirait qu'à aigrir ses peines ; mais elle trouva le moyen de l'engager lui-même à chercher sa conversation, en lui parlant de l'objet duquel il était uniquement occupé.

La Noix, quoiqu'il ne pût trouver de plaisir qu'à penser à Marianne, eut d'abord quelque confusion de la conduite de son épouse ; mais elle revint tant de fois à la charge, et cela d'une manière si naturelle, qu'il se persuada s'être trompé, lorsqu'il avait cru qu'elle avait oublié son amant pour s'attacher à lui. Telle est l'injustice des hommes à notre égard ; ils ne peuvent nous croire capables d'un effort

vertueux ; et, pour dépriser nos actions les plus estimables, ils y cherchent des motifs intéressés : ils auraient trop à rougir s'ils pensaient autrement, et sont charmés de justifier leurs faiblesses par les nôtres. Telle était précisément la situation de la Noix ; il parvint à se déguiser les motifs qui faisaient agir son épouse, et n'eut plus que de l'empressement à se trouver avec elle pour s'entretenir de sa maîtresse.

Une jolie femme est une confidente dangereuse, et puis la vertu a ses droits ; elle arrache l'estime de ceux même qui s'obstinent à lui refuser de l'amour. La Noix se trouva bientôt partagé entre deux objets qui l'attachaient presque également. Ce n'est pas qu'il eût cessé d'aimer Marianne ; mais il commençait à gémir sincèrement de la tyrannie d'une passion, qui le mettait dans la cruelle alternative d'être malheureux ou criminel : il ne démêlait pas encore la nature de ses sentimens pour son épouse ; la jalousie l'éclaira. Par une bizarrerie, que ceux qui ne connaissent pas les caprices du cœur auront peine à comprendre, il devint jaloux.

L'amant de son épouse était revenu à Auxerre. Dans ces petites villes, tout le monde se connaît, et il se présente à tous momens des occasions de se trouver ensemble. La Noix, qui avait souhaité plusieurs fois le retour de cet homme qu'il croyait seul capable d'arrêter les progrès qu'il craignait de faire dans le cœur de son épouse, se trouva embarrassé, lorsqu'il se trouva avec lui, et qu'il se vit dans la nécessité de répondre aux avances d'amitié qu'il lui faisait. Son épouse le tira de peine, et refusa absolument de recevoir chez elle un

homme qu'elle avait aimé, et qu'elle aimait peut-être encore un peu.

Nous avons vu le jeune la Noix, gémissant de l'amour qui l'empêchait de se donner tout entier à son épouse ; il n'y avait plus qu'un pas à faire pour sa guérison : la mort de son père la recula de beaucoup. Le bon homme mourut presque subitement ; mais il avait pris les meilleures précautions pour s'assurer de Marianne. Quoiqu'elle se fût mise volontairement dans une maison religieuse, elle n'était pas libre d'en sortir : le vieux père avait fait valoir l'ordre du roi. Marianne ignorait cette circonstance, et ne l'apprit qu'au moment où, se croyant maîtresse de sa destinée, elle voulut retourner chez sa mère. Elle trouva moyen de faire savoir à son amant cette nouvelle circonstance de ses malheurs, et il n'en fallut pas davantage pour réveiller sa passion. Il oublia dans ce moment tout ce qu'il devait à son épouse ; et, s'étant rendu à Paris, il travailla si efficacement qu'il obtint la liberté de sa maîtresse. Il la mena à Auxerre, et, se flattant de pouvoir en imposer à son épouse qu'il respectait trop pour ne la pas craindre, il lui proposa d'aller passer six mois à sa maison de campagne.

Madame de la Noix, trop intéressée à suivre les traces de son époux, n'ignorait pas le motif de la prière qu'il lui faisait ; mais elle crut qu'il fallait céder au torrent, et qu'elle ne ferait qu'aigrir le mal, si elle voulait employer, pour le guérir, des remèdes violens. Elle se laissa donc, conduire à la campagne, où son époux, content de la possession de sa maîtresse, qu'il se procurait la liberté de voir fort souvent,

reprit sa gaîté ordinaire, et vivait avec sa femme comme avec une amie, pour laquelle on a les plus grands égards.

Son histoire devint bientôt le secret de la comédie ; chacun se la contait à l'oreille, et l'on gémissait de l'aveuglement de madame de la Noix qui, seule, ignorait, disait-on, la mauvaise conduite de son époux. Quelques personnes de celles qui ne cherchent que l'occasion de se rendre nécessaires, prirent la peine de la mettre au fait, et furent fort surprises du sang froid qu'elle témoigna à cette nouvelle. Elle traita d'abord les donneurs d'avis de calomniateurs, et finit, en les priant de ne point se donner la peine d'examiner la conduite d'un époux dont elle n'avait aucun sujet de se plaindre, et qu'elle trouvait fort extraordinaire qu'on se mêlât d'une chose qui la regardait uniquement.

Le bruit que faisait cette aventure, étant parvenu aux oreilles de la mère de madame de la Noix, elle vint faire à son gendre les reproches les plus piquans ; mais sa fille, sans manquer au respect qu'elle lui devait, prit le parti de son époux, et assura sa mère que ces rapports venaient de personnes intéressées à troubler leur ménage. La Noix fut confondu à la vue de la vertu de son épouse, et sentit augmenter la vénération qu'elle lui avait inspirée : il rougit de sa faiblesse, et se détermina, pour la première fois, à la vaincre. Il fut trois jours sans aller à Auxerre ; mais la violence qu'il se faisait était trop grande, pour ne pas déranger sa santé : il fut pris d'une fièvre violente, pendant laquelle son épouse ne l'abandonna point un instant. Dans cet état, il était aisé de connaître à quel point il était agité : tantôt il appelait Marianne, et lui demandait pardon d'avoir

conçu le dessein de lui être infidèle ; tantôt il priait son épouse de lui aider à vaincre une passion si injurieuse pour elle et si contraire à son repos. Sa fièvre augmentant, fut suivie d'un transport qui fit craindre pour sa vie ; et il dut son rétablissement à la prudence de son épouse qui, dans ses momens de délire, lui parlait sans cesse de celle qui le causait, et lui faisait espérer de la revoir bientôt.

Cependant, Marianne éprouvait les plus vives alarmes. Elle ignorait la maladie de son amant, et, se croyant abandonnée, elle n'écouta que son désespoir. Elle avait fait connaissance à Auxerre avec un jeune homme qui avait pour elle une amitié sincère (et c'est de la bouche de ce jeune homme que je tiens cette aventure). Il eut pitié de son état, et consentit à la conduire au lieu où demeurait la Noix. Cette fille était dans le plus grand désordre ; ses yeux étaient baignés de larmes ; et, n'osant entrer dans une auberge en cet état, elle se cacha dans une pièce de bled, en attendant que son confident eût remis une lettre à son amant.

Il se fit conduire chez lui ; et, ayant demandé à lui parler, on fut avertir son épouse : dans l'intervalle qu'elle mit à venir, il apprit que le maître du logis était à l'extrémité, et, se trouvant fort embarrassé de sa contenance, il inventa une fable dont madame de la Noix parut satisfaite. Il sortit, et fut apprendre cette nouvelle à l'infortunée Marianne qui, ayant poussé un grand cri, tomba sans connaissance.

Le jeune homme, après avoir fait d'inutiles efforts pour la faire revenir, prit un parti fort extraordinaire, et qui était pourtant le seul convenable en cette occasion. Il connaissait madame de la Noix : sur le portrait avantageux que Marianne

lui en avait fait, il ne balança pas à retourner chez elle ; et, après lui avoir demandé pardon de s'être mêlé d'une telle affaire, il lui avoua l'embarras dans lequel il se trouvait. Madame de la Noix le remercia d'avoir évité un éclat ; et, s'étant transportée au lieu où était Marianne, elle alla porter chez elle. On la mit au lit, avant qu'elle pût reprendre ses esprits. Jugez de sa surprise, lorsqu'elle se vit entre les mains de sa rivale, mais d'une rivale qui la mit tout d'un coup à son aise. Rassurez-vous, mademoiselle, lui dit madame de la Noix : vous êtes avec une amie qui partage vos peines, et qui est bien éloignée de chercher à les aggraver : je connais le mérite de mon époux, et je sais ce qu'il doit vous en coûter pour l'arracher de votre cœur ; mais que ne peut pas la vertu sur une ame faite comme la vôtre, et que n'en dois-je point espérer pour l'avenir ? En attendant, regardez vous ici comme chez vous, et comptez sur tout ce qui dépendra de moi pour adoucir votre situation.

Marianne avait le cœur bon ; l'amour l'avait séduite dans un âge où il est difficile de résister à ses charmes : le libertinage n'avait point de part à sa mauvaise conduite ; et son ame naturellement vertueuse, n'attendait, pour ainsi dire, que cette occasion, pour suivre son penchant naturel. Elle tendit les mains à madame de la Noix ; et, sans pouvoir exprimer parfaitement ce qui se passait en elle, elle assura que désormais elle s'attacherait à réparer tout le chagrin qu'elle lui avait causé : elle fut bientôt remise de sa faiblesse. Madame de la Noix passait auprès d'elle tous les momens qu'elle pouvait dérober à son époux, et l'affermis dans sa résolution de rentrer dans la voie du devoir. Deux jours après, monsieur de la Noix se trouva sans

fièvre ; il fut touché des soins de son épouse, et se fortifia dans le dessein de lui rendre enfin ce qu'elle méritait.

Ce n'est pas qu'il ne ressentît souvent des retours pour Marianne ; mais ils n'étaient presque plus causés que par la crainte de la livrer au désespoir en l'abandonnant. Il s'en expliqua avec son épouse, lorsqu'il fut convalescent, et la conjura d'agréer qu'il fût un sort gracieux à cette pauvre fille. Il la pria même de se charger entièrement de cette affaire, parce qu'il n'aurait pas le courage de lui annoncer son changement. Madame de la Noix crut alors pouvoir lui apprendre ce qui s'était passé, et elle ne craignit point de faire appeler Marianne.

Marianne ne montra aucune faiblesse : elle demanda pour dernière preuve de son amour à son amant, une assurance de ne la voir jamais ; elle le conjura de transporter à sa digne épouse la tendresse qu'il avait eue pour elle jusqu'alors. Lorsqu'il fallut se séparer, elle embrassa sa rivale avec une effusion de cœur qui attendrit madame de la Noix, à qui elle fit promettre de la revoir quelquefois dans la retraite où elle allait s'ensevelir pour jamais. Monsieur de la Noix fit paraître moins de courage, et voulut excuser, aux yeux de son épouse, des transports qui le maîtrisaient malgré lui ; elle l'assura qu'elle n'en était point offensée, et qu'elle aurait mauvaise opinion de son cœur, s'il se séparait sans douleur d'une personne qu'il avait tant aimée. Son premier soin, après le départ de Marianne, fut de lui assurer, par un bon contrat, une somme qui la pût faire vivre à son aise le reste de ses jours.

Marianne était entrée dans un couvent à dessein de se faire religieuse ; mais le jeune homme dont j'ai parlé, lui ayant fait connaître ses sentimens pour elle, elle l'épousa, et vécut avec lui dans une union comparable à celle où vécut ensuite monsieur et madame de la Noix.

BIENFAISANTE, REINE DES FÉES.

Si nous en croyons les vieilles chroniques et nos gouvernantes, il fut des tems où des créatures d'une nature plus excellente que la nôtre, dispensaient à leur gré les dons de la nature et de la fortune et pouvaient opérer les plus étonnantes métamorphoses. Notre siècle, fécond en merveilles, est absolument privé de celles-là, sans qu'aucune personne se soit donné la moindre peine pour rechercher la cause de cette privation. Je m'étais occupée de cette pensée en me couchant, et il me sembla, pendant mon sommeil, voir une dame d'une figure majestueuse qui, me regardant avec un sourire gracieux, me montrait sur une table un gros rouleau de papiers, qu'elle semblait m'inviter à lire. Ce songe fut suivi de plusieurs autres qui n'y avaient aucun rapport, et je n'y fis la moindre attention à mon réveil ; mais, quelle fut ma surprise de trouver sur ma table les papiers que j'avais aperçus en dormant ! Je me hâtai de les lire, et voici ce qu'ils contenaient.

Il y a environ trois siècles que la couronne du royaume de Féerie tomba sur la tête d'une princesse, que son humeur fit nommer Bienfaisante. Ce n'était pas une de ces femmes faibles qui font le bien sans savoir pourquoi ; la bonté de Bienfaisante était sage, prudente, modérée. Son premier soin fut d'examiner l'usage que ses sujettes faisaient de leurs talents, et elle ne put s'empêcher de frémir à la vue des désordres qu'elles causaient dans le monde : ce n'était pas seulement quelques vieilles hargneuses et pleines de malices,

qui s'étaient rendues coupables en abusant de leur art ; mais celles même qui avaient causé tous les malheurs des personnes mêmes qu'elles avaient eu dessein de douer, en le faisant tout de travers. Bienfaisante entrevit la source du mal ; et, déterminée à y apporter remède, elle commença par suspendre le pouvoir de toutes les fées, et voulut éprouver par elle-même, si c'était rendre un service réel aux mortels, que de leur procurer ce qu'ils souhaitaient le plus passionnément, et s'il ne serait pas plus sage d'abandonner à la nature le soin de leurs intérêts. Pleine de cette idée, Bienfaisante sort de son royaume, et s'impose la loi de ne refuser aucune des demandes raisonnables qu'on lui ferait. Elle n'avait pas fait beaucoup de dépense en équipages, quoiqu'elle se proposât de faire un long voyage. Son bâton, sur lequel elle appuyait un corps qui paraissait décrépité, lui servait tout-à-la-fois de carrosse, de trésor et de garde-robe ; elle n'avait qu'à le secouer, il lui fournissait sur le champ tout ce qu'elle pouvait désirer. Elle arriva un soir dans un petit hameau, dont tout les habitans paraissaient extrêmement pauvres : elle vit sur la porte de la première cabane qui s'offrit à ses yeux, un jeune homme dont les habits couvraient à peine la nudité. N'y aurait-il pas moyen, lui dit Bienfaisante, de trouver dans ce hameau quelqu'ame charitable qui voulut me donner le couvert ? N'allez pas plus loin, ma bonne mère, lui répondit le paysan ; je ne puis vous offrir qu'un mauvais gîte ; mais, comme vous ne trouveriez pas mieux dans tout le village, je vous demande la préférence. La fée ne se fit pas prier : elle vit une cabane qui ressemblait parfaitement à celle de Philémon et de Beaucis : même pauvreté, même charité de la part des maîtres, que ne différaient de l'heureux couple que je viens

de citer, que par l'âge. Comment vivez-vous dans cette solitude, lui demanda la fée ? Quel est votre travail ? suffit-il à vos besoins ? Nous y vivons heureux, lui répondit son hôte ; la forêt prochaine nous fournit un travail pénible, à l'aide duquel nous soutenons notre vie d'alimens grossiers ; mais nous jouissons de la paix, de la santé ; nous nous aimons réciproquement ; que pourrions-nous demander davantage ? Et n'avez-vous jamais rien souhaité, lui demanda la fée ? Pardonnez-moi, ma bonne mère, répondit le paysan : j'ai quelquefois envié le bonheur des riches qui peuvent, à leur gré, soulager les malheureux ; le ciel m'a donné un cœur bienfaisant qui souvent me cause des peines ; je partage le peu que j'ai avec ceux qui sont plus indigens que moi ; mais ce peu est bien peu de chose, et je suis souvent réduit à ne faire que d'inutiles vœux pour ceux qui auraient besoin d'un soulagement plus réel. Jouissez pleinement du plaisir d'en faire, lui dit la fée, en reprenant sa figure naturelle ; les richesses ne devraient être possédées que par ceux qui pensent comme vous. En disant ces paroles, Bienfaisante avait secoué son bâton ; il en était sorti une si grande quantité d'or, de diamans et de perles, que le pavé de la cabane en était tout couvert. Le paysan et sa femme cherchèrent en vain la fée, à qui ils voulaient témoigner leur reconnaissance ; elle avait disparu, et marcha plusieurs jours, sans rencontrer aucune aventure.

Un matin qu'elle entra dans un petit bois fort agréable, elle vit une jeune fille richement vêtue, assise au pied d'un arbre, et fort occupée à lire. La fée eut toutes les peines du monde à s'empêcher de faire un cri, tant la laideur de cette fille l'avait surprise. Elle résolut de lui parler, pour connaître si

ce n'était point là une de ces méprises de la nature, qui souvent loge la plus belle ame dans le plus vilain corps. Il y avait entre elle et cette fille un grand borbier qu'on franchissait à la faveur d'une petite planche : la fée feignit d'avoir fait un faux pas, et s'étendit tout de son long dans la boue, en jetant des cris épouvantables. La jeune demoiselle, touchée de compassion, appela ses gens qui n'étaient pas fort éloignés ; mais, comme ils tardaient trop au gré de son impatience, elle entra elle-même dans le borbier, et donna la main à la vieille, pour l'aider à se relever. Laidronette, c'était le nom de cette demoiselle, ne se contenta pas d'avoir rendu ce service à la fée ; elle la fit monter dans son carrosse ; et étant arrivées à un village qui n'était pas loin de là, et où Laidronette avait sa maison de campagne, elle lui fit donner un de ses habits, pendant qu'on nettoyait celui de la vieille, qui était gâté : elle poussa même l'humanité jusqu'à la faire dîner avec elle. Pendant le repas, la fée, selon sa coutume, lui fit des questions. Oserai-je vous demander, ma belle demoiselle, lui dit-elle, comment l'on nomme la ville que nous voyons au pied de cette montagne ? Laidronette fit un grand éclat de rire, en s'entendant appeler belle ; c'était la première fois de sa vie qu'on s'était avisé de lui donner ce nom. Ou vous voulez vous moquer de moi, ou vous n'avez pas la vue bonne, dit-elle à la vieille. Je n'ai jamais rien vu qui approche de ma laideur, et l'on ne peut, sans chercher à m'insulter, me donner l'épithète de belle. Je n'ai pas la vue des meilleures, répondit la vieille ; mais, comme je crois que tout ce qui est bon, est beau, je croyais ne rien risquer en vous donnant ce titre. Au reste, mademoiselle, voudriez-vous me dire si vous regardez comme un malheur, cette laideur que vous assurez être choquante ? Non, en vérité, ma bonne,

répondit Laidronette ; je ne vois pas qu'on me compte pour moins qu'une autre dans la société. J'ai tâché de compenser ce qui me manque de ce côté-là, par la douceur de mes mœurs, et par l'agrément de l'esprit ; et, j'ai quelquefois la vanité de croire que j'y ai réussi : ce n'est pas que je fusse fâchée d'être belle ; mais je ne suis pas fille à me désespérer, parce que cela n'est pas. Vous n'avez plus rien à désirer de ce côté, lui dit la fée ; regardez-vous dans votre miroir. En disant ces paroles, Bienfaisante disparut, en se félicitant d'avoir rendu service à une personne qui le méritait si bien.

Elle descendit vers Paris ; c'était la ville dont elle avait demandé le nom, et s'assit vis-à-vis d'une grosse ferme. Le maître qui était debout sur la porte, les bras croisés, paraissait enseveli dans la tristesse. Bienfaisante le pria de lui faire donner un verre d'eau. Volontiers, ma bonne, lui dit cet homme ; entrez, vous dînerez avec nos gens. Je n'ai pas besoin de manger, lui dit la vieille ; mais oserais-je vous demander la cause de votre chagrin ? Une bagatelle, répondit cet homme ; et je suis honteux d'y être si sensible. Voyez-vous cet arbre, continua-t-il, en faisant remarquer qu'il y en avait un devant la porte ; je l'ai planté moi-même, étant encore enfant, et je l'ai vu croître avec un plaisir inexprimable. Il me garantissait en été des ardeurs du soleil, et produisait les meilleurs fruits du monde, des poires d'une beauté, d'une grosseur sans égale ; hélas ! mon pauvre arbre est mort ; j'eusse donné la moitié de mon bien pour le sauver ; mais il n'y a plus de remède. Cet homme, en achevant ces paroles, ne put s'empêcher de répandre quelques larmes. Consolez-vous, lui dit la fée, vous mangerez cette année de

son fruit : en même tems, elle toucha l'arbre qui, dans l'instant, reprit sa première vigueur, et parut chargé de fleurs ; car on était au milieu du printemps.

Il faut bien peu de chose pour troubler la félicité d'un homme, dit la fée, en s'éloignant du fermier. Elle continua ensuite son chemin vers la ville, et vit en y entrant une figure assez extraordinaire. C'était un grand homme sec, vêtu d'un habit dont la couleur avait été noire autrefois ; mais qui alors était gris. Une grande perruque à moitié rongée par le tems, lui couvrait la tête ; sa chemise sale était ornée de manchettes à moitié déchirées ; ses bas étaient troués en plusieurs endroits ; en un mot, cet homme présentait une image vive de l'indigence. Il entra dans un chétif cabaret, où il se fit apporter un ordinaire de cinq sous, qu'il dévora plutôt qu'il ne le mangea. Bienfaisante qui s'était mise à table vis-à-vis de lui, l'invita à joindre leur dîner, et cela, dans un tems où celui de son voisin tirait à sa fin ; ainsi, la proposition ne pouvait pas manquer d'être bien reçue. Une poularde qu'elle avait fait apporter, fut dépêchée en un instant, aussi bien qu'un énorme morceau de bœuf à la mode. Cet homme, étant un peu rassasié, rompit le silence qu'il avait observé fort religieusement, et dit à la vieille : vous êtes, sans doute étonnée, madame, de mon appétit ; mais je ne fais qu'un repas en vingt-quatre heures, et je le fais bon quand je puis. Bienfaisante ne put s'empêcher de rire de la franchise de cet homme, et lui demanda quelle était sa profession. Hé ne la devinez-vous pas à ma figure, lui répondit-il, en fourrant ses mains dans un manchon pelé qu'il avait quitté pour dîner ? Je suis auteur, pour mes péchés, madame. Je ne me serais jamais imaginé que ce

talent ne fût pas suffisant pour faire vivre celui qui le possède, lui dit Bienfaisante ; ne vous procure-t-il pas des ressources gracieuses, des connaissances honorables et utiles ? Il y a auteurs et auteurs, répartit cet homme. Je n'ai pas assez de talent pour produire ces ouvrages brillants qui nourrissent leurs maîtres ; un Angola, par exemple, un Acajou, un Sopha. Je ne puis tirer de ma cervelle que du bon, de l'utile ; et cela ne donne pas de l'eau à boire. Vous me surprenez de plus en plus, lui dit Bienfaisante : et de quoi traitent, s'il vous plaît, ces brillants ouvrages dont vous venez de me dire les titres ? Comment, morbleu ! dit l'auteur, de quel pays venez-vous, pour ignorer le contenu de ces livres ? Ce sont des bagatelles obscènes, débitées avec esprit, légèreté, dans un langage fleuri. Les éditions disparaissent et se multiplient ; et un ouvrage de morale, dont un libraire hardi me donna dix pistoles l'année passée, est encore tout entier dans sa boutique, si on en excepte une vingtaine d'exemplaires, dont je dois encore la relieure, et que je distribuai à quelques-uns de mes amis, qui s'étaient chargés de prôner l'ouvrage ; mais ils perdirent leur latin ; et cet ouvrage m'a tellement décrié, que mon seul nom est capable de faire bailler et dormir tout un café. Ne pourriez-vous pas, dit la fée, qui mourait d'envie de rire, trouver quelque imprimeur honnête homme et charitable, qui connût le prix de vos ouvrages, et qui se chargeât de les faire imprimer sans vous nommer, puisque votre nom est si fort décrié ? Vous venez, sans doute, du Monomotapa, ma bonne mère, répondit l'auteur, à demi en colère. Un imprimeur charitable et honnête homme ! j'aimerais autant qu'on me parlât d'un procureur désintéressé. Apprenez donc, puisqu'il vous plaît d'ignorer ce qui est connu de tout le genre humain, qu'un

imprimeur est un animal ignorant par essence, voleur comme un arabe, et dur comme un juif, vis-à-vis d'un auteur indigent. Si vous pouviez imaginer à quelles bassesses je me suis trouvé contraint de descendre, pour obtenir l'honorable emploi de correcteur d'imprimerie, vous vous étonneriez qu'un honnête homme ait pu y survivre : aussi, ne suis-je plus qu'un squelette ; et, si le ciel ne met bientôt fin aux peines que j'endure, il faudra que je succombe. Mais enfin, poursuivit la fée, ne pourriez-vous pas vous procurer l'appui de quelques grands seigneurs, à la faveur d'une épître dédicatoire ? Oh ! pour le coup, vous avez résolu de me faire devenir fou, avec vos ne pourriez-vous pas, dit l'auteur en se levant brusquement de sa place ; non, madame, je ne puis rien : l'on est revenu des épîtres dédicatoires, on ne les paie plus ; et, dans le fond, on fait fort bien : cela multipliait les mauvais ouvrages ; et, tel ne s'avisait de devenir auteur en dépit de la nature, que parce qu'il comptait sur le bénéfice de l'épître. Je n'ai pas prétendu vous fâcher, lui dit Bienfaisante ; je serais même charmée de vous rendre service. Oserai-je vous prier de me lire quelques-unes de vos productions ? Mais il fait froid ici, ne pourriez-vous pas me conduire chez vous ? Je ne vous réponds pas, lui dit l'auteur, que ma chambre soit plus chaude que cette boutique ; car de l'hiver il n'y a pas de feu. J'écris dans mon lit, faute de pouvoir mieux faire ; mais à coup sûr, vous vous échaufferez en montant, car le grenier que j'occupe est au septième étage. Bienfaisante suivit l'auteur ; qui lui donna galamment la main pour monter, et lui offrit la seule chaise qui était dans la chambre ; encore était-elle si démantibulée qu'on n'y était pas trop en sûreté. Quelques ais couverts de livres et de papiers poudreux, une table boîteuse, un pot à bière, une

bouteille qui servait de chandelier, un mauvais châlit, voilà l'inventaire exact de monsieur Biendisant ; c'est ainsi que se nommait le maître du logis, qui fut contraint de s'asseoir sur le pied de son lit. Il lut quelques manuscrits à Bienfaisante, qui ne put s'empêcher d'admirer les talents de cet auteur disgrâcié de la fortune. Voyez-vous, madame, lui dit-il, au milieu de ma misère, peu s'en faut que je ne sois plus heureux qu'un roi. Si mes ouvrages me procuraient seulement de quoi vivre comme le plus austère anachorète, je ne demanderais rien davantage : j'aime le travail, et toute mon ambition se borne à m'y livrer sans distraction ; mais je sèche sur pied de me voir destiné tout le jour à corriger les sottises d'autrui, sans pouvoir y trouver à redire.

Pendant que Biendisant soulageait sa douleur par ses plaintes, Bienfaisante se livrait à ses réflexions. Est-il possible, disait-elle, qu'au milieu d'une ville où règne le goût, un homme d'un mérite solide soit oublié, réduit à une situation misérable, et que ses talents restent ensevelis, faute de trouver une main qui le tire de la poussière ? C'est pour soulager le mérite indigent que le ciel m'a fait dispensatrice de ses dons : hâtons-nous de les répandre. Les fées ne font jamais d'inutiles souhaits : à peine Bienfaisante avait-elle achevé de faire le sien, que le taudis de Biendisant prit une autre face. Les misérables meubles dont j'ai fait le détail, disparurent, et firent place à un ameublement simple, mais commode. Une bibliothèque bien garnie attira sur-tout l'attention de Biendisant, à qui Bienfaisante dit ces paroles : Livrez-vous sans contrainte au goût que vous avez pour l'étude ; toutes les fois que vous prendrez le petit coffre, qui est au côté droit de la

bibliothèque, vous y trouverez la somme que vous aurez souhaitée. Biendisant voulut se jeter aux pieds de sa bienfaitrice ; mais elle était déjà disparue, et cherchait de nouvelles occasions de faire des heureux.

La ville où elle était alors, était capitale d'un grand royaume ; on la nommait Paris. Bienfaisante, après avoir marché fort long-tems, vit une jeune fille qui marchait assez vite, à qui elle demanda si elle ne pourrait lui indiquer une auberge où elle pût passer la nuit. Volontiers, ma bonne mère, lui répondit la fille d'un air gracieux ; vous n'avez qu'à me suivre, et je vous conduirai chez mon hôtesse ; c'est une brave femme qui a des chambres garnies, et chez laquelle vous serez parfaitement bien. Mais, dites-moi, je vous prie, vous n'êtes donc pas de Paris, et vous n'y connaissez personne ? Non, ma belle enfant, lui répondit la fée, je ne fais qu'y arriver. Dieu soit loué, lui dit la fille, de m'avoir conduite par cet endroit ! Paris est plein de méchantes gens. Mais, madame, je marche peut-être bien vite pour vous ; prenez mon bras : j'irais plus doucement ; mais je viens d'essayer une robe qu'il faut rendre demain matin, sans quoi je n'aurais pas de quoi faire un bouillon à ma pauvre mère qui est malade. Ne vous gênez point, lui dit la fée. Je marche bien, malgré mon âge, et je suis en état de vous suivre. Pendant le reste du chemin, cette fille apprit à Bienfaisante que son père était cordonnier, et qu'il avait eu autrefois beaucoup de pratiques ; mais que, comme il servait des gens de qualité, il avait fait tant de crédit qu'il s'était ruiné, en sorte qu'il avait laissé sa mère fort pauvre et fort infirme. Heureusement, dit la jeune fille, je sais un bon métier ; mais les loyers sont si chers ; on gagne si peu, que j'ai bien de la peine à nourrir

cette pauvre femme, à qui je ne puis procurer les commodités que sa maladie exige. Je veux la voir, dit Bienfaisante ; j'ai de bons remèdes, et peut-être pourrai-je la guérir. Que je vous aurais d'obligation, lui dit la jeune fille en pleurant de joie, et en lui serrant les mains ! C'est une si bonne femme ; elle m'aime avec tant de tendresse, que je donnerais ma vie pour la soulager. Elles arrivèrent comme elle disait ces paroles : Réjouissez-vous, ma mère, lui dit la jeune fille ; je vous amène une bonne dame qui espère vous rendre la santé. Bienfaisante s'approcha de la malade, la consola ; et, lui ayant fait prendre quelques gouttes d'un excellent élixir, cette bonne femme se trouva guérie dans le moment. On ne peut exprimer les transports de la mère et de la fille ; cette dernière courut à une armoire, d'où elle tira quatre sous qui étaient enveloppés dans du papier, et descendit chercher une chopine de vin. Pendant son absence, la mère dit à la fée, je crains que ma fille ne meure de joie. Cette pauvre enfant m'est tellement attachée, qu'elle travaille jour et nuit pour me nourrir, et ne respire que pour m'adoucir ma misère. Bienfaisante, attendrie, félicita la fille qui rentrait dans le moment, et qui se hâtait de lui rincer un verre. Elle but un doigt de vin ; et, touchant de son bâton un grand coffre qui était dans la chambre : Jouissez, lui dit-elle, de la récompense qui est due à votre piété, et puisse le ciel vous conserver long-tems pour votre consolation mutuelle ! En achevant ces paroles, le coffre se trouva plein de pièces d'or, et la fée disparut.

Quelques heures après, Bienfaisante se trouva à la porte d'une maison, où elle entendit pousser de grands cris. Tout y paraissait dans le désordre ; plusieurs personnes entraient

et sortaient avec précipitation, paraissaient si fort occupées, que la fée passa jusques dans le principal appartement, sans qu'on lui demandât ce qu'elle voulait. Elle aperçut contre terre une femme bien mise, qui s'arrachait les cheveux ; un homme assis à côté d'elle, insensible en apparence à la douleur de cette dame, avait les mains croisées, et les yeux fixés contre terre. Plusieurs autres personnes entouraient le lit d'un enfant de quatre ans qui tirait à sa fin, et jetaient des hurlemens épouvantables. Bienfaisante s'approcha de l'homme qui paraissait si tranquille, et le pria de lui dire quelle était la maladie de cet enfant : J'ai, dit-elle, d'excellens remèdes : peut-être pourrais-je apporter du soulagement à votre peine. Cet homme, ayant jeté les yeux sur la fée, lui répondit tristement : Si vous saviez faire des miracles, j'espérerais quelque chose ; mais... Il n'eut pas le tems d'achever : la dame, au premier mot que la fée avait prononcé, s'était assise sur son séant ; ses larmes s'étaient tariées ; et, lorsqu'elle eût entendu que cette femme se vantait d'avoir de bons remèdes, elle se leva avec précipitation, la serra dans ses bras, et la conjura de lui rendre la vie, en sauvant celle de son enfant : puis, sans lui donner le temps de répondre, elle la mena auprès du lit, et recommença ses cris, en voyant que l'enfant était près de rendre le dernier soupir. Les fées, sans avoir jamais étudié la médecine, sont plus savantes que les plus habiles médecins, pour la connaissance exacte qu'elles ont de toutes les parties du corps, qu'elles voient comme à découvert. Elle connut bientôt que la maladie de cet enfant était causée par un ver d'une prodigieuse grosseur, dont les piqûres lui causaient d'étranges convulsions. Elle demanda une cuillerée d'eau fraîche, et y

mit une poudre dont elle connaissait l'efficacité. L'enfant, après quelques agitations, rendit ce ver, et parut aussitôt beaucoup mieux. Donnez-lui à manger, lui dit la fée ; vous pouvez compter qu'il est guéri. À ces mots, le père qui n'avait pas daigné sortir de sa place, courut vers l'enfant ; mais, lorsqu'il eut aperçu le ver qu'on trouva dans le lit, il tomba comme troublé aux pieds de la fée, lui serrait les mains, puis il se levait pour regarder son fils, et revenait prendre la même posture. Après que les premiers transports furent passés, il prit Bienfaisante par la main ; et, l'ayant conduite dans son cabinet : Madame, lui dit-il, je vous dois tout ; heureusement je suis assez riche pour vous prouver ma reconnaissance : ne mettez pas de bornes à vos désirs : quand il m'en coûterait tout mon bien, je ne croirais pas trop payer le service que vous venez de me rendre. Je suis charmée de votre gratitude, lui dit la fée ; mais, monsieur, je ne cherche en obligeant que le plaisir de faire du bien. Il voulut répliquer ; mais Bienfaisante était allée chercher d'autres aventures.

Elle passait un jour sur une place où l'on louait des voitures pour aller à quelques lieues de-là : un homme fort bien mis, et d'une figure assez intéressante, demandait au commis une chaise à deux places. Il prit envie à la fée d'être du voyage : l'usage lui permettait de s'associer avec cet homme ; car, dans ces sortes de voitures, on se met sans façon auprès du premier venu ; on se parle comme si on se connaissait depuis long-tems, et l'on s'oublie entièrement en mettant pied à terre. Bienfaisante ne fut pas long-tems sans s'apercevoir que son compagnon de voiture avait du chagrin ; il soupirait souvent, et ne répondait à ce qu'elle lui disait, qu'avec des

distractions qui prouvaient qu'il était occupé de quelque chose qui lui tenait au cœur. Vous me paraissez rêveur, lui dit la fée ; oserais-je vous demander ce qui vous occupe. Ma demande paraît indiscrette ; mais le cœur me dit que je puis quelque chose pour votre soulagement. Cet homme, l'ayant regardée en souriant, lui dit : Vous seriez bien habile si vous pouviez me rendre ma tranquillité : je veux bien vous avouer que ma tristesse a sa source dans une cause si ridicule, que je n'ai jamais eu le courage de la déclarer à personne. Je suis marchand ; et, outre le gain que me procure mon commerce, je possède un revenu honnête. Je me porte bien, Dieu merci : j'ai une femme et trois enfans que j'aime, et dont je suis aimé. Il semblerait, après cela, que je devrais être heureux : point du tout. L'incertitude des évènements de la vie, se présente à chaque moment à mon imagination. Je ne puis gagner sur moi de jouir du présent que je laisse échapper, pendant que je me livre à la crainte de ce qui peut m'arriver de fâcheux à l'avenir. Chaque jour me paraît être la veille de celui où je dois perdre ma femme, mes enfans, mes biens, ma santé ou ma vie. Vous sentez bien qu'avec une telle inquiétude, qui, quelque ridicule qu'elle paraisse, est pourtant fondée, il ne m'est pas possible d'être heureux. Je pourrais devenir roi, sans l'être davantage ; il semble même que je ne puisse acquérir de nouveaux biens, sans sentir augmenter ma peine, puisque la crainte d'en être privé m'en pêcherait de les goûter. Effectivement, dit la fée, votre situation est singulière : les hommes, pour l'ordinaire, ne cherchent à pénétrer dans l'avenir que pour y trouver une situation plus douce que celle dont ils jouissent ; et l'espérance de cet avenir plus heureux, a le pouvoir d'adoucir la situation présente des plus grands malheureux. Je ne puis

m'empêcher, dit cet homme, de regarder l'incertitude dans laquelle nous vivons pour l'avenir, comme une des plus grandes misères de la condition humaine. Nous marchons ici-bas comme à tâtons ; environnés de précipices, les pas que nous faisons pour les éviter, nous y conduisent le plus souvent. L'homme serait moins à plaindre s'il voyait d'un coup-d'œil les malheurs dont il est menacé pendant le cours de sa vie : il saurait sur quoi compter, et pourrait prendre des mesures pour les éviter ou les réparer. Je ne sais, dit la fée, si ce moyen serait bien propre à rendre l'homme heureux ; toutefois il ne tiendra qu'à vous d'en faire l'épreuve. Vous connaîtrez, au commencement de chaque année, les malheurs qui doivent vous arriver ; je souhaite, que cette connaissance vous procure autant de tranquillité que vous vous en êtes promis. Cet homme crut que la fée était folle, et s'apprêtait à rire de la promesse qu'elle lui faisait ; mais il se trouva seul.

Bienfaisante eut encore un grand nombre d'occasions d'exercer la bonté de son cœur. Mais il serait trop long d'en faire le détail, je m'arrête à sa dernière aventure. Un jour elle trouva à la porte d'un temple un pauvre qui se soutenait sur deux potences, et dont les haillons annonçaient l'indigence : elle connut à la pâleur de son visage qu'il était malade : cependant, il avait une physionomie tranquille, contente, qui surprit la fée. Bon jour, mon ami, lui dit-elle, en lui donnant quelque argent. Je n'ai jamais eu de mauvais jour, répondit le pauvre en la remerciant. Une telle réponse étonna Bienfaisante. Vous me surprenez, lui dit-elle ; j'aurais cru, au contraire, que dans la situation où vous êtes, vous n'en auriez jamais connu d'autres. Vous ne connaissez pas

toute l'horreur de mon état, dit le pauvre : mes maux sont peu de chose en comparaison de ceux que je souffre, en voyant la misère d'une famille que j'aime, et que je suis hors d'état de soulager. Cependant, je n'ai jamais eu de mauvais jours, parce que je n'ai jamais regardé mes peines que comme des moyens dont la Providence se sert pour me conduire au vrai bonheur. Bienfaisante, curieuse d'avoir un long entretien avec ce pauvre, lui proposa de la conduire à son gîte. Volontiers, lui répondit-il ; mais je crains que vous ne vous repentiez de votre curiosité. Je n'ai que des objets bien tristes à présenter à vos yeux. En disant ces paroles, il marcha jusqu'au fond d'une petite rue, et la fit monter dans un galetas, où elle vit deux enfans couverts de plaies, que pansait une pauvre femme, dont le corps était à moitié nu. Il n'y avait que de la paille dans la chambre, et la fée fut contrainte de s'asseoir sur le plancher. Y a-t-il long-tems que vous êtes dans cette situation, demanda Bienfaisante ? Depuis deux ans, répondit cet homme : j'étais cordonnier de ma profession ; et, sans avoir jamais été fort riche, je nourrissais honnêtement ma famille. Le feu prit à ma maison, et je perdis dans une nuit tout ce que je possédais ; je devins ensuite perclus des deux jambes, et mes pauvres enfans furent couverts de lèpres. Depuis ce tems-là, il ne me reste de ressource que la charité des fidèles, et je la sollicite chaque jour pour pouvoir donner du pain à mes pauvres enfans. Je m'étonne, lui dit la fée, que vous ayez pu conserver votre tranquillité au milieu de tant de malheurs. Et pourquoi ne l'aurais-je pas conservée, lui dit cet homme ? J'appartiens à un père infiniment bon, et puissant ; je sais bien qu'il m'aime, qu'il peut et qu'il veut me rendre heureux : je m'abandonne donc avec une aveugle confiance à sa

conduite ; et je suis intimement persuadé que ma pauvreté, mes maux et ceux de mes enfans, sont préférables à notre égard, à la santé et aux richesses, puisque ce Dieu, plein de bonté, nous les envoie. N'avez-vous jamais manqué du nécessaire, lui dit la fée ? Non, madame, répondit le pauvre, et il m'est arrivé aujourd'hui, peut-être pour la centième fois, d'avoir passé tout le jour sans recevoir aucune aumône, et cela, dans le tems où nous n'avions pas un morceau de pain pour le lendemain : je ne vous dirai pas que je ne fusse tenté de me défier de la Providence ; mais je me rappelais aussitôt ces paroles, qui m'apprennent que les lis des champs, qui ne travaillent, ni ne filent, sont plus parés que Salomon ; et, dans le tems où je me préparais à regagner mon gîte, je recevais en un moment plus que je n'aurais osé demander. Bienfaisante, saisie de respect à la vue d'une vertu si sublime, résolut d'employer son art pour procurer à cet homme une situation brillante. Je ne mets point de bornes à vos desirs, lui dit-elle. Je suis fée ; et, dans cette qualité, il n'est presque rien que je ne puisse faire en votre faveur ; demandez. Le ciel m'en préserve, lui dit le pauvre. Trop aveugle sur ce qui me regarde, j'irais peut-être souhaiter tout de travers. Laissez, s'il vous plaît, à la Providence le soin de choisir ce qu'il me convient : devenez, si vous le voulez, son instrument pour nous assister de tems en tems ; je n'ai d'autre souhait à faire que celui d'être soumis à ses dispositions dans tout ce qu'elle ordonnera à notre égard. Mais, lui dit la fée, ne serais-ce pas tenter Dieu, de refuser les remèdes qui peuvent rétablir votre santé et celle de vos enfans ? Prétendez-vous qu'il fasse un miracle en votre faveur, et qu'il vous guérisse par des voies extraordinaires ? Nullement, ma bonne dame, lui dit le pauvre, et, c'est pour

cela que je refuse votre secours : envoyez-nous un médecin, si vous le jugez à propos, nous nous soumettrons à ses ordonnances ; il n'y a rien là qui ne soit dans l'ordre, et Dieu l'éclairera sur nous si cela nous est avantageux ; remettez-moi, si vous le voulez encore, en état de gagner ma vie, je travaillerai sans relâche, en abandonnant à la Providence le soin de faire fructifier mon travail, quand je serais sûr de voir une seconde fois le feu me priver du fruit de ce travail ; voilà tous les souhaits que je puis former. Et tous ceux que je veux remplir, lui dit la fée. Vous m'ouvrez les yeux. Il n'appartient point à des intelligences bornées, de retoucher aux œuvres de l'être infiniment sage. Bornons-nous à nous servir des moyens naturels pour adoucir la situation des malheureux, sans vouloir nous aviser de leur accorder des dons que Dieu ne leur a refusés que, parce qu'ils leur seraient devenus funestes. Que je crains d'avoir fait le malheur de ceux que j'ai doués jusqu'à ce jour ! en achevant ces paroles, Bienfaisante disparut, et laissa dans le galetas une bourse où il y avait cent pièces d'or. Cette somme ayant mis cet homme en état de payer les médecins, il recouvra la santé, aussi bien que ses enfans ; et, tandis que dans sa boutique, il se livrait de nouveau au travail, la fée se rendit dans son royaume, résolue d'y passer quelques années, avant de s'instruire de l'usage qu'on aurait fait des biens qu'elle avait dispersés.

La reine des fées, retournée dans son royaume, y passa huit années à rétablir le bon ordre parmi ses sujettes. Elle attendait avec impatience le moment où, débarrassée de tous autres soins, elle pourrait examiner si les dons qu'elle avait faits, avaient été avantageux ou funestes aux

personnes auxquelles elle les avait dispensés : ce moment vint enfin. Elle se transporta d'abord dans le hameau où elle avait reçu l'hospitalité d'une manière si généreuse ; et, le premier objet qui frappa ses yeux, fut un palais superbe, qui avait pris la place de la pauvre cabane où logeait le couple charitable qu'elle avait enrichi. Un équipage leste était à la porte, avec un grand nombre de chevaux, de chiens, et de véneurs. À qui appartient ce palais ? demanda la fée, qui avait pris la figure d'une jeune fille mal vêtue, et couverte d'ulcères. Celui qui demeure dans ce château, lui répondit un vieillard, fut autrefois un de nos égaux. Nous n'avons jamais pu comprendre par quel enchantement il est tout-à-coup devenu riche ; mais nous concevons encore moins comment les richesses ont pu produire en lui un changement aussi subit. Le marquis de Durcy, dans le tems qu'il n'était qu'un pauvre bucheron, se faisait adorer de tous ses voisins ; il était doux, charitable, bienfaisant ; mais, depuis qu'il est devenu grand seigneur, ce n'est plus la même chose. Il est si fier, qu'à peine nous osons le regarder ; et, tandis qu'il dépense des sommes immenses pour nourrir des domestiques, des chiens, des chevaux, il verrait, sans pitié, ses anciens voisins mourir de faim à sa porte. Sa femme fait la princesse, et l'on ne peut rien ajouter à la dureté de tous les deux. Il a acheté le bois où il travaillait autrefois pour gagner sa vie, et, il n'y a pas quatre jours qu'il maltraita l'un de mes fils, et lui cassa sa canne sur le corps, parce que ce pauvre garçon était accusé d'avoir rompu une branche d'arbre. De pauvres gens, comme nous, sommes obligés de souffrir tout cela sans nous plaindre : c'est le seigneur de la paroisse. Le bailli et le procureur-fiscal mangent tous les jours à sa table, aussi bien que monsieur le curé : comment

pourrions-nous espérer d'obtenir justice ? À peine ce bon homme avait-il achevé de parler, que le marquis sortit de son palais, suivi d'une petite cour qui paraissait empressée à lui plaire. Généreux seigneur, lui cria la fée, ayez pitié d'une pauvre créature dénuée de tout secours. Commandez qu'on me reçoive dans vos écuries ; je serai trop heureuse qu'on m'y nourrisse des restes de vos domestiques. Voilà une impudente créature, dit le marquis de fraîche date, en regardant la fée de travers ; elle prend mon château pour un hôpital. Retire-toi, malheureuse, et, si tu t'avises de reparaitre à mes yeux, je te ferai assommer par mes gens. La fée reprit dans ce moment sa figure naturelle. Je ne vous ferai point de reproche, dit-elle à ce mauvais riche, qui était tombé à ses pieds sitôt qu'il l'avait reconnue ; c'est à moi à qui l'on doit reprocher tous vos crimes : devais-je me croire plus sage que la Providence, qui vous avait fait naître pauvre, parce qu'elle prévoyait l'étrange abus que vous feriez des richesses ? Retournez dans votre néant, puissiez-vous y retrouver vos premières vertus ! À ces mots, le palais disparut, aussi bien que toutes les richesses qui y étaient contenues. Les créanciers du marquis se saisirent de ses autres biens, et il ne lui resta que sa chétive cabane, où il fut trop heureux de trouver un asyle, et où il eut tout le temps de se repentir de son trop de dureté.

Bienfaisante ne souhaita qu'en tremblant de se trouver auprès de la jeune fille, à qui elle avait accordé la beauté. Elle était assise au lieu où la fée l'avait vue la première fois ; mais son occupation était bien différente. Elle tenait un miroir de poche ; et, considérant les ravages que la petite vérole venait de faire sur son visage, elle versait un torrent

de larmes. Si la fée n'eût pas été sûre que son art ne pouvait la tromper, elle eût craint de s'être méprise, tant cette fille était méconnaissable. Bienfaisante prit la figure de une paysanne qui portait des fruits ; et, s'étant approchée de cette demoiselle, elle lui en offrit de si bonne grâce, qu'elle attira toute son attention. Oserais-je vous demander pourquoi vous pleurez, lui dit la fée, d'un air compatissant ? Pouvez-vous me faire une pareille question ? répondit la demoiselle. Regardez-moi, et vous serez instruite du sujet de mes larmes. Hélas ! il fut un tems où une pareille situation m'était indifférente ; mais aujourd'hui je ne la puis supporter sans horreur. Dans l'instant, Bienfaisante, qui avait repris la forme de la vieille, avez-vous moins de raison aujourd'hui que vous n'en aviez alors ? Cette fille, après s'être rassurée, dit à la fée : quel funeste présent m'avez-vous fait, madame ? ou rendez-moi ma beauté, ou rendez-moi les vertus que je possédais, et qu'elle a fait disparaître. Je ne conçois pas, lui dit la fée, pourquoi votre beauté vous aurait fait perdre vos vertus ; et, je vous serai obligée, si vous voulez bien m'apprendre sur quoi vous fondez les reproches que vous me faites. Volontiers, lui répartit la jeune fille.

Je suis née au milieu d'une famille, où la beauté semblait héréditaire ; et, cadette de trois sœurs qu'on pouvait comparer aux grâces, ma laideur semblait donner un nouveau lustre à leurs agréments. À peine ai-je commencé à me connaître, que la difformité de mes traits qu'on me reprochait sans cesse, me fit croire que j'étais la plus malheureuse de toutes les créatures. J'avais une gouvernante qui avait beaucoup de mérite. Comme elle me

voyait le rebut de ma famille, elle s'attacha à moi plus particulièrement qu'à mes sœurs qui, caressées de tout le monde, se montraient moins dociles. Ma chère enfant, me disait-elle quelque-fois, pourquoi vous affligez-vous d'un mal imaginaire ? il n'est pas nécessaire d'être belle pour être aimable, et il ne tiendra qu'à vous de l'emporter sur vos sœurs, en acquérant une espèce de mérite, que les maladies et les années ne pourront vous ôter. À force d'entendre répéter la même leçon, je fus curieuse de savoir quelle était cette espèce de mérite que ma gouvernante me vantait sans cesse, qui, selon elle, suppléait à la beauté, et que les grâces extérieures ne pouvaient remplacer : je m'abandonnai totalement à sa conduite ; et, par ses sages instructions, j'acquis une douceur, une affabilité, des lumières qui firent oublier ma laideur. Mes sœurs, à la vérité, avaient un grand nombre d'amans ; mais j'avais des amis, et j'étais estimée de tous les honnêtes gens. Je refusai plusieurs partis que mes sœurs se seraient crues heureuses d'accepter ; et, si d'abord elles attiraient la foule dans les compagnies où nous nous trouvions ensemble, j'étais bien sûre qu'on sacrifierait bientôt le plaisir des yeux, à la satisfaction des oreilles. Voilà, madame, les biens que vous m'avez fait perdre. À peine ai-je pu me regarder avec complaisance dans mon miroir, qu'uniquement sensible au plaisir d'être admirée, j'ai négligé toutes les choses qui pouvaient orner mon esprit : plus de lecture, d'entretiens utiles. La moitié du jour se passait à relever, à ma toilette, les agréments que vous m'aviez donnés, et l'autre moitié à les donner en spectacle, et à recueillir le tribut flatteur des louanges qu'ils m'attiraient. Huit années se sont rapidement écoulées ; et une maladie funeste, en m'enlevant tout-à-coup mes charmes, m'a rendue la fable de

toutes les personnes que ma fierté et le changement de mes mœurs avaient indignées contre moi. Je n'ose plus paraître dans ces compagnies, dont je croyais faire tout l'agrément il y a quelques mois. Chacun se fait un mérite de me faire sentir que la solitude est le seul parti qui me convienne. Qu'elle se fasse religieuse, dit-ton, ou qu'elle se marie à quelque cadet de Gascogne, à qui sa dot fera vaincre de dégoût qu'elle inspire. J'ai voulu suivre le premier de ces conseils ; mais, madame, la solitude qui faisait autrefois mes plus chères délices, m'est devenue insupportable. Mon esprit, ce me semble, s'est rétréci à force de s'être occupé de bagatelles : j'ai perdu le goût du bon, de l'utile. Si je prends un livre, je baille, il me tombe des mains, je m'endors. Je regrette le jeu, les spectacles ; en un mot, je suis la plus malheureuse de toutes les créatures. En achevant ces paroles, cette fille fondit en larmes, se regarda machinalement dans le miroir qu'elle tenait ; et, comme si elle se fut vue pour la première fois, le jeta de dépit à vingt pas d'elle. Bienfaisante en eut pitié, et se reprochant ses malheurs, résolut de les réparer, s'il était possible. Que n'est-il en mon pouvoir, lui dit-elle, de vous accorder tout-à-la-fois, le retour de votre beauté, et celui de votre raison ! mais je ne puis vous rendre que l'un de ces deux avantages ; choisissez. Laidronette, à cette proposition, demeura rêveuse, et parut violemment agitée ; puis se levant tout-à-coup, elle dit à la fée : je ne balance plus, madame ; que ma laideur augmente, s'il le faut, pourvu que je me retrouve dans les heureuses dispositions où j'étais il y a quelques années ; rendez-moi ma vertu, ma raison, je suis contente. Ce que vous me demandez surpasse mon pouvoir, lui répondit Bienfaisante ; il fallait vous-même vous remettre en

possession de ces trésors, et vous venez de le faire. Votre choix annonce le retour de votre raison, et désormais vous ne serez plus en danger de la perdre : la nature sera pour vous sans voile ; mais vos connaissances, loin de vous exciter à la vanité, vous rendront plus douce et plus humble, si toutes les fois que vous acquerez une nouvelle connaissance, vous avez le soin d'ouvrir un in-folio que vous trouverez sur votre table. Vous y trouverez la liste de toutes les choses que vous ignorerez toute votre vie ; et, cette liste immense, en comparaison des choses que vous saurez, rabattra les fumées de vanité qui vous monteront à la tête. Ne croyez pas, au reste, que je veuille vous tirer de l'ordre de la Providence, en vous douant ainsi : elle ne vous avait privée des grâces corporelles, que pour vous donner le tems de cultiver vos talens naturels ; j'avais dérangé mal-à-propos ses vues sur vous, et je vous remets dans l'ordre dont je vous avais malheureusement tirée. Ainsi parla la fée.

Juste ciel ! s'écria la fée, après avoir quitté Laidronnette, je n'ai fait jusqu'à ce jour que des présens funestes ; ô sagesse des mortels ! vous n'êtes que folie, qu'aveuglement ; et les hommes, en suivant vos lumières, font autant de chutes que de pas. Après cette exclamation, Bienfaisante s'achemina vers la ferme où elle avait rendu la vie à un arbre prêt à mourir. On était alors dans la saison des fruits, et elle ne put s'empêcher d'admirer les belle poires dont il était couvert. Pour le coup, dit-elle, je n'ai rien à me reprocher dans ce lieu-ci ; et le bon fermier, s'il vit encore, a eu tout le tems de jouir des fruits de ce bel arbre, dont il déplorait la mort prochaine. Comme elle achevait ces paroles, elle entendit le vieillard qui jetait de grands cris mêlés de

plaintes. Maudit soit la vieille sorcière ! disait-il ; qui la pria de se mêler de mes affaires ? Dieu savait bien ce qu'il faisait, lorsqu'il fit sécher ce malencontreux poirier, qui me donne aujourd'hui des fruits si amers. La fée se hâta d'entrer, pour savoir de quoi ce bonhomme se plaignait. Mais à peine l'eut-il aperçue, qu'il manqua lui sauter aux yeux. Venez-vous encore, lui dit-il, m'apporter quelque malheur ? Vous avez fait une belle besogne, en ressuscitant mon arbre, et en me donnant de si belles poires : hier, il en a tombé une sur la tête de mon petit fils, qui est aussi mon filleul ; l'enfant se meurt, et nous vous avons cette obligation. Montrez-moi cet enfant, dit la fée, et je n'épargnerai rien pour réparer le mal dont je suis la cause innocente. On mena Bienfaisante dans la chambre de cet enfant ; elle appliqua sur la plaie un baume dont les seules fées connaissent la vertu, et le lendemain, il fut hors de danger. Je vous suis bien obligé, lui dit le bonhomme, d'avoir guéri mon enfant ; mais croyez-moi, ma bonne mère, quand vous verriez dessécher tous les arbres du monde, ne vous avisez pas d'en faire revivre aucun, et croyez que Dieu a de bonnes raisons quand il nous ôte les choses auxquelles nous sommes les plus attachés. Mon père (Dieu veuille avoir son ame), mon père, dis-je, qui n'était pas un sot, me répétait souvent que toutes les choses de ce monde iraient pour le mieux, si les hommes ne s'avisait pas de vouloir y retoucher. Il me contait, qu'un jour un paysan se mêla de trouver à redire à la manière dont Dieu avait arrangé les choses : voyez ce grand arbre, disait-il en lui-même, en regardant un chêne ; n'est-ce pas une honte qu'il ne porte qu'un fruit gros comme le pouce, pendant qu'une chétive racine succombe sous le poids de la citrouille qu'elle produit ? Si j'eusse été chargé de l'arrangement de

l'univers, j'eusse mieux proportionné les choses ; la citrouille pendrait au chêne, et le gland se soutiendrait à merveille sur la racine citrouillère. Après ce beau colloque, le manant se coucha à l'ombre d'un chêne, et s'endormit : il faisait beaucoup de vent ; et l'arbre étant agité, il tomba un gland précisément sur le nez du dormeur qui, se réveillant en sursaut, s'écria : soyez bénie, sage Providence, j'avoue que je ne suis qu'un sot. Que serais-je devenu, si ce gland eût été une citrouille ? J'aurais le nez bien plat.

Vous entendez ce que cela veut dire, ajouta le paysan, lorsqu'il eût fini son histoire. Je vous donne le bon jour, madame, et je souhaite que vous profitiez de la leçon.

Il a raison, dit la fée en s'éloignant. Je serais tentée de retourner sur mes pas, car je n'augure rien de bon du reste de mon voyage ; mais, dit-elle en se reprenant, peut-être serai-je plus heureuse à l'avenir que je ne l'ai été par le passé ; continuons ma route. Elle se souhaita dans le moment au lieu où se trouvait monsieur Biendisant, et elle s'y souhaita invisible. Elle se trouva à passer dans un grand jardin, au bout duquel était un salon. Elle s'avança vers ce lieu, où elle aperçut Biendisant, qui tenait le haut bout à une table environnée de six convives, qui mangeaient et parlaient comme des auteurs, c'est-à-dire, sans se donner un moment de relâche. Quelquefois, Biendisant ouvrait la bouche, alors il se faisait un silence subit ; on l'écoutait avec attention, on applaudissait à ce qu'il venait de dire, et la cohue recommençait aussitôt. Ô siècle ! ô mœurs ! s'écria l'un de ces auteurs ; le mérite gémît dans la poussière ; la pauvreté, le mépris, semble être l'apanage des personnes savantes ; et,

à peine entre vingt auteurs, en peut-on nommer un, qui n'ait pas à se plaindre de la fortune. Le mépris qu'on a pour les savans, répondit un autre, d'un ton de prophète, est un présage certain de la décadence des beaux arts ; et on peut assurer, si cela continue, que la France est prête à retomber dans la barbarie, où elle a gémi pendant tant de siècles. Vous êtes dans l'erreur, dit à son tour Biendisant. Le pays des richesses n'est pas le terroir des auteurs ; ils s'y abâtardissent. La pauvreté, l'indigence est, dit-on, la mère de l'industrie ; et, sans chercher à prouver cette vérité par des faits tirés de l'histoire de nos pères, je veux bien vous la confirmer par mon exemple. La nature m'avait doué de quelques talens ; la nécessité de me procurer les besoins de la vie m'engagea à les cultiver. J'étais laborieux ; mais cette inclination que je croyais m'être naturelle, avait son principe dans le besoin où je me trouvais de travailler. Je me disais alors, que je composerais avec plus d'ardeur, si j'étais tranquille du côté des soins du corps ; je me persuadais que les sollicitudes continuelles dont j'étais assiégé, abaissaient mon esprit, et l'empêchaient de s'élever autant qu'il l'eût pu faire dans un état plus heureux. Occupé de ces pensées, ma bonne étoile me fit rencontrer une créature au-dessus de la condition humaine, une sylphide, une fée, je ne sais laquelle des deux. Cet être bienfaisant me mit tout-à-coup dans une abondance à laquelle je n'eusse osé prétendre. Qu'arriva-t-il de là ? Je devins paresseux. Je ne m'occupai plus que de bagatelles ; et, depuis ce jour, il n'est pas sorti un bon ouvrage de ma plume. Je pourrais vous alléguer bien d'autres exemples. Examinez un homme qui prétend avoir place parmi les cordons bleus des beaux esprits, qui postule un fauteuil à l'académie. Quelles peines pour limer un écrit qu'il est prêt

de donner au public ! Quelle inquiétude sur le succès de cette pièce ! A-t-il obtenu ce qu'il souhaitait avec tant de passion, ce n'est plus le même homme. Il s'endort, et ne bat plus que d'une aîle. D'où je conclus, qu'il est nécessaire, pour l'avantage des belles-lettres de ne point trop engraisser un auteur, et qu'il faut lui laisser un aiguillon qui le pousse au travail. Je suis de votre avis, monsieur, dit la fée en se rendant visible, et je suis comptable au public de plusieurs in-folio qui sont demeurés dans le néant ; mais je veux réparer ma faute. Retournez dans la situation d'où je vous ai tiré : j'y joindrai pourtant un adoucissement, en faveur de la bonne-foi avec laquelle vous êtes convenu qu'il fallait se garder de trop engraisser un auteur. Toutes les fois que vous aurez composé un ouvrage utile dont vous aurez peine à trouver le débit, vous pouvez compter sur la somme que vous aurait procuré cet ouvrage, si les hommes avaient le goût aussi bon qu'ils l'ont maintenant dépravé. Et pour ne point donner sujet de jalousie à vos convives, je les fais participans de la même faveur.

Vivat, s'écria monsieur Biendisant ; avec cette restriction, je ne saurais me plaindre. J'avais besoin d'un aiguillon, et je vous sais meilleur gré de cette dernière grâce, que de l'abondance où vous m'aviez mis assez mal—à—propos.

À peine Bienfaisante fut elle disparue, que ces messieurs se séparèrent, et chacun d'eux se mit en devoir de mériter ses bienfaits. Mais il arriva fort souvent qu'ils travaillèrent à pure perte, faute d'avoir bien pesé ces paroles de la fée : Toutes les fois que vous aurez composé un ouvrage utile. L'auteur de... ; mais arrêtez-vous, ma plume, ne démasquez

personne : aussi bien, s'il fallait nommer tous les auteurs qui se mettent en travaillant hors d'état de profiter des dons de Bienfaisante, la liste serait trop grande.

La fée, ayant quitté Passy, se souhaita près de la jeune fille dont elle avait récompensé la tendresse filiale, et se trouva à la porte d'un hôtel magnifique. Elle y entra ; et un suisse lui demanda d'un air rébarbatif, ce qu'elle voulait. Je souhaiterais, dit-elle, parler à la mère de madame. Vous radotez, bonne femme, lui dit ce brutal ; madame n'a point de mère ; depuis près de neuf ans que je suis à son service, je n'ai point entendu dire qu'elle en eût une, d'où je conclus qu'elle est morte depuis long-tems. Bienfaisante ouvrit un livre qu'elle portait toujours sur elle, et où le nom de toutes les personnes qu'elle avait connues était écrit. Ce nom s'effaçait tout seul, lorsque ces personnes payaient le tribut à la nature, et elle connut, par ce livret, que la personne qu'elle demandait était encore existante : elle allait faire au suisse de nouvelles questions, lorsqu'elle aperçut cette bonne vieille qui, appuyée sur un bâton, s'acheminait à pas lents vers l'hôtel. La fée se rendit invisible, et elle vit bientôt que le portier lui avait répondu juste, lorsqu'il lui avait dit qu'il ne connaissait point la mère de sa maîtresse. Ne pourrais-je pas parler à madame ? lui dit la vieille. Elle s'est couchée fort tard, dit le suisse ; mais elle m'a commandé de ne vous renvoyer jamais ; asseyez-vous un moment, je vais la faire avertir que vous êtes ici. La bonne femme soupira ; et, pendant qu'elle se croyait seule, elle laissa couler quelques larmes qu'elle essuya soigneusement, lorsqu'elle vit revenir le portier. Suivez-moi, lui dit cet homme : madame est encore au lit ; mais elle a ordonné qu'on vous fit monter à sa

chambre par l'escalier dérobé. Bienfaitante la suivit, et entra dans un appartement superbe. Elle reconnut la jeune fille qui tendit les bras à sa mère aussitôt qu'elle se vit seule. Je suis au désespoir, lui-dit-elle, d'avoir été si longtemps sans vous voir ; mais, ma chère mère, il ne m'a pas été possible de trouver un moment... Dans l'instant on frappa à la porte. Une femme-de-chambre annonça le maître du logis, qui faisait demander s'il était jour chez madame : il entra ; et, voyant la vieille qui s'était levée, et qui se tenait respectueusement à l'écart : c'est votre nourrice, je crois, dit-il à sa femme. Bonjour, ma bonne mère, comment vous portez-vous ? Il n'attendit pas sa réponse, et raconta à son épouse les circonstances d'un souper où il s'était trouvé la veille ; il lui dit qu'elle était au mieux dans son bonnet de nuit, et lui annonça qu'il aurait l'honneur de lui demander sa soupe ; après quoi il sortit, fit une inclination de tête à la prétendue nourrice, et lui mit un écu dans la main. À peine fut-il hors de la chambre, que cette femme ne put s'empêcher de dire à sa fille, en pleurant : voyez, mon enfant, à quoi vous me réduisez ! n'est-il pas bien dur pour moi de faire un tel personnage, et de recevoir l'aumône de la main de mon gendre, dans sa propre maison ? Vous abusez certainement de ma tendresse pour vous, et je suis bien folle, après tout, de me prêter aux sots ménagemens qu'exige votre orgueil. Hé ! pourquoi vous affligez-vous, ma mère, lui dit cette fille ? Pouvez-vous douter de ma tendresse ? Vous ai-je jamais laissé manquer de rien ? Je m'embarrasse fort peu de vivre dans l'abondance, dit la bonne femme. J'étais mille fois plus heureuse dans la pauvreté. J'avais du moins une fille qui ne rougissait point de me reconnaître, qui me donnait ses soins. Je l'ai perdue,

cette fille, continua-t-elle en sanglotant. C'est une grosse dame, qui serait déshonorée d'avoir une mère telle que moi. Cette pensée me fend le cœur ; je n'ai pas mangé un morceau d'appétit depuis votre mariage, et je sens que je meurs à petit feu. Ne nous verrous-nous jamais que pour nous affliger réciproquement, lui dit cette fille qui réellement avait les larmes aux yeux ? Voulez-vous que je m'expose à perdre l'estime de mon mari, et à le rendre l'objet des mépris des personnes comme il faut ? Que dirait-on, si on apprenait qu'il eût épousé une fille du néant ; et pourrions-nous le cacher long-tems si je vous avouais pour ma mère ? Car enfin, vous n'avez point de bonnes manières ; le ton d'une personne de façon, et vous ne le prendrez jamais, et cela m'impose la loi de gêner ma tendresse à votre égard. Bienfaisante, oubliant qu'elle était invisible, se laissa emporter au premier mouvement, et s'écria : quel cœur suis-je parvenu à gêner ? À cette voix, nos deux femmes effrayées, regardant de tous les côtés, et sûres d'être seules, elles allaient appeler du monde, lorsque la fée se montra à leurs yeux. La jeune dame parut confuse en la voyant ; et la fée, connaissant qu'elle se faisait à elle-même les justes reproches que méritait son orgueil, ne voulut point augmenter sa peine. Connaissez votre erreur, lui dit-elle ; une basse naissance ne déshonore jamais ; mais on se rend digne de mépris, lorsqu'on s'efforce de la cacher, et d'en imposer aux autres. Rougissez, non d'avoir une mère pauvre, mais d'avoir pu la méconnaître, et hâtez-vous de réparer votre faute, en l'avouant, non seulement aux yeux de votre époux, mais à la face de l'univers, s'il était possible : ce généreux effort couvrira la bassesse de votre naissance ; l'on est vraiment noble, lorsqu'on sait s'élever au-dessus des

préjugés, du vulgaire, et être vertueux dans les occasions les plus pénibles.

Pendant le discours de la fée, la jeune dame avait éprouvé de grandes agitations. À la fin son bon naturel l'emporta sur son ambition ; elle appela ses femmes, et leur commanda de prier son époux de passer chez elle. À peine fut-il entré qu'elle lui dit : Je vous demande pardon, monsieur, de vous avoir abusé jusqu'à ce jour, en me faisant descendre d'une famille noble à qui je n'appartins jamais. Née parmi les derniers du peuple, je gagnais ma vie au moyen d'un travail pénible et assidu. Un petit service que je rendis à celle qui paraît à vos yeux sous la figure d'une vieille femme méprisante, me valut sa protection. Elle me rendit maîtresse des biens immenses qui m'ont fait parvenir au rang de votre épouse ; mais, monsieur, je ne méritais pas ce rang, puisque j'ai eu la faiblesse de méconnaître ma mère, et d'en rougir à vos yeux. Souffrez que je vous la présente, et pardonnez—moi le défaut de confiance que j'ai eu pour vous jusqu'à ce jour. Elle avait pris sa mère par la main en finissant ce discours ; et son mari, qui avait d'abord paru interdit, prit son parti de fort bonne grâce. Il embrassa sa belle-mère ; mais il ne pouvait ôter ses yeux de dessus la fée qui, reprenant sa figure naturelle, le remplit d'admiration et de respect. Je tremblais, lui dit Bienfaisante, que l'orgueil ne fût chez vous le plus fort. J'aurais été bien fâchée de priver votre épouse de mes bienfaits, mais vous les méritez l'un et l'autre. Avouez pourtant, madame, que sans ce dénouement heureux, vous auriez eu sujet de vous plaindre de moi, et que les richesses que je vous avais procurées, ne valaient pas les vertus qu'elles ont été sur le point d'étouffer dans votre cœur. On

risque beaucoup en voulant se mêler de tirer les humains de la condition où les a placés la Providence ; faites en sorte, à l'avenir, que je n'aie point à me reprocher la perte de vos bonnes qualités.

Après avoir quitté cet hôtel, la fée se rendit au logis où elle avait séché les pleurs d'un père et d'une mère désespérés d'être au moment de perdre leur fils unique. Elle trouva ces infortunés parens baignés de larmes. La tristesse la plus amère était peinte sur leur visage ; et ils n'eurent pas plutôt aperçu Bienfaisante, que le père, jetant un profond soupir, lui dit : Ah ! madame, que le service que vous nous avez rendu, nous devient funeste ! Plût à Dieu que ce malheureux enfant que vous avez arraché au trépas, eût perdu le jour en naissant ! nous ne serions pas exposés à le voir périr par la main du bourreau. Mais, madame, ajouta ce père affligé, je connais votre puissance : vous pouvez nous rendre une seconde fois ce malheureux fils ; ayez pitié d'une mère désolée ; elle ne pourra survivre à l'infamie dont il va nous couvrir : tirez notre enfant des mains de la justice, et transportez-le, s'il le faut, dans les régions les plus éloignées. Que ne puis-je vous accorder ce que vous me demandez, lui dit Bienfaisante ! avec quel plaisir ne travaillerais-je pas à réparer le mal que j'ai fait ! Mais en prolongeant les jours de votre fils, je me rendrais complice des crimes qu'il commettrait de nouveau. Laissez, monsieur, à la Providence le soin de ce qui le touche, et méritez, par votre soumission à ses volontés, qu'elle le regarde en pitié. Les paroles de la fée, loin de consoler ce couple affligé, redoublèrent leurs peines. Bienfaisante, attendrie, allait oublier la résolution qu'elle avait prise de ne plus employer

les moyens surnaturels pour soulager les hommes, lorsqu'on apprit aux parens de ce mauvais fils qu'il était à la dernière extrémité. La mère alors, oubliant tous les sujets qu'elle avait de regarder sa mort comme un bien, osa conjurer Bienfaisante d'employer son art pour lui rendre la santé. La fée n'eut garde de se rendre à ses prières, et ne fut tranquille qu'au moment où elle apprit la mort de ce malheureux.

Il ne restait à Bienfaisante qu'à s'informer si la connaissance de l'avenir avait été salutaire à cet homme qui, n'ayant aucun chagrin réel, s'affligeait de tous ceux qui pouvaient lui arriver. Elle n'eut pas plutôt souhaité d'être transportée chez lui, qu'elle se trouva dans une chétive maison de campagne, où tout respirait la pauvreté. Elle aperçut, à la porte de cette maison, un homme si défiguré, qu'elle eut peine à le reconnaître. Il n'eut pas la même difficulté à se remettre le visage de la fée ; et, ne pouvant résister aux mouvemens d'indignation qui s'élevèrent dans son ame à sa vue, il lui dit tout ce que la colère la plus vive lui put suggérer, et ne cessa de lui prodiguer les épithètes les plus grossières que, lorsque la voix lui manqua. Je ne m'offense point de vos reproches, lui dit Bienfaisante, je les mérite sans doute ; mais daignez m'apprendre quelles ont été les suites de la connaissance des choses futures que je vous ai procurée ; peut-être pourrai-je remédier au mal que j'ai fait sans le vouloir. À ce prix, je vous pardonnerai le passé, lui dit cet homme. Que les mortels sont aveugles, lorsqu'ils veulent percer le voile que la divine Providence a jeté sur l'avenir ! Qu'ils sont insensés lorsqu'ils croient pouvoir éviter les maux qui leur sont destinés ! Les précautions qu'on prend pour se

soustraire aux malheurs futurs, les occasionnent le plus souvent : vous en allez juger par ce que je vais vous dire.

Après vous avoir perdue de vue, j'attendis avec beaucoup d'impatience le premier jour de l'an, flottant entre la crainte et l'espérance. Il vint enfin ce jour si désiré ; jugez de mon désespoir, lorsque je découvris que j'étais menacé d'avoir les deux jambes cassées, de perdre mes biens, et le peu de bon sens que j'avais avant la fin de l'an. Comme le premier de ces malheurs m'était annoncé pour le premier mois de cette malheureuse année, je résolus de le prévenir, en ne bougeant de mon lit. J'abandonnai le soin de toutes mes affaires ; et, pour tout au monde, je n'aurais pas voulu sortir de ma place. Le septième jour, lorsque ma femme et mes domestiques s'occupaient du soin de la boutique, la chambre, dans laquelle j'étais couché, s'enfonça tout d'un coup. On me retira à moitié mort de dessous les plâtras ; et j'eus non-seulement les deux jambes cassées, mais le reste de mon corps fut défiguré, comme vous le voyez. Ce qu'il y eut de plus fâcheux dans cet accident, c'est que la frayeur déranger^a ma cervelle. J'ai été, pendant plusieurs années, entre les mains des plus habiles médecins : ils m'ont guéri ; mais les dépenses qu'il a fallu faire pour cette cure, ont absorbé la plus grande partie de mon bien, et je me suis trouvé réduit à venir habiter cette chaumière, où je passe mon tems à vous donner au diable, vous et votre science, attendant avec crainte une autre année, qui, en me présageant quelque nouveau désastre, me fera peut-être devenir fou une seconde fois. Ne craignez rien de ce côté-là, lui dit la fée. Désormais vous ne pourrez prévoir vos futurs destins. Apprenez qu'une des plus grandes faveurs que Dieu ait faites à l'homme, est de lui

cachez les maux qu'il doit craindre. S'en chagriner avant qu'ils arrivent, vouloir les prévenir, c'est une folie, pour le moins aussi funeste que celle que vous avez éprouvée. Confiez-vous désormais à la Providence qui veille sur nous ; elle garantit toute votre famille qui était restée sous ses soins, et vous fûtes le seul qui, en vous tirant de son ordre, méritâtes d'en être abandonné. Que ceci devienne pour vous une utile leçon. D'ailleurs, je veux réparer le tort que je vous ai causé, et vous remettre dans l'état où vous étiez avant de m'avoir vue. Vous trouverez sur votre table l'équivalent de ce que vous avez perdu ; faites—le profiter comme auparavant ; et, loin de prévoir des maux imaginaires, jouissez des dons que Dieu vous fait pour le présent.

Bienfaisante, étant donc convaincue, par son expérience, qu'il n'appartient pas à des intelligences bornées de retoucher aux œuvres du Créateur, retourna dans son royaume. Elle y interdit pour jamais à ses sujettes l'exercice de l'art de la féerie, et leur permit seulement d'inspirer aux hommes l'estime et l'amour des choses bonnes et vertueuses ; et elle-même se chargea d'accompagner et de guider les personnes dans qui elle reconnaît les plus heureuses dispositions.

ALINDOR ET LAURE, ou Le triomphe de la vertu.

Malgré la dépravation de notre siècle, il se trouve encore des cœurs droits et vertueux. L'histoire que j'écris en présentera plusieurs, que l'homme le plus pervers ne pourrait s'empêcher de respecter ; car la vraie vertu force l'estime, excite le remords, et conduirait, à l'imitation si on ne mettait des obstacles, aux sentimens involontaires qu'elle inspire. Le coupable, en comparant la cruelle situation où le réduisent des passions indomptées, envie le sort de ceux qui ont su les réduire : il soulève alors les chaînes dont il est accablé ; mais, effrayé de leur pesanteur, il n'a pas le courage de les briser, et s'efforce de se persuader que cette entreprise est au-dessus des forces de la nature. Pour n'avoir point à rougir de sa faiblesse à les surmonter, il traite de fiction tout ce qu'on peut lui dire de la possibilité de vaincre ses penchans, et cette incrédulité fera regarder l'histoire qui va suivre, comme un roman où l'on s'est attaché à peindre les hommes tels qu'ils devraient être, et non tels qu'ils sont. Quoiqu'elle n'offre que des événemens vraisemblables, elle ne sera point crue : cette incrédulité aura sa source dans la faiblesse du cœur de ceux qui ne voudront pas se donner la peine d'imiter les héros dont je publie les victoires.

Alindor ne reçut de ses parens que des vertus aussi antiques que sa noblesse. Les premières étaient comme héréditaires dans sa famille, où les chefs bornaient leur ambitions à les

transmettre à leurs descendants. Son père, presque aussi pauvre que les paysans du bourg où il faisait son séjour, en était comme le roi ; et, aux sentimens de respect et d'obéissance que ce titre impose, ses voisins, ajoutaient ceux d'amour, qui devraient toujours les accompagner. C'est l'éloge le plus complet qu'on puisse faire d'un noble campagnard, qui ordinairement se rend odieux à ses pauvres compatriotes, par son orgueil et ses vexations. Alindor ne fut point en danger d'éprouver un pareil malheur ; c'en est toujours un d'être redouté, haï ; et c'est le comble du malheur de mériter de l'être. Notre héros avait appris de son respectable père que tous les hommes, égaux par nature, n'ont de titres réels que ceux que donne la vertu. Les exemples de bonté et de bienfaisance, joints à son heureux naturel, l'avaient tellement affectionné à l'exercice de ces belles vertus, qu'il regardait comme perdus les jours où il n'avait pas eu l'occasion d'en produire des actes. La familière bonté avec laquelle cette famille traitait ses pauvres voisins, n'engendra jamais le mépris que produit celle qui n'a pour principe que le caprice. Leurs actions semblaient lui dire : Nous vous respectons en qualité d'hommes, de chrétiens, d'honnêtes gens, de pauvres soumis à leur état ; méritez ce sentiment, et gardez-vous de tout ce qui pourrait l'altérer en nous. Ils réussirent par ce moyen à les engager à se respecter eux-mêmes : la grossièreté, l'injustice, le murmure furent bannis de leurs cabanes ; il n'y resta que la paix et l'innocente simplicité.

Un de ces paysans fut invité à quitter ses tranquilles foyers pour aller servir chez une dame à qui l'on avait vanté ses talens pour la culture des potagers. Alindor eut bien de la

peine à le déterminer à se rendre à l'invitation qu'on lui faisait. C'est la paresse qui dépeuple les campagnes, pour fournir des domestiques aux riches ; et on ne connaissait point ce défaut dans un lieu où la famille d'Alindor avait mis le travail en honneur ; mais cette dame était veuve du seigneur de la paroisse ; elle avait succédé à ses droits, et passait pour bienfaisante. Le bien des habitans demandait donc qu'ils eussent auprès d'elle un homme en état d'obtenir des soulagemens pour les pauvres, et Jacques fut destiné à être dans sa maison comme l'agent du bourg. Il est nécessaire de faire connaître cette dame qui va jouer, le plus beau rôle dans cette histoire.

Armire avait quarante ans, et n'avait pas été belle à vingt ; les années même semblaient s'être appesanties sur elle, et elle en paraissait cinquante. Le désagrément de la figure et la qualité d'héritière lui ouvrirent les yeux sur les motifs des empressemens de ceux qui la recherchaient ; et, comme ils jouaient l'amour, elle conçut pour eux un mépris, qui l'éloigna long-tems du mariage. Sa mère, craignant qu'elle ne suivît l'exemple de sa sœur aînée qui s'était fait religieuse, la pressait de prendre un parti, et la laissait maîtresse du choix. Un homme de cinquante ans, fort riche, qui estimait et respectait sa délicatesse, s'offrit de la prendre sans dot : cette preuve de désintéressement lui fit obtenir la préférence ; il passa cinq années avec elle dans l'union la plus parfaite, et la laissa veuve à vingt-cinq ans. La mère d'Armire survécut peu après son gendre ; et, comme la passion de cette dame était la postéromanie, elle ôta à sa fille la propriété de son bien, en cas qu'elle voulût rester veuve, et appela pour lui succéder des collatéraux dont

Armire avait sujet de se plaindre, persuadée que la crainte de voir passer un si riche héritage à des gens qu'elle ne pouvait aimer, la forcerait à de secondes nûces. Cette dame connaissait peu sa fille. Armire avait le cœur droit, l'esprit juste, mais borné. Le christianisme étendit ses lumières : ceux qui en connaissent les devoirs et qui les pratiquent, ont toujours l'à-propos que les passions dérangent, et Armire n'est pas la seule à qui on a soupçonné plus d'esprit qu'elles n'en ont en effet, parce qu'elles agissent toujours comme si elles étaient guidées par le génie, quoiqu'elles ne le soient que par le devoir. Cette dame ne crut pas devoir se sacrifier à la crainte du mauvais usage qu'on pourrait faire de son bien, quand elle ne serait plus ; et, n'ayant pas trouvé dans ceux qui s'offrirent pour remplacer son époux, les qualités qu'elle croyait nécessaires à son bonheur, était restée dans l'état de viduité, sans s'y fixer absolument. Ses héritiers lui donnaient pourtant le désir de changer de situation ; leurs empressemens, leurs flatteries lui dévoilaient la faiblesse de leur ame, et elle ne pouvait se dissimuler que la cupidité avait ajouté à tous leurs vices, celui qu'elle détestait le plus ; c'était la fausseté. Telle était la disposition d'Armire, lorsque Jacques fut déterminé par Alindor à entrer à son service. Cette dame, qui se connaissait en vrai mérite, et qui le respectait dans quelque état qu'elle l'aperçut, découvrit bientôt celui de son jardinier : surprise de trouver en ce jeune homme, outre les vertus de son état, une douceur qui pouvait passer pour politesse, elle voulut savoir comment il avait acquis une qualité si rare dans un villageois. Jacques, plein de respect et de reconnaissance pour Alindor, auquel il croyait devoir tout ce qui était estimable en lui, saisit avec avidité l'occasion de faire son panégyrique, et ce fut avec

tant de force et de naïveté, qu'il fit passer dans le cœur d'Armire une partie des sentimens dont le sien était pénétré, et lui fit naître un grand désir de vérifier, par ses yeux, si l'éloge qu'on lui faisait du jeune gentilhomme n'était pas outré : elle n'avait été qu'en passant dans une fort belle terre qu'elle avait à un quart de lieue du bourg où vivait Alindor ; elle déclara qu'elle voulait y passer la belle saison, et partit peu de jours après.

La vue d'Alindor n'était pas propre à la guérir de l'estime un peu trop vive qu'elle avait conçue pour lui : sa belle ame était logée dans un corps qui lui était assorti : la simplicité de ses mœurs n'avait point nui aux lumières de son esprit ; son respectable père avait vécu quelques années dans le grand monde, et n'en avait rapporté que la politesse et le goût des sciences. Semblable aux anciens Romains, il se délassait, en cultivant son champ, des fatigues de la guerre, et ses mains accoutumées à porter des armes, ne dédaignaient point de conduire la charrue : il ne quittait ces pénibles travaux que pour s'entretenir avec les muses, et l'éducation de son fils était le but de son travail comme de ses études, auxquelles il associait alternativement le jeune homme. La docilité et les talens d'Alindor suppléaient à la brièveté du tems qui lui restait pour l'étude, et sa modestie donnait un nouveau lustre à ses connaissances, lorsque l'occasion se présentait d'en faire usage. Armire, après l'avoir examiné, crut voir en lui tout ce qu'il fallait pour s'assurer du bon emploi de ses grands biens : elle eut souhaité pouvoir lui en donner la possession par toute autre voie que par celle du mariage, que la disproportion des âges rendait ridicule : cela étant impossible par les dernières dispositions de la mère, elle se

crut assez philosophe pour mépriser les railleries dont elle allait devenir le sujet, et ne s'aperçut pas que l'amour donnait de nouvelles forces à sa philosophie ; car, enfin, Armire était femme, et la vertu, ne ferme pas l'entrée du cœur à une passion tendre, quand elle se présente voilée de motifs honnêtes, spécieux, et qu'elle peut, aboutir à une union légitime.

Alindor avait l'ame trop noble pour se vendre lui-même ; ce ne furent point les grandes richesses d'Armire qui le déterminèrent à accepter l'offre qu'elle lui fit de sa fortune et de sa main ; et, quoiqu'il fût flatté d'une situation qui le mettrait en état de suivre les penchans de son cœur généreux, il n'aurait pas hésité à sacrifier ce goût, s'il se fût senti quelque répugnance pour la personne d'Armire ; mais, pénétré de respect, d'estime et de reconnaissance pour cette dame, il crut pouvoir lui promettre une amitié tendre, et, c'était tout ce qu'elle exigeait de lui ; le mariage s'acheva, et deux années de familiarité ayant fait connaître à Armire la solidité des vertus de son époux, elle lui fit, malgré lui, la donation de tout son bien, ne se réservant que mille livres par année, pour des aumônes particulières. Elle n'eut point occasion de se repentir de cette démarche. Alindor n'oublia jamais ses sermens ; et, malgré la tentation la plus délicate, fut toujours ce qu'il devait être pour elle.

Il y avait près du château un hameau où habitait un paysan assez pauvre, et qui ne pouvait trouver que dans un travail assidu un superflu propre à soulager l'indigence : il n'avait point d'enfans ; mais il s'était chargé d'une petite orpheline que sa femme avait nourrie, et qui était restée sans

ressource. Cette jeune fille, malgré la pauvreté de ses habits, était éblouissante, et paraissait plus faite pour orner les cités, que pour vivre dans l'obscurité où le sort l'avait réduite ; elle se nommait Laure ; son occupation ordinaire était de garder les bestiaux de son bienfaiteur ; et, quoiqu'elle ne connût pas d'autre état que le sien, son imagination n'avait pas manqué de lui peindre, avec les plus vives couleurs, les avantages qu'elle aurait retirés d'une éducation plus conforme à sa naissance. Ces idées se développant à mesure qu'elle avançait en âge, lui faisaient regarder comme le plus grand malheur l'ignorance à laquelle elle était condamnée, et, soumise à une pauvreté qui ne lui aurait laissé aucune ressource, si elle eût perdu les bonnes gens qui lui partageaient leur nécessaire, elle en eût sacrifié de bon cœur la moitié pour apprendre à lire. La concierge du château d'Armire était la seule, dans le hameau où elle habitait, qui sût lire ; elle la conjura de lui donner quelques leçons, et l'esprit de la jeune fille suppléant à l'incapacité de la maîtresse, Laure se crut au comble du bonheur, lorsqu'elle se vit en état de comprendre ce qu'elle lisait. La concierge s'était servie de ses heures pour enseigner son écolière, déjà elle les savait par cœur, et eut bien souhaité un autre livre pour constater son talent : il y en avait un grand nombre dans le château, et Laure jetait souvent d'avidés regards sur une bibliothèque dont elle aurait préféré la clé à une bourse pleine d'or. Vains désirs ! Déjà trois années s'étaient écoulées sans qu'Armire et Alindor fussent venus au château, et on ne savait quand ils reviendraient. Un jour, la concierge cherchant quelques linges dans une armoire, y trouva, les Aventures de Télémaque, en assez mauvais ordre, ce qui n'empêcha pas Laure de le recevoir de ses mains, avec

autant de joie que si c'eût été un trésor ; mais sa joie, qui d'abord avait été si vive, fut bientôt changée en tristesse ; il excitait en elle une curiosité que personne ne pouvait satisfaire. Elle fatiguait de ses questions tous ceux qu'elle rencontrait, et vingt fois elle eut envie de s'échapper pour aller interroger au bourg des personnes plus savantes : la timidité la retint.

Laure était au dernier période de son impatiente curiosité : déjà elle avait perdu toute sa gaîté : les roses de son teint s'effaçaient, et son père adoptif en conçut un tel chagrin, qu'il s'en prit à la concierge. Pourquoi, lui dit-il, avez-vous donné à notre enfant ce livre de malédiction qui l'afflige si fort ? Il y a de la magie, j'en suis sûr, car on y voit des revenans, un certain Apollon, qui sans doute était un sorcier, qui envoya un pauvre jeune homme dans les enfers, où il est au milieu des diables, Alindor, qui était arrivé la veille, entendit cette conversation, et, ayant appris ce qui occasionnait la colère du paysan contre sa concierge, voulut voir la jeune fille qui était l'objet de cette querelle : il se rappelait bien de l'avoir vue dans son enfance ; mais la pauvreté de Ses habits, et la négligence de son ajustement, avaient voilés ses charmes naissans, et il fut ébloui, lorsqu'elle parut en sa présence. Alindor ignorait les surprises de l'amour : une tendre reconnaissance l'attachait si fortement à son épouse, qu'il se croyait à couvert d'une passion aussi contraire à l'honneur, qu'à ce qu'il devait à cette vertueuse femme. Il regarda donc l'intérêt qu'il prit au sort de la belle Laure, pour un sentiment louable, que devait exciter la situation de cette fille infortunée, dans tous les cœurs amis de l'humanité. Il l'interrogea avec bonté, et n'en

put tirer d'abord que des monosyllabes, tant sa timidité l'avait saisie ; mais, bientôt rassurée par l'intérêt qu'il paraissait prendre à son sort, elle lui montra tant d'esprit, et un si grand désir de savoir qu'il regarda comme un devoir, le soin de réparer l'injustice du sort à son égard, et, comme un amusement, celui de cultiver son ame. Armire n'avait pu le suivre à la campagne : une affaire importante devait la tenir éloignée pendant deux mois. Alindor lui rendit compte de cette petite aventure ; et, en lui disant qu'il lui abandonnait la bonne œuvre de tirer cette aimable enfant d'une situation si triste pour une fille qui avait de la naissance, il ajouta qu'il se ferait son maître en l'attendant, pour la mettre en état de la prendre auprès d'elle à son arrivée, afin de la produire ensuite dans le monde, où sa beauté et son esprit pourraient lui procurer un établissement. Armire applaudit à ce projet si digne de son grand cœur, et Alindor, pour procurer à son écolière plus de tems pour s'appliquer à l'étude, mit son nourricier en état d'avoir une servante. Laure, parvenue au comble de ses désirs, et, flattée de pouvoir entrer auprès d'Armire, dont tout le monde vantait les vertus, ne pensa plus qu'à se rendre digne de ses bontés. Alindor fut obligé de modérer son application, et elle fit de tels progrès, qu'on ne remarquait plus en elle aucun reste de son éducation grossière, lorsqu'Armire arriva à son château. Cette dame fut enchantée de la bonne grâce avec laquelle elle se jeta à ses pieds pour la remercier des bontés qu'elle lui préparait ; impatiente de la voir auprès d'elle, elle pressa son mari de récompenser les bonnes gens qui l'avaient élevée, pendant qu'elle écrivait à un de ses amis qui était de la ville où cette fille était née, afin de constater sa noblesse ; car elle craignait que le nourricier, mal instruit, n'eût pris une

bourgeoise pour une fille de qualité, et voulait régler l'état qu'elle lui faisait prendre sur celui de ses parens. Ce fut alors qu'Alindor apprit ce qui se passait dans son cœur : il avait attendu avec une sorte d'impatience le moment où sa belle écolière retirée au château, pourrait jouir d'un état digne d'elle ; et, lorsqu'il apprit de la bouche de son épouse que cette aimable enfant, appartenant à une des meilleures ; maisons de la province, elle voulait lui faire une dot capable de la remettre dans son état naturel, un mouvement jaloux lui fit connaître que ce qu'il avait pris pour une simple bienveillance, était un amour réel : l'idée de se voir bientôt une foule de rivaux l'accabla, et il se repentit mille fois d'avoir tiré cet enfant de l'état obscur où elle eût pu n'exister que pour lui. C'est ainsi qu'une confiance téméraire jette, dans le péril l'homme le plus vertueux, lorsqu'il manque du secours de l'expérience sur sa propre faiblesse. Heureux celui qui, comme Alindor, est assez courageux pour profiter du premier rayon de lumière qui lui découvre les bords de l'abîme où la sécurité l'a conduit, et qui s'en éloigné avec une célérité qui peut seule assurer sa victoire.

Alindor ignorait l'art de feindre : effrayé du sentiment dont il était agité, le trouble de son ame parut sur son visage, et, dans ce premier, instant, ne sachant à quoi se déterminer, il feignit un besoin, de sortir de l'appartement de son épouse, et ce fut d'une manière si mal-adroite, qu'il excita ses soupçons : sa longue absence la confirma dans l'idée qu'il se passait quelque chose d'extraordinaire dans l'ame d'Alindor. Trop prudente pour lui laisser entrevoir qu'elle eût remarqué son trouble, elle sortit elle-même de son appartement sous

un prétexte spécieux, et lui laissa tout le tems nécessaire pour se remettre de son émotion.

Alindor était trop occupé de ses pensées, pour s'apercevoir du motif de l'absence d'Armire ; il s'enfonça dans un bosquet pour examiner en juge sévère les replis de son cœur, et, ce qu'il y découvrit, faillit à le faire mourir de honte et de douleur. Il aimait Laure avec cette ardeur qu'on ne ressent qu'une fois dans sa vie, et qui accompagne toujours une première passion ; il était donc coupable d'ingratitude envers l'épouse qu'il s'était acquise par ses vertus et ses bienfaits, le droit de régner seule dans son ame. Quelle vue pour une ame vertueuse ! mais le tourment qu'elle lui fit souffrir n'était que le prélude de ceux qu'il devait éprouver. En jetant les yeux sur ce qui s'était passé entre lui et Laure, il reconnut en frémissant que cette innocente fille, partageait les sentimens qu'elle lui avait inspirés. Il avait donc troublé, et, peut-être pour toujours, la paix dont jouissait ce cœur vertueux et tranquille : quelle source de remords et de craintes ! Alindor ne se fit, point illusion sur ce qu'il avait à craindre de leurs sentimens mutuels : une prompte fuite pouvait seule les arracher au péril ; il s'y détermina. Il rentra chez Armire, si changé, qu'il l'effraya ; et, comme elle ouvrait la bouche pour lui demander ce qu'il avait, il la prévint, et lui dit, qu'il ne lui conseillait pas de garder Laure auprès d'elle ; que ses compagnes, jalouses du nouvel état dans lequel elle allait entrer, la puniraient de ses bontés pour elle par des reproches ; qu'il conviendrait mieux de la dépayser pendant quelques années, pour cacher l'état misérable dans lequel elle avait passé son enfance.

Ce prétexte était pitoyable, et confirma les soupçons d'Armire ; c'est-à-dire, qu'il l'instruisit de l'amour d'Alindor. Malgré cet amour, il voulait l'éloigner du château : ce désir pouvait avoir deux motifs différens ; et il importait à cette dame de les pénétrer ; celui d'un cœur vertueux qui craint le danger et l'éloigne, et celui d'un amant qui tremble d'exposer ce qu'il aime, et qui veut cacher son secret à des yeux intéressés à le découvrir. Dans le premier cas, son époux ne méritait que sa compassion, et elle devait payer ce généreux sacrifice qu'il lui faisait en répandant ses bienfaits sur sa rivale. Dans le second, il était digne de tout son mépris, ainsi que sa complice. Armire, accoutumée à commander à ses mouvemens, fut assez maîtresse d'elle-même pour renfermer ses soupçons, et se procurer par-là le moyen de les éclaircir.

Elle parut donc entrer dans les vues de son époux, et lui promit de placer Laure, ou dans un couvent, ou auprès de quelques-unes de ses amies, jusqu'au moment où elle pût l'établir.

Il y avait au milieu du jardin un salon isolé, qui était le centre de plusieurs allées : c'était dans ce lieu ouvert de toute part, que l'époux d'Armire se rendait chaque jour pour instruire Laure ; elle en vit prendre le chemin à Alindor, avant l'heure où cette jeune fille devait s'y trouver ; et, comme il n'y resta qu'un instant, et qu'elle le vit sortir du château, elle s'y rendit par une allée opposée à celle où la jeune fille devait y entrer. Son embarras ne fut pas médiocre ; lorsqu'elle aperçut qu'Alindor revenait sur ses pas, et qu'elle le vit s'asseoir tristement dans un lieu d'où il

pouvait découvrir tous ceux qui entreraient dans le salon. Elle se cacha dans une charmille, et y resta un quart-d'heure, avec un battement de cœur et une inquiétude aisée à concevoir ; mais son époux ayant vu une femme-de-chambre qui, en se promenant, prenait le chemin du salon, se leva avec précipitation pour l'empêcher d'en approcher, et donna le tems à Armire d'y entrer, et de se placer dans des enfoncemens qu'on y avait ménagés. En entrant dans ce lieu, elle vit sur la table une lettre à demi-fermée, dont le dessus était pour Laure, elle s'en saisit avec frémissement, et lut ce qui suit :

Lettre d'Alindor à Laure.

Mademoiselle,

« Vous m'avez conjuré, de vous servir de père, de maître, de guide et d'ami : ces titres respectables que j'ai acceptés, m'imposent des devoirs que je ne pourrais blesser sans

devenir le plus lâche de tous les hommes, et voici ce qu'ils me forcent de vous découvrir. Vous êtes sur le bord du plus affreux précipice, fille trop innocente : vous avez laissé entrer dans votre cœur un ennemi cruel de votre gloire, de votre honneur, et de votre repos : en un mot, vous aimez, et qui ? un homme que des liens sacrés attachent à la plus respectable de toutes les femmes, à une épouse à laquelle il doit tout ; un homme qui ne pourrait partager vos sentimens sans devenir un monstre d'ingratitude, digne de votre mépris et de celui de toute la terre. Que le funeste secret que je vous découvre ne vous alarme point assez pour vous jeter dans un abattement qui serait dangereux ; ce qui est passé n'a pu vous rendre coupable : il était involontaire : c'est de l'avenir seul que vous devez répondre. Élevez-vous au-dessus d'une faiblesse qui ne dégrade que ceux qui y cèdent lâchement. Fuyez le malheureux objet qui l'a causée, et qui vous estime assez pour vous croire capable de cet effort. Oui, charmante Laure, il faut ne me revoir jamais ; en vous perdant de vue, je ne négligerai rien de ce qui peut vous rendre heureuse ; laissez-moi quelques jours pour prendre, des mesures à cet égard, et, en attendant, feignez une indisposition, pour ne point sortir. Vous me serez toujours chère, parce que vous serez toujours vertueuse. Ah ! je ne pourrais survivre aux regrets de vous avoir appris à connaître l'amour, si ce funeste essai ne vous servait pas à vous précautionner contre cette passion pour le reste de votre vie ».

Armire ne put lire cette lettre sans se sentir pénétrée d'admiration pour son époux ; il aimait, elle en était presque sûre, et, cependant, il ne lui était pas échappé un seul mot

qui pût faire connaître, ou même soupçonner à Laure, qu'il partageait ses sentimens. C'eût été donner des nouvelles forces à la passion de cette fille, au moment même qu'il paraissait chercher à la détruire. Pour le payer en quelque sorte du généreux effort qu'il faisait sur lui-même, elle résolut de seconder ses desseins, en faisant un sort heureux à sa rivale, sur-tout si elle était aussi courageuse qu'Alindor le supposait ; elle voulut s'en instruire par ses yeux, ainsi elle se cacha dans un lieu d'où elle pouvait la voir sans être vue, et elle n'y attendit pas long-tems sans voir paraître Laure. Elle marchait avec la légèreté que donne à une amante l'espoir de voir ce qu'elle aime ; sa respiration était oppressée, et il était aisé à voir que ce n'était pas l'effet de sa course. Elle s'assit à côté de la table, et rêva tristement quelques instans : ayant entendu du bruit, elle se leva avec vivacité, et courut à la porte. Là, ses regards avides parcouraient les allées qui conduisaient au salon, et semblaient y chercher quelle chose qui lui manquait.

Après avoir resté à cette porte environ un quart-d'heure, elle revint à sa place beaucoup plus lentement qu'elle n'en était sortie, et, ce fut alors qu'elle aperçut la lettre d'Alindor, dont elle reconnut l'écriture. Un rayon de joie parut dans ses yeux, elle se, hâta de l'ouvrir ; mais, lorsqu'elle en fut à l'endroit où il lui dévoilait, son propre cœur, les forces lui manquèrent, elle fut forcée de s'asseoir, et ses yeux se remplirent d'une telle abondance de larmes, qu'elle ne put sitôt achever la lecture de cette lettre fatale. Elle levait de tems en tems ses beaux yeux vers le ciel, d'une manière si douloureuse, qu'Armire en fut attendrie, et se serait montrée pour la consoler, si elle n'eût craint

d'augmenter sa confusion. Laure avait jeté la lettre sur la table avec un mouvement de frayeur, elle la reprit d'une main tremblante ; et, après l'avoir achevée, elle se précipita, pour ainsi dire, à genoux, et remercia Dieu de lui avoir fait connaître son erreur, dans un tems où elle était encore en état de la guérir. Comme elle se croyait seule, elle ne gênait pas le ton de sa voix, en sorte qu'Armire ne perdit pas une seule de ses paroles. Oh ! Dieu, disait-elle ; que serais-je devenue, si je n'avais rencontré le plus vertueux de tous les hommes ! Oh ! Alindor, ajouta-t-elle, après quelques momens de silence, je ne tromperai point votre attente ; je mériterai, je justifierai votre estime, et l'opinion que vous avez de mon cœur. Elle se releva ensuite, et s'assit pour essuyer ses larmes : elle souffla dans sa main pour dissiper, s'il était possible, la rougeur de ses yeux ; et, lorsqu'elle crut avoir rendu à son visage une ombre de sérénité, elle se leva pour sortir, et serra la lettre dans son sein, après en avoir machinalement baisé le caractère.

Armire était sur le point de céder à son attendrissement, et fut forcée de rester quelque tems dans la salle, pour se remettre ; elle apprit, quand elle retourna au château, que son époux en était sorti aussitôt qu'il s'était assuré que Laure était entrée dans la salle.

Ce vertueux amant avait depuis ce tems erré dans la campagne, sans dessein prémédité, et sans s'apercevoir même des lieux où il portait ses pas. Le sacrifice qu'il venait de faire lui donnait à la vérité une satisfaction indicible ; cependant quelques nuages s'élevaient de tems en tems dans son ame, et troublaient la paix qui suit toujours une action

vertueuse. Il soupirait malgré lui, et sentait en certains momens des retours vers Laure, qui le forçaient à déchirer son ame. Cent fois il s'en rendit maître, et cent fois la passion essaya de le surmonter. Il triompha enfin, et revenait au château, lorsqu'il rencontra son épouse qui parlait au nourricier de Laure. Venez, dit-elle à Alindor, rassurer ce bon homme. Il dit que sa pupille est rentrée chez lui, si changée qu'il en a été effrayé : elle s'est mise au lit en assurant qu'elle n'avait qu'une légère incommodité : cependant il veut absolument croire qu'elle est bien malade. Pour moi, dit, Armire, je suppose qu'elle n'a besoin que de changer d'air, sans cela, je la prendrais chez moi ; et, lorsqu'elle sera rétablie, nous verrons ensemble ce qui lui conviendra le mieux. En attendant, je veux en faire un présent à la marquise de Bellefond. C'est une amie dont je respecte les vertus : du caractère dont elle est, elle chérira Laure comme sa fille. Cette enfant a de la naissance ; j'ai toujours eu intention de la remettre dans son état naturel. Abandonnez-la moi, mon bon homme, dit-elle au nourricier ; vous n'aurez pas sujet de vous en repentir non plus qu'elle. N'approuvez-vous pas mon dessein, mon cher, dit-elle en se retournant vers Alindor ?

Il est digne de vous, répondit Alindor. Laure mérite vos bontés : une seule chose m'afflige ; c'est de ne pouvoir être témoin de la reconnaissance de cette belle fille. Je viens de recevoir une lettre de Villefroid : c'est un ami de la jeunesse : il m'invite à venir passer chez lui quelques jours pour des affaires importantes, et qui demandent célérité : ainsi, madame, je suis obligé de partir sur-le-champ, et d'abandonner Laure à vos soins. Croyez-moi, mon bon homme,

imitiez mon exemple : vous l'aimiez avec tendresse, ne refusez pas son bonheur ; il est sûr, puisque madame veut bien la prendre sous sa protection.

À peine le nourricier fut-il parti, qu'Alindor pria son épouse de lui permettre de se rendre à l'invitation de son ami, et de ne point différer l'accomplissement de ses bons desseins par rapport à Laure. Il partit quelques momens après, et ne fut point surpris des marques d'attendrissement qu'il vit en son épouse. Elle l'aimait avec tant de tendresse qu'elle ne pouvait le perdre sans douleur dans les plus courtes absences ; mais cette fois il se méprit sur la cause de ses larmes. Ce n'était point l'amour qui les faisait couler ; elles avaient leur source dans le respect et l'amour qu'excitait une vertu si héroïque.

Alindor étant monté à cheval, Armire se transporta chez le nourricier de Laure, pour confirmer à cette belle fille les promesses que cet homme lui avait faites de sa part. Laure parut soulagée, lorsqu'elle apprit le départ d'Alindor, et elle obéit aux ordres d'Armire qui lui commandait de la suivre au château. À peine y fut-elle entrée, que cette dame choisit dans sa garde-robe, celles de ses robes qui pouvaient convenir à Laure, et les fit ajuster à sa taille. Elle lui fournit aussi le linge dont elle ne pouvait se passer dans ce commencement, et écrivit aux ouvriers dont elle se servait à Paris, pour ordonner qu'on lui fournît ce qui lui manquerait en arrivant. Ces habits ne parurent point du tout gêner la belle Laure qui eut, sous cette décoration, l'air aussi libre que si elle les eût portés toute sa vie : ils n'étaient que décens ; elle les trouvait trop magnifiques. Ce n'était point par une stupide admiration, comme une paysanne qui n'en eût

jugé que par comparaison avec ceux qu'elle venait de quitter. C'était par la réflexion d'une fille sensée qui, ne prévoyant pas comment elle pourrait soutenir cet état, si les bontés d'Amure venaient à lui manquer, sentait qu'il était plus disgracieux de déchoir que de rester dans une condition obscure. Elle n'eut pas long-tems cette crainte ; Armire lui annonça, qu'elle partirait le lendemain, et le soir même elle lui remit entre les mains un contrat de mille livres de rente qu'elle s'était réservée en se mariant. C'est tout ce dont je puis disposer, lui dit-elle ; mais je ne puis borner mes désirs à cette bagatelle. Mon époux est généreux ; je veux, et j'espère qu'il vous tiendra lieu de père ; et, dès ce moment, je vous adopte pour ma fille : j'aurai pour vous les sentimens que cette qualité exige : je me flatte que vous ne me refuserez pas ceux que vous auriez eu pour les auteurs de votre naissance. Si le ciel, en les conservant, vous eût accordé le bonheur de les connaître, vous n'auriez pas voulu disposer de vous sans l'aveu de vos parens : promettez-moi de ne prendre aucun engagement, sans m'avoir consultée. Laure s'était jetée aux pieds d'Armire. Les larmes qu'excitait sa reconnaissance, l'empêchaient d'exprimer les sentimens de son cœur. Armire entendait, ou plutôt sentait toute l'éloquence de cette expression muette : elle goûtait le fruit de sa générosité, et ne pouvait presser Laure, ni de se relever, ni de parler, tant elle avait de plaisir à jouir des sentimens de sa nouvelle fille. Enfin Laure, avec une voix entrecoupée par les sanglots, lui fit deviner plutôt qu'entendre le vœu qu'elle faisait de lui être toujours soumise, et de n'admettre jamais dans son cœur que les sentimens qui pourraient mériter son approbation.

On pourrait croire que la reconnaissance avait excité les pleurs de Laure, qui s'était jetée une seconde fois aux pieds d'Armire, ou que la nécessité de se séparer d'Alindor les faisait couler ; un sentiment plus noble en était le principe. Sa malheureuse passion l'empêchait de consacrer ses jours au service de sa bienfaitrice, et la forçait de consentir à un exil qui la priverait de sa vue. Sans cet amour, un trône n'aurait pu l'engager à se séparer d'elle : elle aurait donc voulu, dans cette occasion, anéantir son cœur, qui, rebelle à ses désirs, conservait tous ses sentimens pour l'époux et pour l'épouse. Le dépit qu'elle en sentit sécha ses larmes, et lui donna une sorte d'horreur pour elle-même ; elle se releva avec précipitation. Non, madame, dit-elle à Armire, je ne mérite pas vos bontés, j'en suis absolument indigne ; je ne puis les accepter : que si votre cœur bienfaisant ne peut consentir à m'abandonner à mon mauvais sort, obtenez de lui du moins, de mettre des bornes à ses bontés : diminuez ma confusion, je n'en conserverai, pas moins la reconnaissance la plus vive. Procurez-moi un asyle dans le cloître, le plus ignoré, c'est le seul endroit qui convienne à une infortunée, qui trouve en elle-même des obstacles invincibles au bonheur de vous consacrer ses jours. Oui, madame, je mettrais toute ma félicité à vous voir, à vous servir, à vous donner dans tous les momens les preuves de l'attachement le plus respectueux, et je me vois forcée à renoncer à ce bonheur. Hâtez-vous d'éloigner une fille criminelle, qui ne paraît à vos pieds qu'accablée de honte et de remords ; ils m'arrachent l'aveu. Je ne veux rien savoir, aimable Laure, lui dit Armire, en lui portant sur sa bouche une main que cette charmante fille baisa vingt fois. Gardez votre secret, vous n'êtes pas indigne de mon amitié, vous ne le deviendrez jamais, à moins

que, suivant un désir que je désapprouve, vous ne vous engagiez dans le cloître, pour lequel vous n'avez point de vocation. Adieu, ma fille ; je ne vous reverrai point avant votre départ ; croyez que je partage la douleur que vous ressentez de notre séparation. Armire, n'avait pas cru qu'il fût convenable de laisser Laure dans le danger de lui ouvrir son ame toute entière, et, cependant elle fut charmée d'avoir eu à lui faire violence à cet égard : cet aveu, qui était venu sur le bord de ses lèvres, et qui avait été prêt à s'échapper, était une preuve si certaine du désaveu que sa volonté faisait de ses sentimens, qu'elle ne pouvait qu'en être satisfaite. Laure partit le lendemain avec une femme-de-chambre qui devait la remettre entre les mains de la marquise de Bellefond, et Alindor revint le même soir. Il n'osait demander des nouvelles de cette fille. Son épouse le prévint, lui peignit les transports de la reconnaissance de Laure, et lui fit une sorte d'excuse d'avoir disposé sans son aveu du contrat dont j'ai parlé. Alindor transporté, crut ressentir à ce moment pour Armire tous les sentimens qu'il avait pour Laure, et eut besoin de toute sa prudence pour modérer les transports de sa joie. Il se flatta d'y avoir réussi, et se trompait tellement qu'ils eussent suffi pour éclairer son épouse, si elle eût eu quelque chose à apprendre sur ce sujet. Toutefois, elle lui sut gré de la contrainte qu'il s'imposait, parce qu'elle en connaissait les motifs, qui étaient la crainte de déchirer son cœur, et d'empoisonner toute la douceur de sa vie. Laure fit son voyage sans prononcer un seul mot ; l'abondance de ses sentimens suffisait pour l'occuper toute entière, et ; cependant il s'y en joignit un nouveau. De qui allait-elle dépendre ? Les lectures qu'elle avait faites lui avaient appris que le nombre de ceux qui

ressembaient à ses protecteurs, était extrêmement borné. Une marquise, domiciliée à Paris, devait, être une dame du bel air : on lui avait annoncé qu'elle était jeune ; elle devait donc être dissipée, livrée à tous les amusemens d'usage : faudrait-il partager sa dissipation, et renoncer à des occupations plus louables ? Quel maintien faudrait-il avoir dans ces sociétés, où l'on porte toujours un masque, pour ainsi dire, et où le naturel paraît ridicule ? Une seule chose la rassurait : on se lie par la conformité des goûts et des mœurs : la marquise était l'amie d'Armire ; elle devait donc lui ressembler en quelque chose. Il est vrai que Laure connaissait peu sa bienfaitrice ; elle ne l'avait vue qu'à une trop grande distance, pour pouvoir décider de son caractère. Sa générosité à son égard n'était point équivoque ; mais cette qualité n'est point incompatible avec de grands défauts. Elle n'avait pourtant garde de lui en supposer : une telle pensée lui eût paru un crime ; elle la sentait machinalement, sans s'en douter, pour ainsi dire, et cette impression occulte la jetait dans un trouble qui lui laissait à peine la faculté de respirer librement, tant elle en était oppressée ; la présence, de la marquise la rassura.

Cette dame avait une de ces physionomies propres à inspirer la confiance ; son ame était peinte sur son visage, et cette ame eût été capable d'embellir la laideur même. Quel effet devait-elle produire sur des traits d'une régularité admirable ? Laure lui remit, en rougissant, la lettre dont Armire l'avait chargée, et elle avait craint de trembler. La marquise interrompit plusieurs fois la lecture de cette lettre, pour jeter des regards dérobés sur Laure, qu'elle avait forcée de s'asseoir, et, à peine l'eut-elle achevée,

qu'elle l'embrassa, en lui disant qu'elle savait un gré infini du dépôt qu'elle lui confiait, et qu'elle n'oublierait rien pour entrer dans ses vues ; mais quelles étaient ces vues ? Il n'était pas tems de les expliquer à Laure. Alindor, comme je l'ai dit, n'avait rien oublié pour former l'esprit et le cœur de cette fille, et pourtant il avait oublié l'essentiel. L'honneur, l'estime des hommes, la satisfaction intérieure que produit l'accomplissement du devoir avaient été les seuls motifs dont il s'était servi pour inculquer l'amour de la vertu dans l'ame de son élève : ce n'est pas qu'il ne fût pénétré de respect et d'estime pour la religion : il en remplissait exactement les pratiques, quoiqu'il n'en eût qu'une connaissance très superficielle, qu'il croyait suffisante. Le plus heureux naturel l'avait affectionné à ses devoirs : il n'avait jamais été tenté de les violer qu'une fois ; et, comme la probité lui avait fourni des armes contre le premier ennemi, il était persuadé qu'elle suffisait pour garantir l'ame dans les occasions les plus dangereuses, et ses sentimens étaient à peu près ceux de son écolière.

Armire connaissait leurs dispositions à cet égard, et c'était la principale raison qui l'avait portée à confier Laure à la marquise. Cette dame, que la suite de cette histoire vous fera mieux connaître, conduisit Laure, après souper, dans un appartement richement meublé, et lui laissa sa femme-de-chambre pour lui en montrer les commodités. Laure voulait s'excuser de garder cette femme, qui la pria poliment de lui permettre de s'acquitter des ordres de sa maîtresse. Madame veut toujours être obéie lorsqu'elle commande quelque chose qui peut faire plaisir, et être utile aux personnes pour qui elle s'intéresse, lui dit-elle. Je lui obéirai

donc, reprit Laure ; vous resterez ici ; mais assurément je ne recevrai vos services ; mon état les rendrait ridicules ; et, malgré la bonté de ces dames, je n'oublierai point que la médiocrité de ma fortune ne me permet point de les accepter. On en est bien digne, dit cette femme, quand on en avoue le défaut de si bonne grâce, et vous semblez deviner que vous êtes dans une maison où l'on compte pour rien tout ce qui n'est pas la vertu. Laure, enhardie par une réponse si sensée, prit de la confiance pour celle qui la lui avait faite, et la pria de vouloir bien lui apprendre ce qu'il fallait faire pour se rendre digne des bontés de la marquise. Finir comme vous commencez, lui répondit-elle, vous montrer, telle que vous êtes, vous y gagnerez, ou je me trompe beaucoup. Laure remercia cette femme de la bonne opinion qu'elle avait d'elle ; elle eût fort souhaité continuer ses questions ; mais la fatigue du voyage lui rendait le sommeil nécessaire ; elle se coucha, et dormit tranquillement jusqu'à cinq heures, qui était le tems où elle avait coutume de s'éveiller. Elle avait oui-dire que les dames de qualité se couchent lorsque le soleil se lève : le bruit qu'elle entendit dans la maison lui fit croire que la marquise se mettait alors au lit, et elle pensait qu'elle aurait tout le tems de s'ennuyer, en attendant son réveil. Elle regretta de n'avoir point fait provision de livres : elle espéra d'en trouver dans un cabinet qui était à côté de sa chambre, et elle se leva pour y entrer. À peine eut-elle fait quelques mouvemens, qu'on frappa à la porte : un moment après, elle vit entrer la femme qui l'avait couchée la veille, et qui la félicita sur sa vigilance. Je suis indiscrete d'avoir fait du bruit, lui dit Laure ; mais, si vous voulez me procurer du travail, ou quelques livres, je me tiendrai tranquille ici jusqu'au réveil de madame. Elle est

levée, dit la femme-de-chambre, et elle est prête à sortir. Laure s'était approchée de la fenêtre. Quelle fut sa surprise d'apercevoir la marquise en robe brune et en coiffe de nuit, qui tenait une autre femme sous le bras, qui effectivement sortait avec elle ! je ne sais si elle l'aurait reconnue sous cette espèce de déguisement, si la femme-de-chambre ne la lui eût fait remarquer. Voilà, lui dit-elle, l'habit de madame, quand elle se livre à son goût ; elle consacre à Dieu et au service des pauvres, les premières heures de la journée : elle rentrera sur les dix heures, et vous lui verrez reprendre, en soupirant, les riches habits qu'elle portait hier : son état la force à suivre cet usage, et elle croit devoir s'y assujettir, pour éviter une singularité capable de fixer les regards sur elle : malgré la complaisance qu'elle a à cet égard, je puis vous assurer qu'elle ignore la vanité, si ordinaire aux personnes de son âge ; je préside despotiquement à sa toilette, et à peine pourrait-elle dire la couleur de l'habit qu'elle porte. Une bonne lecture l'occupe pendant qu'elle s'habille, et je ne crois pas qu'elle se regarde au miroir quatre fois l'année. Ce discours excita la curiosité de Laure, et elle demanda à cette femme si la marquise était veuve ou mariée. Elle est l'une ou l'autre, lui répondit-on ; son époux, assez aveugle pour ne pas connaître le mérite d'une telle femme, passe sa vie éloigné d'elle. Il y a trois mois qu'il est à Versailles, sous prétexte d'affaires ; il paraît ici, de tems en tems, comme un éclair, y passe quelques heures, et disparaît les semaines entières. Comme madame ignore le moment de ses visites, elle s'habille exactement chaque jour, le reçoit avec un visage égal, et dévore en sa présence le chagrin que lui cause sa conduite. S'il daigne lui donner un jour entier, elle se hâte de rassembler les plaisirs honnêtes

dans la maison : inutiles soins ; ceux-là sont peu du goût du maître, et souvent, au moment de se mettre à table, il imagine, pour s'en aller, un prétexte auquel il ne daigne pas donner de la vraisemblance, et court chez une actrice à ses gages, où il se livre, sans contrainte, à son penchant pour la licence. Je ne vous parlerais pas si librement de ces choses, ajouta cette femme, si le marquis ne les eût rendues publiques, et n'eût affecté de faire parade de ses dérèglements. Ah ! mon Dieu, s'écria Laure, en levant les yeux et les mains au ciel, quel monstre ! Et la marquise, sans doute, le déteste ? Hélas ! elle le devrait, répondit cette femme qui se nommait Elvire : mais, malheureusement, pour son repos, elle l'aime : sa première inconstance a failli lui coûter la vie. La religion a calmé son désespoir ; cependant il est aisé de comprendre combien il lui en coûte encore pour soutenir ce malheur, sans y succomber.

Laure ne se lassait point d'entendre parler de la vertu et des malheurs de la marquise ; et ce que lui en apprit cette femme, la toucha tellement, qu'elle eut bien de la peine à s'empêcher de se mettre à genoux devant elle, lorsqu'elle la revit. La marquise ne rapportait point de ses exercices pieux, un air gênant et sévère : on la voyait gaie, libre sans indécence, vive sans étourderie ; en un mot, sa dévotion était propre à en inspirer le goût. Laure passa trois années avec elle, et fit, sous ses yeux, des progrès dans la piété, qui la rendirent chère à cette dame. Elle n'avait point hésité à lui ouvrir son cœur, et ne lui avait rien appris. Armire, en lui confiant cette charmante fille, avait cru devoir l'instruire des motifs qui l'avaient intéressée en sa faveur. Cette connaissance ne diminua point le prix de sa confiance aux

yeux de la marquise, qui eut la satisfaction de la voir triompher des mouvemens qui l'avaient subjuguée à son insu. L'amitié la plus tendre avait rempli le vide que la destruction de son amour avait laissé dans son cœur : cette amitié lui causait les seules peines qu'elle éprouvât ; elle ne pouvait voir sans indignation les mauvais procédés du marquis, pour lequel elle avait la haine la plus complète de ce qu'il négligeait son épouse.

Un jour, étant entrée dans l'appartement de la marquise, elle la trouva toute en larmes : le sentiment de la douleur qui était peinte sur son visage, passa tout-à-coup dans le cœur de la tendre Laure ; et, sans pouvoir lui demander la cause de son état, elle se jeta dans ses bras, et mêla ses larmes avec les siennes. La marquise, se faisant un effort, lui déclara qu'elle venait d'apprendre que son époux s'était engagé dans une affaire qui pouvait avoir des suites terribles ; qu'il était arrêté, et qu'il n'y avait pas un moment à perdre pour essayer de suspendre les poursuites, en apaisant les parties intéressées. C'était en s'habillant, pour sortir, qu'elle lui tint ce discours ; et elle ajouta qu'il était question d'un rapt d'une fille de famille, et que les circonstances en étaient telles, que son époux risquait de porter sa tête sur un échafaud. Cette vertueuse femme, ayant fini ce triste récit, sortit sur-le-champ, et fut se jeter aux pieds des parens de cette fille : ils étaient pauvres. Elle abandonna à leur discrétion le choix des moyens qu'on pourrait prendre pour réparer le tort que son mari leur avait causé ; et, quoiqu'ils abusassent de sa situation pour demander une somme exorbitante, la marquise signa aveuglément tout ce qu'ils voulurent, et en obtint

parole de discontinuer leurs poursuites. Le plus difficile restait à faire : la partie publique allait être instruite de cette aventure, par le moyen d'un magistrat, parent de la fille abusée, et qui s'était chargé des poursuites. Il fallait l'empêcher d'aller plus loin : la marquise se rendit chez lui. Il parut surpris du vif intérêt qu'elle prenait au sort d'un époux qui le méritait si peu ; et, voulant profiter du désir qu'elle avait de le sauver, il lui fît entendre qu'elle n'en avait qu'un moyen. La marquise frémit d'horreur à cette proposition, et, quittant brusquement ce juge inique, elle revint chez elle, dans un état capable d'inspirer de la pitié aux cœurs les plus barbares. Jugez des sentimens de Laure en cette occasion : elle ne s'amusa point à plaindre son amie ; c'était du secours, et non de la pitié qu'il lui fallait. Laure avait entendu parler avec éloge du fils de cet indigne magistrat, qui exerçait lui-même une charge considérable. Elle fut le trouver, se jeta à ses pieds, et ne lui dissimula aucune circonstance de cette malheureuse affaire.

Ce jeune homme, que je nommerai Dorval, rougit de la faiblesse de son père, rassura Laure, et lui promit qu'avant la nuit, il aurait l'honneur de voir la marquise, pour lui rendre compte de ses démarches ; elles eurent un heureux succès. Dorval fit à son père une confusion qui lui fut salutaire, et en tira parole d'ensevelir dans le silence tout ce qui s'était passé. Comme les parties intéressées étaient satisfaites, le marquis fut élargi ; et ce fut Dorval qui, l'ayant tiré de prison, le ramena chez lui. Malgré l'espérance que Laure avait donnée à la marquise de l'heureuse issue de cette affaire, elle n'avait pu parvenir à la rassurer ; et lorsque le marquis

l'aperçut, en rentrant chez lui, il recula d'effroi, tant il la trouva changée.

Après ce que j'ai dit de la conduite de cet indigne époux, vous jugez sans doute qu'il était un de ces naturels pervers, en qui il n'y a nulle ressource, et que monsieur de Bellefond n'avait jamais aimé une épouse qu'il avait toujours si fort négligée. Point du tout, le marquis n'était que faible et jeune ; son cœur n'était entré pour rien dans les infidélités qu'il avait faites à la marquise, et elle était la seule femme qu'il estimât, qu'il aimât même ; mais, lié avec ce que la cour et la ville avaient de plus licencieux, il n'avait pu résister au torrent, et s'était chargé de tous les vices de ses faux amis, par habitude, faiblesse, air, prêt à jouer les personnages, les plus opposés pour suivre la mode. Ces sortes de caractères sont aisés à émouvoir ; et, quand ils le sont une fois, il est un moyen de les fixer que la marquise n'ignorait pas. Un mouvement machinal conduisit le marquis à ses pieds, où il lui fit amende honorable de sa conduite passée, promit des merveilles pour l'avenir, et donna pour garans, de ces promesses Dorval et Laure. Après les premiers transports, la marquise se souvint qu'elle devait son bonheur à ces deux personnes, et se reprocha de n'avoir point encore satisfait à ce que la reconnaissance, et même la politesse exigeaient d'elle. On reçut les excuses qu'elle en fit d'un air à lui témoigner qu'on ne s'était point aperçu de cet oubli. Dorval fut prié de leur donner le reste du jour, et il y consentit d'autant plus volontiers, qu'il avait trouvé dans Laure tout ce qu'il fallait pour fixer son cœur. Quelqu'occupée que fût la marquise du bonheur de sa nouvelle situation, les mouvemens de Dorval ne lui échappèrent point ; elle en sentit redoubler

sa joie : c'était un moyen qui s'offrait de payer à ces deux personnes les dettes que la reconnaissance venait de lui imposer. Laure n'avait qu'un défaut qui, très-considérable aux yeux du vulgaire, n'en paraissait peut-être pas un à Dorval, qui avait eu occasion, dans de fréquentes visites, de connaître plus particulièrement le mérite de Laure : il vint donc prier son amie de s'intéresser pour lui, et elle le lui promit de bon cœur. J'ai dit que l'amitié avait rempli dans le cœur de Laure la place qu'y tenait Alindor ; elle s'en flattait ; mais ce sentiment qu'elle croyait éteint, n'était qu'assoupi ; ou plutôt il s'était déguisé sous le masque d'une reconnaissance et d'une estime qu'il avait si justement méritées. Au moment où on lui proposa d'en aimer un autre, ses sentimens pour Alindor se, réveillèrent avec une vivacité dont elle fut effrayée : ses larmes décélèrent les secrets de son cœur ; et, se jetant dans les bras de son amie, elle essaya de s'y cacher pour ainsi dire, et lui déclara l'étrange révolution qui venait de se faire en elle. La marquise connaissait les passions ; elle avait été en danger d'en devenir elle-même la victime ; elle crut ne pouvoir offrir à Laure un remède plus efficace à son mal, que le récit de ce qui lui était arrivé. Cet exemple frappa Laure d'une vive terreur : elle eut recours au remède qui avait sauvé la marquise ; il produisit le même effet, et elle se détermina au mariage qui lui était proposé. Ce ne fut pas sans amertume ; son cœur déchiré éprouva des tourmens qui ne peuvent être conçus que par ceux qui les ont éprouvés, et qui suffiraient pour préserver le cœur des passions, si on pouvait prévoir les cruelles peines auxquelles elles exposent.

Je ne vous ai rien dit de ce qui s'était passé chez Armire, depuis le jour où Laure en était sortie. Cette dame qui avait, pour ainsi dire, la clé du cœur de son époux, en avait intercepté tous les mouvemens : une tristesse profonde avait été sa situation habituelle pendant la première année ; une douce langueur y avait succédé, et lui avait fait perdre, la vivacité de son âge et de son caractère. Armire laquelle il inspirait une tendre compassion, était à peu près dans la même situation : Alindor s'en aperçut, et, s'accusant du malheur de son épouse, il redoubla ses soins et son attention pour elle, et se rappelait, à chaque instant, et ses vertus et ses bienfaits. Il tomba dans la même erreur que Laure ; et, tout occupé de ce qu'il devait au devoir, il crut avoir étouffé son amour, et son épouse même s'en flattait quelquefois ; elle en fut bien désabusée, lorsque la marquise lui eût fait part de l'établissement qui s'offrait pour cette aimable fille, et du consentement qu'elle y donnait. Alindor, comme si ce consentement eût été sa sentence de mort, devint pâle, tremblant, et fut forcé de s'appuyer sur une table qui était proche : les violences qu'il se fit pour se surmonter, furent telles qu'il y succomba, et tomba sur le plancher sans sentiment. Son premier soin, lorsqu'il eut repris ses sens, fut de chercher un prétexte ; à l'accident qui lui était arrivé ; et, croyant en avoir imposé à son épouse, il la pria, de le laisser reposer quelques heures, en lui disant que l'épuisement seul l'avait mis dans cette situation. Que ne souffrit-il pas dans ce court espace ? Les violences qu'il se fit pour plier son cœur à la générosité de ses sentimens, lui causèrent une fièvre violente. Armire n'en fut pas moins alarmée que si elle eût ignoré la cause de son mal. Cent fois elle fut sur le point de lui dire qu'elle avait des raisons pour

désapprouver le mariage de Laure : la pitié que lui inspirait son époux lui donnait cette faiblesse ; cette même pitié lui dicta une conduite plus ferme : elle savait qu'on ne peut détruire les passions qu'en coupant dans le vif ; elle eut donc la force de lui causer une douleur passagère, pour lui procurer une guérison radicale ; car il est rare que l'amour se soutienne quand on parvient à lui ôter tout espoir. Elle voulait pourtant attendre la convalescence d'Alindor, pour porter le coup mortel au sentiment funeste qui troublait son repos : il la prévint. Vos bontés, respectable amie, lui dit-il, m'ont accoutumé à tout oser avec vous : vous aimez Laure, elle le mérite ; permettez-moi de vous prier de lui en donner une preuve solide, en la mettant par vos bienfaits en état de conclure un mariage si avantageux. Armire soupira de la violence que se faisait son époux ; et, voulant l'en payer autant qu'il était en son pouvoir de le faire, elle lui dit qu'il était le maître de son bien, et qu'il pouvait en disposer à son gré. Madame, lui répondit Alindor, le ciel m'est témoin que le plus cher de mes souhaits est celui de n'avoir point à pleurer votre perte ; mais, si j'avais ce malheur, on ne me verrait point chercher à me consoler dans de nouveaux liens ; j'en atteste... Ne faites point de sermens, lui dit Armire, en l'interrompant : ils sont toujours indiscrets : il serait imprudent de vous dépouiller en faveur de Laure ; assurons lui une dot honnête, j'y consens, à condition que vous vous réserverez la liberté de disposer du reste, et il faut que vous me promettiez de ne vous en dépouiller qu'à la mort.

Cette singulière contestation étant finie, Armire écrivit à Laure, pour lui envoyer son consentement et celui d'Alindor ; elle y joignit le don d'une terre qui produisait 3, 000 livres

de rente, et tous ses diamans quittaient très-beaux. Alindor eut le courage d'écrire de sa main, dans la lettre d'Armire, qu'il la pria de presser son union avec Dorval, parce qu'il ne pouvait recevoir une plus grande satisfaction que celle d'apprendre qu'elle était heureuse.

Le marquis et son épouse devaient trop à Laure, pour ne pas saisir cette occasion de lui donner des preuves de leur gratitude ; ils lui firent présent d'une somme considérable qui la rendait un très-bon parti, indépendamment de ses bonnes qualités. Hélas ! elle était peu en état de goûter ces avantages qui eussent transporté de joie toute autre qu'elle ; elle regardait avec terreur le moment de son engagement, ce qui la rendait froide et sérieuse. Dorval, qui ne pouvait pénétrer ce qui se passait dans son ame, attribuait sa froideur à sa modestie. Elle essaya pourtant de se contraindre, et de lui marquer plus de satisfaction, lorsque le jour de son mariage fut fixé : elle l'estimait véritablement, et était déterminée à faire tous ses efforts pour l'aimer ; elle parut à ses fiançailles, et au souper qui les suivit, d'un air à persuader qu'elle irait le lendemain à l'autel sans violence, et Dorval en fut si transporté, qu'il se crut, en la quittant, le plus heureux de tous les hommes. Il était plus de minuit, quand on se sépara, et Laure commençait à se déshabiller, lorsqu'elle reçut une lettre qui lui fut remise par le valet-de-chambre d'Armire qui, avant de la lui rendre, avait appris de la marquise qu'elle n'était pas encore mariée. La tristesse de cet homme, l'heure indue à laquelle il était arrivé, la firent frémir, et elle ouvrit cette lettre avec une émotion qui semblait lui présager ce qu'elle contenait. Le caractère ne lui était pas connu ; les, dernières lignes

étaient de l'écriture d'Armire, et paraissaient avoir été tracées d'une main tremblante ; elle y lut ce qui suit :

Lettre d'Armire à Laure.

« Lorsque vous recevrez cette lettre, ma chère fille, je n'existerai plus ; je touche à mes dernières heures : fasse le ciel que les seuls vœux que je forme en ce moment soient exaucés ! Votre cœur m'est plus connu que vous n'avez pu le croire ; j'avais lu, avant vous, la lettre par laquelle mon époux vous y dévoilait des sentimens que vous ignoriez, et que vous eûtes le courage de sacrifier au devoir ; c'est cet acte héroïque de vertu qui vous a mérité mon estime et ma tendresse. L'espoir de vous en procurer une digne récompense, adoucit l'amertume de mes derniers momens ; ma vie était un obstacle à votre félicité et à celle d'un époux qui m'est cher ; il vous aime, ma chère Laure, et il s'est toujours flatté que sa passion m'était aussi inconnue qu'à vous qui en étiez l'objet. On ne vous rendra cette lettre qu'après s'être assuré que vous êtes libre encore : auriez-vous la cruauté de vous engager après l'avoir lue ? Non, votre cœur m'est connu ; le seul devoir vous conduisait à l'autel ; un devoir plus sacré vous en éloignera. Votre reconnaissance à mon égard est une dette plus ancienne que celle de la marquise et de monsieur Dorval ; je le plains bien sincèrement. Vous perdre est un malheur difficile à soutenir : cependant, si ce qu'on m'a mandé de son caractère est vrai, il rendra justice aux droits d'Alindor. Victime, depuis plusieurs années, d'une passion qu'il a vainement essayé de

détruire, quel serait son malheur, si, au moment qu'il devient libre, vous consentiez à cesser de l'être. Je lui cache ce que je fais pour lui, et il doit l'apprendre de la marquise, que je charge du soin de lui annoncer mes dernières volontés.

Adieu, ma chère Laure ; adieu pour jamais. Si, dans une vie plus heureuse, on est encore sensible à ce qui se passe sur la terre, j'aurai de la satisfaction de l'union de deux cœurs vertueux, que le ciel avait faits l'un pour l'autre, et qu'il n'avait séparés pour un tems, qu'afin de leur donner moyen d'exercer les plus héroïques vertus ».

Laure ne put achever cette lettre, sans jeter des cris qui attirèrent, dans sa chambre, la marquise et son époux ; ils avaient été alarmés à la vue du domestique d'Armire, et craignirent d'abord pour elle ou pour son époux. Laure, au lieu de répondre aux questions qu'ils lui firent tous deux à la fois, leur présenta la lettre qu'elle venait de recevoir. La marquise fut sensiblement touchée de la mort de son amie ; et cependant, comme on aime à se flatter, elle pensa que peut-être la maladie n'était pas sans ressource ; et Laure, qui eut la même pensée, demanda au domestique, avec une voix entrecoupée de sanglots, s'il n'y avait aucune espérance de sauver Armire. Notre malheur est consommé, répondit cet homme ; j'ai pris la poste au moment où elle est expirée : d'ailleurs sa mort a été occasionnée par une chute qui n'a pas laissé le plus léger espoir ; elle n'y a survécu que six heures qu'elle a employées à recevoir les sacremens, à vous faire écrire par son confesseur, et à consoler son époux. Le reste de la nuit se passa dans les larmes. Laure n'était capable d'aucun sentiment étranger à celui de sa douleur. La marquise fut forcée de l'en distraire, pour lui demander

quelle conduite elle devait tenir avec Dorval. Comme Laure ne faisait pas même la plus légère attention à ce qu'elle lui disait, le marquis lui dit que la perte qu'elle venait de faire, étant une raison légitime de différer le mariage, on aurait le tems de délibérer sur ce sujet. Il était jour, et Lamé ne pensait pas à se coucher : la marquise la força de se mettre au lit ; et, s'étant retirée avec son époux, ils tinrent ensemble un petit conseil, dont le résultat fut que le marquis partirait sur-le-champ, pour se rendre à la terre d'Armire, et ferait tous ses efforts pour engager Alindor à venir à Paris, où la marquise se réservait à l'instruire des dernières volontés de son épouse.

Laure était dans le dernier épuisement, à force de répandre des larmes : un sommeil bienfaisant vint suspendre ses douleurs pour quelques heures. La marquise profita de cet intervalle pour faire avertir Dorval du malheur qui était arrivé, elle fit prier de passer chez elle. Cet amant infortuné regardait ce jour comme le plus beau de sa vie, et celui qui lui fut envoyé, le trouva tout occupé des préparatifs de la fête qu'il voulait donner à cette occasion. Il courut chez la marquise, qui eut besoin de tout son courage pour lui annoncer le sort fatal qu'il était menacé de subir. Il demanda à voir Laure : la marquise s'excusa de le conduire à son appartement, sous prétexte du besoin qu'elle avait de prendre quelque repos ; et, y étant entrée elle-même quelques momens après, le bruit qu'elle fit interrompit un sommeil qui n'était guère tranquille. Chère amie, lui dit elle, Dorval demande à vous voir : que déterminez-vous par rapport à lui ? Hé ! suis-je en état de vous répondre, lui dit Laure ? Puis-je manquer à des engagements si solennels ?

puis-je désobéir aux ordres d'Armire ? puis-je déchirer le cœur d'Alindor, s'il est vrai qu'il m'aime ? Et serais-je capable de goûter un bonheur qui troublerait celui dont Dorval jouissait avant le moment fatal qui m'offrit à sa vue ? Ah ! je suis faite pour ruiner la félicité de tout ce qui me veut du bien : je saurai m'en punir.

La marquise ne savait elle-même quel parti prendre : elle se fixa à gagner du tems ; et, retournant auprès de Dorval, elle lui fit entendre que Laure souhaitait quelques heures de repos pour se remettre du trouble qu'elle avait éprouvé en recevant une nouvelle si inattendue. Elle n'avait garde de soupçonner le dessein de son amie qui, se levant aussitôt que la marquise l'eût quittée, fut à une abbaye dont elle connaissait l'abbesse ; et la pria si instamment de la recevoir, que cette dame lui accorda sa demande. Elle écrivit aussitôt à la marquise pour lui apprendre le lieu où elle s'était retirée, et lui demander pardon du mystère qu'elle lui avait fait de son dessein, dans la crainte que son amitié pour elle n'y mît obstacle. Elle ajouta que, ne pouvant prendre aucune résolution qui la satisfît dans les circonstances critiques où elle se trouvait, elle était résolue de se faire religieuse, pour ne donner sujet de se plaindre d'elle, ni à Dorval, ni à Alindor. Dorval était encore avec la marquise, lorsqu'elle reçut cette lettre : il entrevoyait dans le discours de cette dame un embarras qui lui faisait soupçonner un secret fatal à son amour ; et, comme l'incertitude d'un mal est souvent plus cruelle que le mal même, il la pressa de lui découvrir ce qu'elle s'efforçait vainement de lui cacher. La marquise, qui crût ne pouvoir dissimuler plus longtemps, lui remit la lettre de Laure, et lui apprit en même tems tout ce

qui s'était passé dans le château d'Armire, avant le départ de cette fille pour Paris.

Les premiers mouvemens de Dorval furent ceux d'un furieux : il jura qu'il ne se dépouillerait jamais des droits qu'il avait sur Laure, la traita d'ingrate, de parjure, menaça les jours de son rival, accusa la marquise de l'avoir trahi, et s'emporta à des excès que cette dame avait prévus. Elle lui laissa évaporer tout son feu, et lui dit ensuite : de qui vous plaignez-vous, je vous prie ? d'une fille qui vous immole tout le bonheur de sa vie, quoiqu'elle soit encore maîtresse de sa main ; qui veut vous épargner le funeste état dans lequel Armire s'est vue plongée, et que vous éprouveriez sans doute : d'un rival qui ignore ce que son épouse a fait en sa faveur ; qui, fidèle à ses devoirs, n'a pas fait difficulté de vous sacrifier la seule personne qu'il ait jamais aimée ; d'un rival qui, actuellement plus misérable que vous, vous croit en possession d'un bien dont il s'est privé, par excès de générosité. Rappelez la vôtre, Dorval ; voudriez-vous traîner à l'autel une victime que vous immoleriez à votre satisfaction ; et qui ne pourrait vous regarder que comme un tyran barbare ? Forcez-la à vous estimer, à vous plaindre, et non à vous haïr, et à concevoir pour vous le mépris le plus juste. Que me demandez-vous, madame, lui dit Dorval, en joignant les mains ? À quelle, félicité faut-il que je renonce ?... Il se promenait à grands pas, avec une agitation qui faisait connaître la violence et la diversité des passions qui déchiraient son cœur. La marquise augurait bien de ce combat : chez un homme du caractère de Dorval, la nature devait céder à la raison. Son espoir ne fut pas vain ; Dorval fit un généreux effort sur lui-même, et dit à la marquise en

soupirant : pardonnez, madame, au plus malheureux de tous les hommes, des mouvemens dont il rougit lui-même, et dont il triomphe. Non, je ne serai point barbare, je ne mettrai point d'obstacle au bonheur de Laure ; courez le lui annoncer, et rapportez-moi, en échange du sacrifice que je lui fais, l'assurance de son amitié, de son estime, ou plutôt hâtez-vous de la ramener dans un lieu d'où je l'ai bannie : je ne m'exposerai à ses yeux qu'au moment où, absolument maître de moi-même, je pourrai ne lui montrer que des sentimens si dignes d'elle. Dorval sortit en prononçant ces paroles, et la marquise s'étant rendue au couvent de Laure, la força d'en sortir sur-le-champ. Cependant, le marquis avait trouvé Alindor plongé dans une affliction dont rien ne pouvait le distraire. Ces cœurs froids, qui n'ont jamais senti les charmes de l'amitié et de la reconnaissance, croiront sans doute qu'il jouait l'excès de la tristesse ; mais il n'en sera pas moins vrai que la sienne était excessive. La liberté qu'il s'était ravie, de s'unir à Laure, aurait peut-être ajouté à cette douleur, si le sentiment de sa perte ne l'eût occupé si entièrement, qu'il en avait oublié tout le reste. L'arrivée du marquis le tira de cet assoupissement, et lui rappela le souvenir de cette aimable fille. Un soupir qui lui échappa fut le seul tribut qu'il paya à ce souvenir et fidèle à la mémoire d'Armire, on eût dit que son ame vertueuse regardait comme un crime tout ce qui pouvait l'en distraire. Le marquis, surpris de n'entendre sortir de sa bouche aucune question sur le sort de cette fille, se persuada qu'Armire s'était trompée, lorsqu'elle l'en avait cru amoureux, et, gardant moins de ménagement, il lui apprit que Laure avait reçu une lettre de son épouse, qui devait lui être communiquée. C'est sans doute à l'occasion de quelques intérêts communs, lui dit

Alindor : ma respectable épouse a fait des dispositions qui lui sont avantageuses, et que je remplirai de bon cœur ; vous pouvez l'en assurer, aussi bien que son époux. Elle n'est point mariée, répondit le marquis, en fixant Alindor, qui véritablement changea, de couleur. Un obstacle que vous seul pouvez lever, retardera ce mariage jusqu'à votre arrivée à Paris.

Alindor était si éloigné de penser aux dernières dispositions d'Armire, qu'il se persuada que Dorval avait craint qu'il n'essayât d'invalider quelques présents que son épouse avait faits à Laure, et, gémissant en secret de la voir s'unir à un homme qui avait pu retarder son union avec elle par un motif d'intérêt, il promit au marquis de ratifier, par un consentement formel, tous les dons qu'elle avait reçus ; et la manière froide dont il fit cette protestation, mit la pénétration du marquis en défaut.

Le lecteur trouvera le sang-froid d'Alindor fort extraordinaire dans un pareil cas : voici quel était le principe de la violence qu'il se faisait pour réprimer ses sentimens. Il était persuadé que Laure avait réussi à l'arracher de son cœur, et qu'elle aimait Dorval, par conséquent, cette liberté qu'il venait d'acquérir, et qui lui coûtait si cher, ne pouvait lui faire concevoir une espérance qu'il n'aurait pu écouter sans se préparer de nouveaux tourmens, et tout son soin était de l'éloigner de son cœur. Monsieur, lui dit le marquis, mille raisons vous engagent à quitter votre solitude ; venez passer quelques jours avec des amis, qui, loin de contraindre vos larmes, y mêleront les leurs : Armire l'a souhaité, vous devez respecter ses dernières volontés. Que si ce motif ne vous

suffit pas, les bontés que vous avez eu pour Laure doivent vous y engager ; elle ne sera point mariée que vous n'ayez levé l'obstacle qui s'oppose à son mariage, et il est de nature à ne point vous être expliqué ici ; c'est de mon épouse que vous devez l'apprendre ; elle serait venue vous le déclarer elle-même, si la nécessité de consoler Laure ne l'avait retenue à Paris. Vous êtes généreux ; pourriez-vous refuser d'accélérer le bonheur d'une fille qui vous doit tout, et qui mérite vos bontés. Laure sait-elle la démarche que vous faites en sa faveur, demanda Alindor, un peu ému ? En vérité, monsieur, lui dit le marquis, je ne puis vous répondre à cet égard ; je l'ai quittée dans les premiers transports de la douleur que lui causait la perte de sa bienfaitrice ; elle ne voyait rien ; elle n'entendait rien : je suis pourtant persuadé que depuis mon départ, mon épouse lui a fait part des raisons de mon voyage. Je ne sais à quel motif on doit attribuer sa fuite, de chez moi ; mais, depuis une heure, un domestique vient de m'apprendre qu'elle s'est retirée dans un couvent, quelques heures après mon départ, sans m'en dire les raisons.

Alindor rêva un moment : cette retraite fit naître quelques soupçons flatteurs dans son ame, il les étouffa. Peu accoutumé à des sentimens capables de nourrir une passion toujours combattue, ces soupçons ne firent sur lui qu'une impression faible, qui disparut bientôt. Il s'obstina à ne point vouloir aller à Paris : y être sans voir Laure, c'était s'exposer à faire connaître ses sentimens par rapport à elle, ou se faire soupçonner d'un dépit causé par un vil intérêt : revoir les charmes qui l'avaient séduit, était un danger auquel il craignait d'exposer sa vertu. Le marquis revint donc seul à

Paris, bien convaincu qu'Alindor n'avait eu, ou n'avait conservé pour Laure, que les sentimens d'un père pour sa fille : il s'en expliqua ainsi avec son épouse. Il n'eut garde de déclarer ses idées à cette fille, et le refus d'Alindor fut attribué à des affaires indispensables qui demandaient sa présence. Laure n'y fut point trompée, et, sans pouvoir être rassurée partout ce que lui dirent ses amis, elle conclut comme avait fait le marquis. Dorval vit alors son espoir prêt à renaître, et, craignant de se préparer de nouvelles peines en s'y abandonnant, il prit une résolution qu'il ne voulut communiquer à personne ; ce fut de s'instruire par lui-même des sentimens d'Alindor. Il partit pour la terre où il demeurait, et, s'étant fait annoncer sous son nom, il ne chercha point de détour pour lui déclarer le sujet de son voyage. Monsieur, lui dit-il, vous êtes instruit de mon amour, et du mérite de celle qui l'a fait naître ; je la préfère encore à toutes les femmes ; et je sacrifierais de bon cœur tout ce que je possède pour parvenir au bonheur d'être son époux. Cependant, je suis prêt de renoncer à cette félicité, si je ne puis l'accepter qu'eu ruinant son bonheur et le vôtre. L'aimez-vous autant qu'elle vous aime ? Les soupçons d'Armire étaient-ils fondés ? Que parlez-vous des soupçons d'Armire, lui dit Alindor en l'interrompant ? Mon épouse a toujours rendu justice à mon attachement pour elle, et jamais... Elle vous trompait, lui dit Dorval, en l'interrompant à son tour. Elle était persuadée que votre cœur était déchiré par une passion violente, trop combattue pour pouvoir être reprochée. Pleine de reconnaissance pour les violences que vous vous faisiez en sa faveur, ses derniers momens ont été employés à vous procurer une félicité que vous ne pouviez espérer, si mon mariage avait été avancé de vingt-quatre

heures. Ses ordres, d'accord avec l'inclination de Laure, m'ont dicté un devoir qui me paraît bien pénible, et auquel je me suis pourtant soumis. Décidez de mon sort, monsieur : décidez de celui de Laure ; elle croit, sur la parole d'Armire, que vous l'aimez : aurait-elle été trompée ? Parlez-moi librement, je vous en conjure ; je ne puis supporter l'incertitude où je suis.

Alindor était si surpris de ce qu'il entendait, qu'il ne savait que répondre. Tout-à-coup, il lui vint dans l'esprit qu'une jalouse curiosité pouvait être le principe de la démarche que faisait Dorval. Monsieur, lui dit-il, je suis pénétré de l'effort vertueux que vous faites en ma faveur ; cependant, comme il n'y a guère d'apparence aux sentimens que vous supposez en Laure pour moi, permettez-moi de n'examiner la situation de mon cœur à son égard, qu'après l'avoir entretenue. Je pars avec vous, comblé de reconnaissance d'un procédé tel que le vôtre, et déterminé à ne rien oublier pour vous en marquer ma gratitude.

Dorval comprit le motif de la réserve d'Alindor, et n'en fut point offensé ; il sentait que la prudence ne lui permettait pas de s'ouvrir davantage : il conduisit son rival chez la marquise, qui lui remit la lettre d'Armire. Les dernières marques de la bonté de sa respectable épouse, firent naître dans son cœur le vif regret qu'il avait ressenti en la perdant, en sorte qu'il ne pût se livrer qu'imparfaitement au bonheur qu'elle lui procurait. Laure était dans les mêmes dispositions : leurs regrets se confondirent, et, le tems qui diminua le sentiment douloureux, qu'ils éprouvèrent alors, ne put parvenir à le détruire entièrement. La mémoire d'Armire fut

toujours précieuse à ces amans, devenus époux, et l'on peut dire qu'elle conserva dans leur souvenir une vie sur laquelle le tems n'eut point de pouvoir.

ANGÉLIQUE, ou La pupille de la Providence.

Le marquis de Villemond, âgé de vingt-trois ans, se faisait admirer dans une petite ville où son régiment était en garnison. On lui avait donné le surnom de Socrate, qu'il méritait à plus juste titre que celui qui avait vécu dans Athènes. La sévérité de ses mœurs était mitigée par une figure faite pour plaire, par une douceur qui aurait fait douter de son courage, s'il n'eût pas fait ses preuves dans trois campagnes meurtrières qui lui avaient détruit plus de la moitié de son régiment. Sa valeur était d'autant plus estimable, que ce n'était point par goût qu'il suivait les enseignes de Mars : la vie qu'un sage peut mener dans une solitude où l'étude et la bienfaisance se succèdent tour-à-tour, faisait l'objet de ses désirs. Ceux de son père avaient été de le voir s'avancer dans le service où il l'avait fait entrer fort jeune. Villemond lui sacrifia son goût sans perdre le sien, et, à vingt-trois ans, avait acquis une réputation où l'on parvient à peine après trente années de service. Son père étant mort, la marquise, sa mère, souhaita passionnément de le rappeler auprès d'elle ; il lui eût obéi sur-le-champ, s'il eût écouté son goût ; mais la guerre paraissait prochaine, et il crut ne pouvoir, sans manquer à son roi, quitter le service dans un tems où il avait besoin de son bras. Il attendait la paix avec l'impatience d'un sage qui veut jouir de lui-même, et faisait la guerre avec la vivacité d'un ambitieux qui eût vu toute sa félicité à se faire un nom. Les grands biens dont il jouissait, étaient, pendant la

campagne, un fonds assuré pour les officiers de son régiment, et pour les soldats ; et il s'efforçait, dans les garnisons où il passait l'hiver, de faire disparaître l'indigence, sur-tout chez ceux que la honte forçait à souffrir en silence les horreurs de la pauvreté. Tel, et plus parfait, était le marquis de Villemond, lorsqu'un événement très-extraordinaire décida du reste de sa vie.

Un soir qu'il avait soupe chez un de ses amis, et qu'il se retirait entre dix et onze heures, il passa par un cimetière, pour abréger son chemin. On avait enterré, il y avait quelques heures, une personne dont la fosse n'avait point été comblée, parce que le fossoyeur, pour s'épargner la peine d'en rouvrir une autre, avait décidé d'y mettre un enfant qu'on devait enterrer le lendemain, en sorte qu'il s'était contenté de jeter quelques pelées de terre sur la bière qu'il y avait descendue le soir. Le marquis, passant tout proche de cette fosse, crut entendre des gémissemens à demi-étouffés ; malgré son intrépidité naturelle, il ne put se défendre d'un mouvement de frayeur. La réflexion l'ayant dissipée, il se baissa sur la fosse, et entendit plus distinctement les plaintes qui sortaient du cercueil. Ne doutant plus alors qu'on n'eût enterré comme morte une personne qui était vivante, il se hâta de courir chez le fossoyeur, qui n'était qu'à vingt pas, et lui commanda de le suivre. À mesure que cet homme eut dégagé la bière de la terre dont elle était chargée, les plaintes devinrent plus sensibles, et il voulait se hâter de l'ouvrir. Le marquis l'en empêcha : il était assez physicien pour savoir qu'on ne pouvait, sans risquer la vie de cette personne, l'exposer à être saisie par le grand air. Il commanda à cet homme de

prévenir sa femme, afin qu'elle ne fût point effrayée, et ces trois personnes transportèrent la bière dans la maison du fossoyeur. Il fit ouvrir graduellement ce coffre, pendant que la femme allumait du feu ; on étendit un matelas à une distance convenable, après quoi il acheva d'ouvrir la bière, d'où ils tirèrent une jeune fille qui n'avait point de connaissance, quoiqu'elle eût recouvré le sentiment. On l'étendit sur le matelas, et les deux hommes se retirèrent à l'écart, pendant que la femme, par ordre du marquis, frottait cette infortunée avec des linges chauds qu'on avait imbibés d'une liqueur spiritueuse. Au bout d'un quart-d'heure, cette fille ouvrit les yeux, se leva sur son séant, et, regardant cette femme avec un air effrayé, en joignant les mains, lui dit : ah ! ma mère ! pourquoi me persécutez-vous ? N'êtes-vous pas contente de m'avoir ôté la vie, faut-il encore que vous me poursuiviez jusques dans le tombeau ? À ces mots, le marquis s'approcha, et lui dit : Cessez de craindre, mademoiselle ; vous n'êtes point avec une mère dénaturée ; mais avec des amis prêts à tout faire pour vous sauver. Hélas ! reprit cette fille, le juste juge a eu pitié de moi, il ne m'a pas condamnée, je n'étais point coupable, il le sait... Mais, monsieur, empêchez ma mère de s'approcher, dérobez-moi à sa fureur, cachez-moi à toute la terre. Que dis-je ? J'ai cru que j'étais encore au nombre des vivans ; j'ai oublié que le poison m'a ôté la vie. Ah ! sans doute, vous êtes un ange. Esprit bienheureux, protégez-moi. Oui, mademoiselle, lui dit le marquis, qui voulait la rassurer en se prêtant à sa manie ; je suis un ange qui vous ordonne de la part de Dieu de vous tranquilliser, car il vous a mis sous ma protection, et veut que vous m'obéissiez. De tout mon cœur, répondit-elle, vous n'avez qu'à me dire ce que je dois faire... Souffrir que l'on

vous couche dans ce lit, et prendre tout ce que l'on vous donnera. Mais ne sentez-vous aucun mal ? vous dites qu'on vous a empoisonnée. On m'a donné une drogue bien mauvaise, reprit-elle, et on m'a dit qu'elle me ferait mourir : j'ai été saisie presque aussitôt d'une grande envie de dormir, et, sans doute, je suis morte pendant mon sommeil. Je ne sens point de mal, excepté une grande faiblesse. Le marquis entrevit la vérité, et, ayant remis cette fille aux soins de ceux chez qui elle était, sortit pour appeler le chirurgien de son régiment, qui demeurait proche de chez lui, et, lui ayant raconté ce qui venait de lui arriver, le conduisit chez le fossoyeur, où ils trouvèrent qu'on avait couché la fille. Le chirurgien s'était pourvu de quelques cordiaux qu'il lui fit prendre, et, ayant assuré le marquis qu'il n'y avait rien à craindre pour ses jours, lui promit de la veiller le reste de la nuit, et lui dit qu'il pouvait se retirer chez lui sans inquiétude.

Une aventure aussi extraordinaire n'était pas propre à provoquer le sommeil ; ainsi, le marquis ne s'endormit qu'au jour naissant, et ne s'éveilla qu'à midi. Il fut tenté alors de regarder comme un songe ce qui lui était arrivé la veille ; et, lorsque la réflexion l'eut convaincu que son aventure était réelle, il se sentit un grand empressement d'en voir la conclusion, et se donna à peine le tems de s'habiller. En entrant chez le fossoyeur, le chirurgien lui fit signe de marcher sur le bout des pieds, parce que la ressuscitée était endormie. Il demanda comment elle avait passé la nuit, et cet homme lui répondit, que sans la pitié qu'elle lui avait inspirée, il n'aurait pu s'empêcher de se divertir de la naïveté et du désordre de ses discours. Elle se croit dans l'autre

monde, ajouta-t-il, et est fort étonnée de ne trouver aucune différence de ce pays-là à celui qu'elle croit avoir quitté. Mais, mon colonel, tenez bien votre cœur : voilà une tentation très-délicate. Vous avez sauvé la vie à la plus belle fille que j'aie vu de mes jours ; elle vous croit un ange, et il faudra que vous le soyez réellement, si vous ne profitez pas de l'aventure. Vous y aurez une grande facilité : je ne sais ce qu'était cette belle fille de son vivant ; tout ce que je puis vous assurer, c'est que depuis qu'elle est morte, vous lui avez donné fort bonne opinion des habitans de l'autre monde ; elle ne parle que de son ange, et nous l'a demandé fort souvent ; elle craint qu'il ne l'abandonne, et en marque de grandes frayeurs.

Que vous êtes fou, lui dit le marquis ; pouvez-vous badiner d'un événement si funeste ? Si j'en crois la frayeur de cette jeune infortunée, on a attenté à ses jours, et, il semble que c'est sa propre mère. Croyez que sans ce qu'elle a dit à ce sujet, j'aurais déjà fait avertir les personnes à qui elle appartient : le fossoyeur les connaît sans doute... mais votre discours me fait faire une réflexion : je connais tout ce qui porte un nom dans cette ville, et je ne me rappelle pas d'y avoir vu personne dont la beauté pût être célébrée.

C'est bien à vous à qui je m'en rapporterais, lui dit le chirurgien : cette fille a deviné juste ; vous êtes un ange, qui ne daignez pas abaisser vos regards sur la terre, et qui pourriez vivre un an avec une fille, sans pouvoir dire si elle est brune ou blonde. Trêve de raillerie, dit le marquis, sachons du fossoyeur à qui celle-ci appartient. Le chirurgien ouvrait la bouche pour l'appeler, lorsque l'inconnue fit

quelques mouvemens qui firent croire qu'elle était éveillée. Le marquis s'approcha du lit ; et, véritablement il fut ébloui des charmes qui s'offrirent à sa vue, et que la pâleur et la triste parure des morts l'avaient empêché de remarquer la veille. Je dis qu'il fut ébloui, c'est-à-dire, que cette fille plut à ses yeux sans toucher son cœur. Ce n'est point à un beau visage qu'il appartient de subjuguer une ame qui s'est fortifiée de la philosophie chrétienne. Il est pourtant vrai que la beauté malheureuse a de grands droits sur un cœur sensible, et qu'elle donne un degré de vivacité à la bienveillance naturelle : notre philosophe l'éprouva, et, si la religion et l'humanité ne l'eussent pas intéressé au sort de cette personne, peut-être sa beauté eût suppléé à ces deux sentimens.

Cette fille voyant approcher le marquis, le regarda fixement, et lui dit, après quelques momens de silence : Ah ! monsieur, où suis-je ? daignez me débrouiller un chaos dans lequel je me perds. J'ai une idée confuse de vos traits ; de grâce, dites-moi si je ne vous ai point vu quelque part avant ce moment ?

Oui, mademoiselle, lui dit le marquis, j'ai eu le bonheur de vous sauver la vie ; que faut-il faire pour vous la rendre heureuse ? J'ai compris par vos discours, que vous aviez sujet de craindre madame votre mère : n'avez-vous pas quelques parentes ou quelques amies que nous puissions avertir de votre situation ? Hélas ! reprit cette belle fille, mon malheur est tel que je n'ai aucune ressource sur la terre. Ciel ! que vais-je devenir. Si j'en crois les apparences, vous m'avez arraché au trépas le plus horrible ; faut-il que je

sois si misérable que d'être forcée à regarder ce bienfait comme une infortune ?

Être belle, et se croire sans ressources, c'est annoncer qu'on est bien éloigné d'en vouloir de suspectes. Cette réflexion n'échappa point au marquis, et redoubla sa pitié.

Mademoiselle, lui dit-il, la prudence vous défend sans doute de vous fier à un inconnu. J'ose pourtant vous assurer que vous n'avez rien à craindre. Je m'offre à vous faire transporter dans une maison d'honneur ; et j'attendrai qu'une plus longue connaissance vous ait donné assez d'estime pour moi, pour vous engager à me déclarer en quoi je puis vous être utile.

Le chirurgien, qui était présent, avait épousé depuis deux mois une veuve d'un certain âge, il offrit sa maison à la malade, qui ne l'était plus ; et, dans la nécessité où elle était d'accepter un asyle, elle fut charmée d'apprendre qu'elle serait sous les yeux d'une femme respectable. Le marquis sortit pour donner ses ordres à la femme du chirurgien ; et, dans l'impossibilité de trouver des habits tout faits, cette dame lui porta une de ses robes, et les autres choses dont elle ne pouvait se passer jusqu'à ce que l'on eût pourvu à son habillement. Le marquis ignorait la condition de cette fille. Cependant il crut plus convenable de la mettre au-dessus de son état, que de la contrister en lui donnant une parure peu faite pour une fille comme il faut. Attention délicate pour un bienfaiteur qui est au-dessus des bienfaits mêmes. Il fit donc acheter ce qu'il croyait lui être nécessaire, et pria la

femme du chirurgien de ne point épargner sa bourse pour la mettre décevement.

De retour chez lui, monsieur de Villemond s'enferma dans son cabinet pour sonder les replis de son cœur. Le discours du chirurgien l'avait fait trembler pour sa vertu et pour son repos. Il eut la satisfaction de se trouver tranquille, ce qui ne l'empêcha pas de penser qu'il y aurait de la témérité à s'exposer trop librement au péril. Pour s'assurer contre toutes les surprises de l'amour, il fut trois jours sans revoir l'inconnue. Il sentit qu'il n'en coûtait rien à son cœur, mais beaucoup à sa curiosité ; car il entrevoyait quelque chose de fort extraordinaire par rapport à cette fille. Il s'était informé dans les meilleures familles, si on n'avait point entendu parler de la mort de quelque fille dont la beauté eût fait quelque bruit, et, par-tout on ignorait l'existence de son inconnue : elle était donc née dans la classe des personnes obscures, et élevée dans une retraite absolue ; car, dans une petite ville, sa beauté eût fait du bruit dans quelque état qu'elle fût née. D'un autre côté, son langage était pur, ses expressions ne sentaient point une fille du néant, et toutes ces contrariétés rendaient sa curiosité pardonnable.

Le chirurgien lui annonça que l'inconnue était parfaitement remise ; qu'elle était encore plus belle que lorsqu'il l'avait vue pour la première fois ; qu'elle avait pris sans répugnance et sans admiration les habits qui lui avaient été offerts ; mais qu'elle était extrêmement triste, et paraissait inquiète de ne le pas voir. Le marquis regarda cette dernière circonstance comme, une suite de la plaisanterie que le chirurgien avait faite sur ce sujet. Sûr de son cœur, il se hâta de se rendre

auprès de la belle inconnue, pour tâcher de lui rendre tous les services qui dépendraient de lui, s'il pouvait exciter en elle assez de confiance pour l'engager à lui faire connaître ses malheurs.

L'inconnue reçut le marquis avec un air modeste, noble et reconnaissant.

Après les premières civilités, elle garda quelques momens de silence. Peu à peu sa respiration devint plus vive, son visage se peignit du rouge de la pudeur, ses beaux yeux, qui étaient baissés, se remplirent de larmes qui s'échappaient de sa paupière, malgré les efforts qu'elle faisait pour les retenir.

Rassurez-vous, mademoiselle, lui dit le marquis tout attendri ; au premier moment où j'eus l'honneur de vous voir, il fallut me prêter à votre imagination blessée. Je vous assurai que j'étais l'ange auquel Dieu vous avait confiée, et je vous promis de m'acquitter avec zèle des soins qu'exigeait cet emploi : permettez-moi de garder ce titre à votre égard ; j'ose attester le Dieu qui nous écoute, que je suis prêt à exécuter tout ce que ferait cet esprit céleste, s'il était à ma place ; ne me voyiez que sous cette idée, et qu'elle excite en vous assez de confiance pour me dire en quoi je puis vous être utile.

Hélas ! s'écria cette belle fille, en levant les mains au ciel, pourquoi faut-il que les méchants aient la faculté de se couvrir du voile de la vertu ? Pourquoi faut-il qu'une confiance qui paraît fondée, soit souvent un piège tendu à l'innocence ? Pardon, monsieur, dit-elle au marquis, en se

jetant à ses genoux, pardon des soupçons injurieux que j'ose vous montrer : une infortunée, privée de tous les biens du monde, et qui n'a plus que son innocence, ne peut être assez en garde contre tout ce qui pourrait l'exposer à perdre son trésor. Hélas ! un perfide, qui, comme vous, parlait le langage de la vertu, a été sur le point de me la ravir, si le ciel n'eût fait un miracle en ma faveur.

J'ai dit que la beauté seule n'eût point eu la force de séduire l'ame du marquis : il fallait des vertus pour subjuguer un homme de son caractère ; les craintes de l'inconnue en annonçaient une peu commune ; elle n'était point dans l'âge de feindre, et puis la vérité à un caractère qu'on a peine à contrefaire. Dès ce moment, sa pitié pour elle devint plus tendre, et préparait, sans qu'il le sût, son cœur à la passion la plus violente qui fut jamais.

Il n'était pas assez expérimenté pour démêler le changement imperceptible qui se faisait en lui ; et, rassuré par l'innocence de ses premiers sentimens, il crut qu'ils étaient toujours les mêmes, et s'y livra sans crainte. Il força l'inconnue à se relever et à s'asseoir, et lui demanda de nouveau en quoi il pouvait lui être utile.

Que me demandez-vous, monsieur, lui dit-elle ? Et pourrais-je, sans mourir de honte et de confusion, vous faire le récit de mes infortunes ? Il le faut pourtant, et j'ose vous assurer que le besoin où je suis d'exciter votre pitié a moins de part à la violence que je vais me faire, que le désir de vous justifier mes craintes, et d'obtenir le pardon des soupçons que je n'ai pu vous déguiser.

L'ignominie la plus réelle a présidé à ma naissance ; j'ignore la source de mon sang, et le libertinage de celle à laquelle je dois le jour, ne me permet pas l'espoir de prononcer jamais le doux nom de père. Je suis née à Bordeaux, et j'y ai passé les douze premières années de ma vie. Il serait raisonnable de soupçonner que les mauvais exemples de ma mère auraient de bonne heure corrompu mon cœur ; heureusement les vues qu'elle avait sur moi, lui firent prendre autant de soin de m'élever dans l'innocence, qu'on en aurait pu espérer de la femme la plus vertueuse. Elle voyait fuir l'âge des plaisirs et de l'abondance, et comptait sur mes charmes naissans pour les fixer auprès d'elle. Paris était le théâtre où elle avait dessein de me produire ; il convenait à ses desseins que j'y portasse un cœur vide, et une sagesse qui pût me mettre à un plus haut prix : voilà le motif de la réserve avec laquelle elle m'éleva.

J'étais dans ma treizième année, lorsque nous partîmes pour Paris. Ma mère avait pris depuis long-tems toutes les mesures propres à faire réussir son dessein, et avait amassé une somme considérable pour pouvoir vivre quelque tems inconnue dans cette grande ville, avant de m'y produire. Elle ne m'épargna point les maîtres dont les soins pouvaient servir, à cultiver les talens frivoles ; et, lorsqu'une année d'application m'eût rendue telle qu'elle me souhaitait, elle commença à me tenir des discours qui tendaient à me faire comprendre que tout mon bonheur dépendait de ma docilité à son égard.

Je ne vous rappellerai point les paroles empoisonnées de cette malheureuse. Hélas ! elles n'étaient que trop capables de séduire une enfant qui ignorait jusqu'au nom de la religion

et de la vertu. Il fallait des miracles pour m'arracher au danger ; Dieu daigna les opérer en ma faveur, en réunissant des circonstances communes à la vérité, mais dont l'heureux assemblage m'autorise à les regarder comme miraculeuses.

Je n'étais point encore sortie de la retraite absolue à laquelle ma mère m'avait assujettie, et je n'avais vu que mes maîtres. Une chambre sur le derrière de la maison était ma demeure perpétuelle, et toute ma récréation était de regarder quelquefois par une fenêtre qui donnait sur la cour. Un jour que ma mère était sortie, et que, selon la coutume, elle m'avait enfermée, j'entendis du bruit dans une chambre qui n'était séparée de la mienne que par une cloison couverte d'une tapisserie. Madame, disait une fille dont la voix m'annonçait la jeunesse, c'est un meurtre ; la jeune personne a l'air si sage, si modeste ! et je sais de la cuisinière qu'elle l'est en effet ; mais sa malheureuse mère la perdra sans doute ; et il n'est pas possible qu'une mère, si déréglée veuille faire de sa fille une vestale. En vérité, il y aurait de la charité à la lui enlever ; et le moyen, répondit une autre voix ? Cette femme a beau être déréglée, elle ne donne point de scandale, et la police n'a rien à faire là. La retraite dans laquelle elle élève sa fille, est même un préjugé favorable en sa faveur ; et, tant qu'elle se comportera comme elle le fait, il n'y a pas moyen de la lui enlever. D'ailleurs, je n'ai plus que dix jours à rester dans Paris. Je ne dois point tenter une chose qui pourrait avoir des suites dangereuses, ou du moins prolonger mon séjour ici. Mais, comment as-tu pu voir cette enfant ? Elle est quelquefois à sa fenêtre, répondit la première qui avait parlé ; je la salue toutes les fois que je passe, et elle me rend mon salut de la manière la plus

gracieuse. Sa beauté a fait naître en moi le désir de la connaître, et, pour cela, j'ai fait connaissance avec Marie, sa cuisinière. C'est une fille qui n'est pas scrupuleuse, et pourtant elle gémit du sort qu'on destine à cette pauvre enfant.

Ces paroles me firent comprendre qu'il était question de moi ; je redoublai mon attention ; et, quoique je perdisse beaucoup du discours de ces femmes, j'en entendis assez pour connaître que ma mère était accusée d'avoir forgé un complot pour me ruiner. Ce discours me révolta ; ces femmes, me disais-je, ne connaissent pas les bontés de ma mère à mon égard ; elle m'aime avec trop de tendresse pour chercher à me faire du mal. Je ne sais si je n'aurais pas élevé ma voix pour dire à ces personnes qu'elles faisaient un jugement faux. Ma mère qui entra dans le moment m'en empêcha. Venez m'embrasser, Angélique, me dit-elle, pour le beau présent que je vous apporte. C'était un ajustement complet, extrêmement galant ; je sautai de joie en le voyant, et j'embrassai dix fois ma mère ; elle m'avertit alors que je souperais avec elle : il y aura des étrangers, ajouta-t-elle ; souviens-toi, ma chère Angélique, que les hommes ne nous estiment, qu'à proportion qu'ils nous croient sages et modestes : ainsi, comporte-toi avec beaucoup de retenue ; parle peu, et ne lève pas trop les yeux. Cette leçon m'était bien inutile : la timidité suffisait pour me faire pratiquer ce qu'on m'ordonnait, et je surpassai l'attente de ma mère. Il y avait plusieurs cavaliers à ce souper ; et, pendant trois jours, je vis toujours de nouveaux visages ; on me faisait chanter, on m'interrogeait ; je répondais des naïvetés qui faisaient rire, et j'en étais quelquefois piquée jusqu'aux

larmes. Le quatrième jour, ma mère m'annonça qu'elle me mènerait à la promenade et à l'Opéra, dont elle m'avait fait une peinture propre à exciter ma curiosité. La matinée fut employée à faire des emplètes, et, pour la première fois, elle me mena chez une marchande de modes pour essayer mon goût naissant. Elle me mit ensuite à la toilette ; mais, quelque goût que je sentisse pour la parure, j'avais des distractions causées par une chose qui m'était arrivée dans la route, comme si j'eusse pu prévoir l'étrange et heureuse révolution que cela allait opérer chez moi.

Lorsque nous rentrions le matin, un embarras de carrosses nous força d'entrer dans une allée, à vingt pas de chez nous : il en sortait un cavalier qui marchait assez vite, et qui laissa tomber un livre qu'il portait sous le bras : ma mère le ramassa, et, ayant lu le titre, elle le rejeta avec dédain en disant : Pur fatras, rapsodies, qui ne valent pas la peine, d'être lus.

Ces paroles, qui auraient dû ralentir ma curiosité, l'excitèrent ; je ramassai ce livre furtivement ; je le mis dans ma poche, et l'envie que j'avais de le lire, m'empêchait de me livrer au plaisir de la toilette. Je le cachai dans un coin de ma chambre, bien résolue de ne point me coucher sans l'avoir lu. Le reste de la journée fut employé à m'habiller, et, sur les quatre heures, nous fûmes au Palais-Royal.

Quel coup-d'œil pour une fille de treize à quatorze ans, qui le voit pour la première fois ! Je dévorais des yeux la parure brillante des femmes, auprès de laquelle la mienne était

éclipsée. Ma mère, attentive à mes mouvemens, gémit de n'être point en état de m'en procurer une pareille. Puis elle ajouta, qu'avant qu'il fût peu, je pourrais effacer, si je voulais, tout ce que je voyais de magnifique. Cependant je fixais les regards des hommes, et même ceux des femmes ; je devinais qu'on me donnait des louanges, et j'en étais flattée. La nature m'avait ornée de couleurs que j'entendais élever beaucoup au-dessus du rouge artificiel dont tous les visages étaient masqués. Au milieu du plaisir que me donnaient toutes ces remarques, une seule chose me mortifiait. J'avais reconnu plusieurs des cavaliers qui venaient chez ma mère ; ils ne nous avaient pas salués, et paraissaient nous méconnaître. Je sentais machinalement qu'il y avait quelque chose de méprisant dans leur conduite réservée. J'en étais humiliée sans savoir pourquoi ; et, toutes les fois que je voyais un homme s'approcher d'une dame, d'une manière respectueuse, j'en faisais la comparaison avec celle dont on nous traitait chez nous, qui, à beaucoup près, n'avait rien de si flatteur. L'Opéra fit évanouir toutes ces idées. Je fus comme hors de moi-même tout le tems du spectacle, et ne m'aperçus pas que mon admiration naïve en donnait une au parterre, où toutes les lorgnettes étaient fixées sur moi.

Ma mère voyait avec plaisir le moment où ses projets allaient se réaliser, et se servait de tout pour en accélérer le succès. Elle prit un fiacre au sortir de l'Opéra, et, me dit, en me faisant remarquer les carrosses brillans dont nous étions environnées : Si Angélique suit mes conseils ; elle aura, avant qu'il soit peu, une voiture semblable. J'étais fatiguée, et priai ma mère de me permettre de me coucher de bonne heure.

J'avais eu soin de me pourvoir d'une bougie. Je priai la cuisinière, qui aidait à me coucher, de l'allumer, et de n'en rien dire à ma mère. Elle me le promit, et tira même exactement les rideaux de mon lit, pour empêcher qu'on ne vit la lumière. À peine fut-elle sortie, que j'ouvris mon livre : c'était la Marianne de Marivaux. Je dévorai la moitié du premier volume ; mais, quand je fus à l'endroit où la vertueuse sœur du curé l'exhorte à conserver sa vertu, et à se souvenir du mépris qu'ont les hommes pour une fille qui a perdu ce précieux trésor, le livre me tomba des mains, et je fus forcée d'abandonner ma lecture, pour me livrer aux réflexions.

Vous le savez, mon Dieu, s'écria Angélique en interrompant, et en levant les yeux au ciel ; vous le savez, mon cœur ne résista point aux impressions salutaires que firent naître en moi les exhortations de cette fille à Marianne : il me semblait la voir, l'entendre ; je croyais que son discours s'adressait à moi, et je fis le vœu sincère d'être fidelle toute ma vie à cette vertu dont j'entendais le nom pour la première fois. Oui, monsieur, continua Angélique, cette lecture déchira le bandeau fatal qui m'avait caché jusqu'à ce jour les motifs de la conduite et des discours de ma malheureuse mère. Elle me donna la clé d'une infinité de choses que je n'avais pas remarquées jusqu'alors, et me fit voir à quoi je devais rapporter les magnifiques présents qu'elle m'avait faits : je cessai d'être surprise de la conversation que j'avais entendue, et qui m'avait paru si injurieuse pour ma mère ; j'y trouvai même la cause du peu d'égard des hommes pour nous, dont j'avais été si choquée ; je rougissais en pensant que c'était une honte de paraître

nous connaître en public : en un mot, les réflexions que je fis débrouillèrent ma raison, dont jusqu'alors j'avais fait très-peu d'usage.

Effrayée de mes nouvelles connaissances, je me précipitai hors de mon lit : prosternée contre terre, baignée de mes larmes, je demandai des secours à Dieu. Il exauça ma prière ; mes lumières s'étendirent de plus en plus, et ce mot de vertu que je comprenais à peine, se colla, si je puis ainsi parler, à mon ame, pour ne s'en séparer jamais. Après avoir employé plus d'une heure à cette espèce de méditation, je me remis au lit, pénétrée d'un froid que l'ardeur, de ma prière m'avait empêché de sentir, car nous étions en automne où les nuits commencent à être fraîches. Cela ne m'empêcha pas de continuer ma lecture. Je fus surtout affectée de la mort de monsieur de Climal : les paroles qu'il dit à Marianne, Vous voyez un homme qui va bientôt paraître devant Dieu, me firent frémir. J'en conclus qu'après la mort on rendait compte de ses mauvaises actions, et qu'elles devaient être rigoureusement punies, puisque ce pauvre mourant avait une si grande horreur du dessein qu'il avait conçu de perdre Marianne, quoiqu'il ne l'eût pas exécuté. Mais, à travers les impressions salutaires que cette lecture fit sur moi, je ne puis me dissimuler qu'il s'y en mêla que j'ai reconnu depuis être fort dangereuses. La suprême félicité me parut consister dans l'avantage d'aimer et d'être aimée, et je me persuadai, qu'avec quelque beauté, je pouvais compter sur ce bonheur, et même sur une grande fortune, pourvu qu'à l'exemple de Marianne, je susse conserver la sagesse, et la préférer à tout.

Le jour commençait, lorsque j'eus fini ma lecture ; et, malgré le besoin que j'avais du sommeil, mon ame était trop agitée pour s'y livrer. Ma mère fit un cri, lorsqu'elle s'approcha de mon lit. Mes yeux étaient abattus, mon teint flétri, et les traces de mes larmes n'étaient pas encore effacées. Elle me fit mille questions sur le sujet qui les avait fait couler, et ne put tirer autre chose de moi, sinon que j'étais malade, et que j'avais besoin de repos ; effectivement, je m'endormis, et ne m'éveillai que fort tard.

Ma mère qui tremblait pour la diminution de mes charmes, m'accabla de caresses et de dons. Elle avait des boucles d'oreille qui contrefaisaient le diamant ; elle me les donna ; mais toutes ces bagatelles qui m'avaient été si chères, me paraissaient des pièges, et me faisaient horreur. La nuit suivante, je fus plus tranquille ; et ma mère me trouvant en état d'être vue, m'annonça la visite d'un homme de considération qui me voulait du bien, et qui était dans la résolution de me servir de père. Je n'en veux point, lui dis-je, Dieu me suffit. Quel est ce langage, me dit ma mère, en croisant les bras ? Où avez-vous pris cette imposante chimère ? Dieu (supposé qu'il y en ait un), viendra-t-il sur la terre pour vous empêcher de mourir de faim ? Car, ajouta-t-elle, il faut vous ouvrir les yeux sur notre situation. Nous ne possédons aucun bien, me dit-elle ; il ne me reste plus d'argent ; choisissez, ou d'aller demander l'aumône, ou de répondre par votre complaisance aux bontés de la personne dont je vous ai parlé, et qui d'ailleurs est fort aimable. Alors elle étala à mes yeux le séduisant des plaisirs que procure l'aisance, la considération qu'attirent les richesses, l'avantage d'exciter l'envie des autres femmes par une

parure distinguée, et finit par me décrire les horreurs de la pauvreté qui, dans la vieillesse, accable celles qui ont été assez imbécilles pour négliger de profiter de leur jeunesse pour s'enrichir.

Ou je suis née avec beaucoup de modération ; ou, ce qui est plus probable, Dieu me fortifia en ce moment par une grâce particulière. Ce qu'il y a de sûr, c'est que je ne fus ni tentée des avantages qu'on m'offrait, ni effrayée des malheurs qu'on s'efforçait de me faire craindre, et je répondis courageusement à ma mère, que la vertu était préférable à tous les biens qu'elle me faisait espérer ; que le vice et la honte qui le suit, me paraissaient plus terribles que la nécessité de demander l'aumône, ou de mourir sur un fumier, comme elle m'en avait menacée. Ah ! s'écria-t-elle, je suis trahie, je suis perdue ; et, se jetant sur moi avec une espèce de rage, elle me battit cruellement. Peu faite à de telles violences, la frayeur m'ôta l'usage de mes sens, et réveilla, dans ma mère, dirai-je les sentimens naturels ? non ; elle ne les connut jamais, et ne fut effrayée que dans la crainte de perdre le profit qu'elle attendait de ma séduction. Elle me prodigua ses secours, et ensuite ses caresses. J'essuyai, pendant trois jours cette alternative de bons et de mauvais traitemens. Enfin, réduite au désespoir, je me déterminai à tout risquer pour sortir de cette situation déplorable. J'étais prisonnière dans ma chambre, et je prêtais une oreille attentive, pour voir si je n'entendrais point parler les personnes charitables qui avaient marqué de la compassion pour moi : je priais Dieu d'inspirer à la cuisinière de les avertir de ce qu'on me faisait souffrir. Il y a beaucoup d'apparence qu'il m'exauça. La nuit suivante, on frappa à ma

cloison ; et, ayant écouté d'où venait ce bruit, j'entendis qu'on m'appelait par mon nom ; je courus à l'endroit d'où partait la voix ; et, ayant répondu, on me dit : tâchez de vous échapper demain dans la journée, et frappez à la porte qui est à côté de la vôtre : ma maîtresse qui est une femme de condition très-vertueuse, part après demain, et vous emmènera avec elle, et aura soin de vous. Que Dieu la bénisse, répondis-je. Ne parlez pas, me dit-on ; ou pourrait vous entendre : Marie Vous laissera sortir.

— Je passai le reste de la nuit à méditer sur ce que je venais d'entendre : cette dame si bonne, me paraissait madame de Miran : je me persuadais qu'elle avait un fils qui achèverait de réaliser en moi les aventures de Marianne. Pardon, monsieur, dit la belle Angélique, pour un détail qui doit vous intéresser si peu ; j'ai cru que la justice exigeait qu'après vous avoir instruit du courage avec lequel j'avais surmonté la difficulté de conserver la sagesse, je vous fisse connaître en même tems mes faiblesses, et combien ces idées romanesques pouvaient donner de la facilité à me tromper à ceux qui voudraient se donner la peine de jouer l'amour vertueux et délicat : d'ailleurs, je vous choisis pour mon guide ; il est donc nécessaire que vous me connaissiez assez pour assortir vos conseils à mon caractère.

Le marquis voulait interrompre Angélique, pour lui témoigner avec quelle reconnaissance il recevait les marques d'estime qu'elle lui donnait : elle ne lui en laissa pas le tems, et continua ainsi.

Sur les neuf heures du matin, la cuisinière vint faire mon lit, selon sa coutume ; elle me montrait la porte des yeux et de la main. Je compris son intention, et je gagnai l'escalier. Je tenais déjà le marteau de la porte qu'on m'avait indiquée, lorsque ma mère qui était dans son cabinet, en sortit, et vint sur le degré en parlant à un homme qui sortait de chez elle. À peine m'eut-elle aperçue que, devenue furieuse comme une lionne à laquelle on arrache ses petits, elle se jeta sur moi ; et, si le cavalier qui l'accompagnait ne m'eût ôtée de ses mains, je crois qu'elle m'aurait étranglée. La cuisinière, à mon défaut, essuya une partie de sa rage. Elle la chargea d'injures, et la mit dehors sur-le-champ. L'homme qui m'avait soustraite à sa fureur, et qui avait la figure la plus intéressante, jetait sur moi à la dérobée des regards attendris. Il trouva même le moment de me dire : courage, jeune héroïne ; votre vertu triomphera. Il parla ensuite à ma mère avec beaucoup de sagesse, et la conjura de cesser la persécution qu'elle me faisait. Vous l'avouerez-vous, monsieur ? avec un cœur disposé à la tendresse, je me persuadai que cet homme pouvait être celui que le ciel avait destiné à être mon libérateur, et il me semblait que j'eusse été charmée de lui devoir ma fortune. Ma mère combattit ses raisons avec beaucoup de chaleur : elle se radoucit peu à peu, et finit par ces paroles équivoques qui n'engagent à rien ceux qui les disent, et qui laissent quelque espoir à ceux qui les entendent : je verrai ; peut-être. Le chevalier (car il portait une croix) revint le lendemain, et trouva l'occasion de me parler en particulier. Dans cet entretien, il acheva de me tourner la tête. Il me parlait de la vertu, du bonheur dont jouissent ceux qui ne s'en écartent jamais, avec un tel enthousiasme, qu'il aurait trompé une fille plus habile que moi. Il continua

ce manège pendant plusieurs jours, et j'étais surprise des facilités qu'il trouvait à me parler en secret. Enfin, un matin il entra chez nous d'un air effrayé : ah ! ma chère Angélique, me dit-il, on a fait un complot affreux contre votre innocence : demain, vous ne mériterez plus le titre de fille vertueuse. Alors il inventa un projet formé par manière, auquel il eût été difficile que j'échappasse ; et, après avoir fait monter mes frayeurs à leur dernier période, il m'offrit un asyle, en attendant qu'il eût pris des mesures pour m'épouser.

Je donnai dans ce panneau avec une facilité qui ravit l'imposteur. Vous sentez bien, monsieur, qu'il agissait de concert avec ma mère, et, bientôt vous saurez leurs vues. Je fus conduite dans un très-bel appartement, et le chevalier, pour me prouver, disait-il, sa délicatesse, me l'abandonna, et feignit d'aller partager le lit d'un de ses amis. Mais point du tout.

Je vous ai dit que ma mère avait chassé notre cuisinière ; on lui proposa le jour que je sortis, une fille de famille, qui avait été forcée de quitter sa province, pour une faute qui avait excité la colère de ses parens, et qui, ne pouvant subsister à Paris, s'était déterminée à entrer en condition. Son aventure engagea ma mère à la prendre. Elle ne voulait autour de moi que des personnes capables de me corrompre le cœur. Comme elle soupçonnait qu'une fille qui avait oublié ce qu'elle devait à son devoir ne se mêlerait pas d'être scrupuleuse, elle lui confia ses vues sur moi, et le chevalier devait le lendemain me la présenter en qualité de femme-de-chambre. Heureusement pour moi, cette fille gémissait de sa faute,

et, ayant laissé entrevoir de la répugnance pour le rôle qu'on lui destinait, ma mère changea d'avis, et résolut même de chercher un prétexte pour s'en défaire. Cette fille, qui avait ses vues, lui en fournit un pendant le souper, et, ayant répandu la moitié d'un plat sur la robe de ma mère, elle en fut bien querellée, répondit, et se fit mettre dehors. Elle avait eu l'adresse de tirer le ver du nez au valet du chevalier, et avait su de lui où il demeurait. Elle se rendit chez lui au sortir de chez nous, et, comme l'allée était fermée, elle fut obligée de s'adresser à une femme qui tenait la boutique. Cette femme, voyant une jolie fille demander l'appartement d'un homme à une heure si indue, la traita fort mal. Madame, lui dit la jeune fille, ne me condamnez point sur les apparences ; suivez-moi, le chevalier n'est pas chez lui ; mais une fille infortunée qu'on veut perdre, et que je viens sauver. Ces femmes frappèrent longtemps à ma porte, avant que je pusse me résoudre à l'ouvrir ; mais la fille m'ayant parlé de ma mère, du chevalier, d'un complot fait pour me perdre, je commençai à craindre quelque chose de funeste, et les laissai entrer. Elle m'apprit alors que le chevalier était l'amant de ma mère ; qu'un coquin de sa trempe devait faire l'office de prêtre pour nous marier et que mon soi-disant mari devait céder sa place à un riche financier, à qui l'on m'avait vendue 30 000 livres.

On ne meurt pas de frayeur, puisque la mienne ne m'ôta point la vie. La maîtresse de la maison me rassura. Ne craignez point, ma belle enfant, me dit-elle, nous sommes dans un pays où l'on n'exécute point impunément de pareilles infamies : reposez-vous sur moi ; demain à pareille heure, vous serez dans un couvent. J'ai l'honneur de connaître monsieur le

lieutenant de police, et j'en obtiendrai une lettre de cachet pour vous enlever à votre indigne mère.

Je me jetai aux pieds de cette femme, transportée de reconnaissance, et je crus mes malheurs finis, puisque je pouvais espérer un asyle honorable. Hélas ! mon étourderie me priva de cet avantage qui faisait l'unique objet de mes désirs : le chevalier vint fort matin, et m'aborda de la manière la plus respectueuse : je ne pus modérer mon indignation. Éloignez-vous, monstre, lui dis-je ; je connais vos noirs complots ; mais je sais le moyen de m'y soustraire, et de vous en faire punir. Le chevalier, confondu, ne me répondit rien ; mais, étant sorti sur-le-champ, il fut trouver ma mère : il n'y avait pas un moment à perdre ; elle vint sur-le-champ, accompagnée d'un commissaire. Malheureusement mon hôtesse était déjà sortie, pour aller chez le lieutenant de police ; et, comme ma mère avait porté une plainte de libertinage contre moi, et réclamait la justice pour m'enlever à un amant que j'avais suivi, le commissaire ne fit point difficulté de la suivre, et lui promit même de faire les choses sans scandale, afin de ménager ma réputation ; car elle avait assuré que j'étais fort timide, et qu'il n'y avait point à craindre de rébellion. Il est certain que si j'eusse pu deviner l'intention du commissaire, je n'eusse pas été si docile ; mais, lorsqu'il frappa à la porte, et m'ordonna d'ouvrir de la part du roi, je crus qu'il venait à la réquisition de mon hôtesse, et le suivis sans résistance. Il me fit monter dans un carrosse, qu'il ferma, et je ne reconnus qu'il me remenait chez nous, que lorsque je fus au milieu de l'escalier ; car, n'ayant sorti que deux fois, je n'étais pas en état de reconnaître les dehors de la maison. Ah ! ciel ! où me menez-

vous, lui dis-je, en jetant un cri ? Ma mère qui l'avait quitté, parut à l'instant, et ne lui donna pas le tems de me répondre ; elle m'accabla de reproches en présence de cet homme, et protesta qu'elle voulait me faire enfermer pour punir mes désordres. Je voulais parler, elle ne m'en laissait pas le tems. Enfin, faisant un effort, je dis au commissaire : on vous trompe, monsieur, retournez chez la maîtresse de la maison d'où je sors, vous saurez d'elle que, loin d'être une fille perdue, je l'ai priée d'obtenir un ordre pour entrer dans au couvent ; et, à cette, heure, elle la sollicite auprès du lieutenant de police. Ces paroles firent quelque impression sur l'esprit du commissaire ; mais ma mère les détruisit bientôt, et lui dit, d'un air de bonne foi dont il fut la dupe : je n'ai que, faire d'un ordre de la police pour mettre cette malheureuse dans un couvent. Au moment où je vous ai porté ma plainte, un de mes amis s'est chargé de la faire recevoir dans une maison où elle aura le tems de pleurer ses indignes amours.

Les apparences étaient contre moi : on m'avait trouvée chez un homme : je disais qu'il voulait m'épouser ; que je l'avais suivi à cette intention : les motifs de plaintes que j'alléguais pour excuser, ma sortie de chez ma mère, avaient peu de vraisemblance, d'autant mieux que le commissaire, instruit de toutes les femmes suspectes de son quartier, ne la trouvait point sur ses tablettes. Il dédaigna donc de me croire, et m'abandonna à la fureur de cette femme, du moins le croyais-je ainsi, et m'attendais aux plus cruels traitemens de sa part. Elle me surprit agréablement, lorsque, prenant un air tranquille, elle me dit : mademoiselle, j'ai voulu vous rendre heureuse : un scrupule mal fondé vous a fait rejeter

mes offres ; vous n'en entendrez jamais de pareilles, comptez sur ma parole. Je devrais vous punir, de m'avoir crue capable d'user de violence à votre égard. Le chevalier m'a tout avoué : comme il voulait vous séduire, sans être en état d'assurer votre fortune, il vous avait mis ces terreurs dans l'esprit, pour vous obliger à me fuir. Je pardonne à votre jeunesse une étourderie qui ne pouvait que vous rendre misérable, et, encore une fois, je vous laisse libre de vos volontés : attendez-vous à une nouvelle conduite de ma part ; mais aussi à un nouveau genre de vie. Ma fortune ne me permet plus de garder un domestique, vous m'en tiendrez lieu, aussi bien devez-vous vous déterminer à servir après ma mort, qui n'est pas fort éloignée, et que vous avancez par votre mauvaise conduite à mon égard.

Ah ! ma mère, lui dis-je en me jetant à ses genoux, comptez sur mon obéissance aveugle pour tout ce qui ne blessera point l'honneur : je consens à vous servir, continuai-je, à vivre de pain et d'eau, à gagner cette chétive nourriture par mon travail, pourvu que vous teniez la parole que vous venez de me donner, et que vous me rendiez votre amitié. Ma mère me releva, car j'étais à ses pieds ; et, m'ayant embrassée en versant quelques larmes, je me trouvai la plus heureuse fille de l'univers.

J'étais si occupée de la joie que me causait le retour de sa tendresse, que je ne m'aperçus pas que ma toilette avait disparu, aussi bien que des coffres qui avaient servi à transporter nos hardes de Bordeaux à Paris : j'allais ôter ma coiffe, lorsque ma mère me dit qu'elle était attendue dans un lieu où je devais la suivre, et, m'ayant fait monter dans un

fiacre, nous sortîmes de Paris sur-le-champ. Arrivées dans un village après une heure de chemin, nous entrâmes dans une auberge, et, à peine y eûmes-nous été une heure, qu'un homme vint trouver ma mère, et lui parla long-tems en particulier : elle vint me rejoindre les yeux baignés de larmes : fille imprudente, me dit-elle, à quels malheurs exposez-vous une mère qui s'est sacrifiée pour vous élever avec tant de soin ? Apprenez que si je n'étais pas éloignée de Paris, vous auriez ma perte à vous reprocher. Elle m'apprit ensuite qu'un moment après notre départ, notre maison avait été investie par des archers, en conséquence d'un ordre du lieutenant de police, sur les plaintes qu'on lui avait fait de ma part, qu'il fallait abandonner Paris pour jamais. Dans la confiance que j'avais en ses promesses, je l'aurais suivie jusqu'au bout du monde ; elle me conduisit à Verdun, où nous avons passé une année entière. Les traitemens, les plus durs, le manque des choses les plus nécessaires à la vie, un travail au-dessus de mes forces, ont été pendant ce tems une épreuve journalière, par laquelle on prétendait sans doute lasser ma constance. On me rappelait de tems en tems l'état brillant qui m'était destiné, si j'eusse voulu sacrifier ce qu'on appelait une chimère. On mettait tout en usage pour amollir mon cœur. Les livres les plus dissolus traînaient par toute la maison, et on m'excitait à les lire ; mes oreilles étaient à tout moment blessées par les paroles les plus grossières, et ma mère, qui ne vivait que du produit de son libertinage, ne m'épargnait pas les mauvais exemples. Combien de fois me serais-je perdue, si Dieu, que j'invoquais continuellement, ne m'eût soutenue par une grâce particulière. Enfin, il y a environ un mois qu'elle fut rencontrée par un homme qu'elle avait aimé passionnément : leur amour se réveilla, et elle le

conduisit chez elle. Cet homme, qui se nommait Duménil, était capitaine dans le régiment D..., c'était un de ces hommes qui, malgré le libertinage, conservent l'estime pour la vertu. Ma mère, qui lui raconta ce qui s'était passé à Paris, fut fort choquée des louanges qu'il donnait à ma fermeté, et, comme il l'excitait de tems en tems à lui permettre de me mettre dans un couvent, où il paierait ma pension, elle se persuada qu'il m'aimait, du moins me l'a-t-elle reproché. La jalousie éteignit en elle ce qui lui restait d'amour maternel ; elle partit brusquement, et vint ici, où elle se logea dans un faubourg. Le soir de notre arrivée, elle entra dans ma chambre avec un visage où la haine et la jalousie étaient peintes. Il faut mourir, fille indigne, me-dit-elle, en me présentant un poignard d'une main, et une coupe d'une liqueur noirâtre de l'autre. Je n'oubliai rien pour la fléchir, tout fut inutile : je n'eus qu'un instant pour me recommander à Dieu, et j'avalai ce poison. Bientôt je fus saisie d'un grand assoupissement : j'ignore le reste ; mais le sépulcre d'où vous m'avez tirée, me fait conjecturer qu'on m'a crue morte, et qu'on s'est hâté de m'enterrer sans avoir pris aucune précaution pour voir si je l'étais réellement.

On peut penser quels étaient les sentimens du marquis de Villemond pendant le récit d'Angélique : une vertu si rare et si bien soutenue dans une fille de cet âge, et qui avait absolument manqué des secours extérieurs, lui paraissait un miracle, et celle en faveur de laquelle il avait été fait, un ange. Après un moment de silence, il lui dit : Je ne m'étonne point, mademoiselle, de la défiance avec laquelle vous avez reçu mes offres, et j'y applaudis. Le tems seul vous fera distinguer la différence qu'il y a entre un

honnête homme, tel que je me flatte de l'être, et l'indigne chevalier qui voulait vous tromper. Suspendez votre jugement jusqu'à l'épreuve : en attendant, consentez à recevoir mes soins avec toute la précaution que la prudence vous dictera, et indiquez-moi vous même ce que vous croirez vous-convenir le plus. Hé ! me reste-t-il à choisir, lui dit Angélique ? Le service auprès de quelque dame vertueuse borne tous mes vœux : j'avoue pourtant qu'un couvent eût été plus de mon goût, si j'avais pu y payer ma dot.

Vous croyez-vous de la vocation pour la vie religieuse ? lui demanda le marquis. Je serai sincère, lui dit Angélique. Si j'étais dans une autre situation, je crois que j'aurais plus de répugnance que de goût pour la vie religieuse ; mais, hélas ! vous le savez, cette ressource même me paraîtrait au-dessus de mes espérances, si le ciel ne me donnait la confiance que je pourrai intéresser votre charité et celle de vos amis. Votre uniforme est tout pareil à celui de monsieur Duménil ; peut-être est-il de votre régiment ; il s'offrait à payer ma pension ; et ce qu'il voulait employer à cette bonne œuvre, ferait une partie de ma dot. Je serai volontiers leur servante : d'ailleurs, j'ai de la voix, je touche du clavecin : il me semble avoir entendu dire qu'il y a des abbayes où ces sortes de talens font modifier la dot des religieuses.

N'ayez aucune inquiétude sur votre dot, répondit le marquis ; mais examinez sérieusement votre vocation. Le défaut de fortune peut rarement en fonder une bonne. Donnez-moi vingt-quatre heures pour examiner ce qui peut vous convenir, et priez Dieu qu'il m'éclaire.

Le chirurgien et son épouse n'avaient point été présents à ce récit : les malheurs d'Angélique étaient tels, qu'elle eût voulu les cacher à toute la terre ; mais elle avait eu soin de laisser la porte de l'appartement où elle était, toute ouverte ; précaution que le marquis remarqua sans en être offensé, et qui, au contraire, augmenta l'estime qu'il avait pour elle. Elle les appela lorsqu'elle eut fini son récit, et le marquis la quitta presque aussitôt. Duménil, dont Angélique lui avait parlé, venait d'être fait son lieutenant ; il savait qu'on ne pouvait rien lui reprocher que sa faiblesse pour les femmes, et qu'il était incapable d'altérer la vérité. Il fut le trouver au sortir de chez le chirurgien, et lui demanda, sans détour, s'il savait ce qu'était devenue une femme avec laquelle il avait eu quelque commerce à Verdun. Ne me parlez pas de cette misérable, répondit l'officier ; je me reprocherai toute ma vie le malheur que j'ai eu de renouer avec elle. Mais, mon colonel, vous me paraissez bien instruit de mes petites affaires : pourrai-je vous demander pourquoi vous me faites cette question ? Ce n'est pas assurément par curiosité que je vous prie de me dire ce que vous vous reprochez par rapport à cette femme, répondit le marquis. Peut-être, si vous êtes sincère, vous mettrai-je en état de réparer avantageusement le mal que vous avez causé. Parbleu, mon colonel, reprit Duménil, peu s'en faut que je ne vous croie assez saint pour être canonisé : cependant je ne puis me persuader que vous ayez, par avance, le don de ressusciter les morts ; et c'est-là de quoi il serait question pour réparer, je ne dirai pas ma faute ; non, j'avais une bonne intention, mais mon imprudente compassion. Voyez-vous, mon colonel, je suis libertin ; vous le savez assez, sans que je jure pour en être cru, et pourtant je respecte l'innocence. Cette

diabliesse de femme avait une fille qui, en dépit de ses leçons, voulait être sage : cette furie la punissait de sa vertu comme d'un crime, et je ne crois pas qu'on puisse pousser plus loin les mauvais traitemens d'un côté, et la patience de l'autre. Je m'avisai d'avoir pitié de cette pauvre fille, et de vouloir la mettre dans un couvent. Il n'en fallut pas davantage pour exciter la jalousie de son abominable mère, pour laquelle je m'étais repris de tendresse, après quinze ans d'absence : elle crut que j'aimais sa fille ; et, dans le transport de sa rage, elle partit avec elle, pour je ne sais où : quoi qu'il en soit, je l'ai revue, il y a quatre jours, et elle m'a juré que cette pauvre enfant était morte et enterrée. Je vous avoue qu'une mort si prompte m'a donné de terribles soupçons : j'ai quitté brusquement cette mégère, et je suis parti de Verdun sur-le-champ, dans la crainte de n'être pas maître du mouvement qui me portait à dénoncer cette misérable à la justice ; car je suis persuadé qu'elle l'a fait périr. Voilà toute l'histoire que vous me demandiez.

Je veux vous payer de votre franchise, lui dit le marquis ; vous avez deviné juste. Cette méchante femme a empoisonné la belle Angélique ; elle a été enterrée, et pourtant je veux vous la faire voir, et encore, sans qu'il soit besoin d'évoquer son ombre. Parlons sérieusement : j'ai sauvé la vie à Angélique, et j'ai besoin de vos conseils sur ce qu'il convient de faire d'elle.

Duménil, charmé de cette nouvelle, apprit du marquis tout le détail de cette aventure ; et Angélique, ayant été prévenue, revit cet homme avec des transports de reconnaissance. Ce fut en présence de Duménil que le marquis lui conseilla de

prendre trois mois pour examiner sa vocation à la vie religieuse, lui promettant, après ce tems, de lui procurer tous les moyens d'exécuter tout ce qu'elle croirait que Dieu demanderait d'elle.

Pendant ces trois mois d'épreuve, le marquis ne vit Angélique qu'autant que la bienséance l'exigeait, et toujours en présence de témoins : il se flattait d'avoir conservé son cœur libre, et cependant voyait approcher avec inquiétude le moment où elle devait faire un choix. L'homme le plus sage est sujet à se tromper ; il se persuada que sa peine à cet égard n'était fondée que sur la crainte où il était qu'elle ne prît pour mie vocation réelle le désir d'éviter l'indigence. Pour la mettre en état d'échapper à cette illusion, il résolut de lui assurer un état tranquille, avant qu'elle eût pris sa dernière résolution. Duménil, auquel il confia son dessein, y applaudit. Plût au ciel, lui dit-il, que mes engagements avec sa mère ne m'eussent point ôté le pouvoir d'attacher le sort de cette fille avec le mien. J'aurais été homme à braver le préjugé en l'épousant ; mais je ne suis pas capable de commettre un crime atroce, en épousant une fille dont je suis peut-être le père ; du moins j'aime à le penser, et j'agirai en conséquence de ce sentiment, en lui assurant ma petite fortune. Je ne puis qu'approuver votre résolution, répondit le marquis ; mais, mon cher Duménil, vous n'êtes pas riche ; vous ne pouvez vous dépouiller actuellement de ce que vous avez, et vous êtes trop jeune pour qu'on puisse compter, ou sur votre succession, ou sur la résolution que vous semblez prendre de renoncer à tout engagement. D'ailleurs j'ai, le premier, conçu le dessein de pourvoir Angélique, et par-là, la préférence m'est due. Rendez-moi un service dans

cette occasion. J'ai vingt mille livres dont je puis disposer. Respectons la délicatesse d'Angélique : chargez-vous de cette somme, et qu'elle croie la tenir de votre main : vos engagements avec sa mère répondent à son âge. Parez-vous à son égard du nom de père ; vous le pouvez peut-être sans blesser la vérité, et le vif intérêt qu'elle vous inspire pourrait être fort bien la voie de la nature. Il ne faut point mépriser ces avertissemens secrets qu'elle nous donne en quelques occasions ; vous pouvez vous servir de ce nom pour faire agréer vos bienfaits, sans la faire rougir. Le marquis eut beaucoup de peine à surmonter la répugnance qu'avait Duménil à se faire honneur des dons d'autrui : il y réussit enfin. Le lieutenant-colonel fit entendre à Angélique qu'il avait de fortes raisons de se croire obligé, en conséquence d'un doute bien fondé, à lui donner un état, et passa le contrat de la donation des vingt mille livres. Villemond était encore la dupe de son cœur : Angélique ne lisait, pas mieux dans le sien, et ces deux personnes s'aimaient de l'amour le plus pur et le plus tendre, sans en avoir aucun soupçon. Un événement bien funeste vint leur ouvrir les yeux. Angélique n'avait plus qu'une semaine à passer pour finir ses trois mois d'épreuves, et elle n'était point encore d'accord avec elle-même ; elle se leva un jour de grand matin pour aller à l'église, résolue de n'en point sortir qu'elle n'eût obtenu de Dieu la grâce de faire un choix qui lui fût agréable, En rentrant chez le chirurgien, elle fut aperçue de sa mère qui était à la fenêtre d'une maison voisine. Cette femme n'avait pu surmonter la passion qu'elle avait pour Duménil, et venait essayer de l'engager à renouer avec elle. L'apparition de sa fille faillit à la faire mourir de frayeur ; mais, comme elle ne l'avait vue qu'un instant, elle se persuada qu'elle s'était

méprise, et qu'une grande ressemblance l'avait déçue. Elle resta long-tems à cette fenêtré de l'auberge où elle avait couché, sans savoir à quoi se résoudre. Que devint-elle, lorsqu'elle vit entrer Duménil dans la même maison, et que, jetant les yeux dans la chambre qui était opposée à la sienne, elle aperçut Angélique qui l'embrassait. C'était la première fois que ce transport échappait à cette belle fille, en faveur d'un homme qui lui avait persuadé qu'il était son père ; et le motif de cet attendrissement était la pensée de le perdre presque au moment qu'elle l'avait connu ; car elle s'était fortement déterminée à entrer dans un cloître, pour n'en sortir jamais. À cette vue, la fureur s'empara du cœur de cette femme ; malheureusement elle avait encore le poignard dont elle s'était servie pour forcer sa fille à prendre l'opium qu'elle croyait devoir lui ôter la vie ; elle le destina à une double vengeance. S'étant habillée, elle cacha ce poignard dans son manchon, et entra dans l'allée qui conduisait à la chambre où elle avait vu sa fille. Elle y arriva au moment où le marquis y entrait : la femme du chirurgien était baissée vers le feu, où elle faisait du chocolat. Duménil, le dos tourné vers la porte, rêvait profondément à la résolution d'Angélique ; cette belle fille s'était levée pour ouvrir au marquis, et tenait encore la porte qui la couvrait en partie. Sa mère, qui avait tiré le poignard du manchon s'élança sur elle avec vivacité, et lui en porta un coup qui ne fit que glisser, parce que, dans la frayeur qui avait saisi Angélique en la voyant, elle s'était machinalement rejetée en arrière, et était tombée. Sa mère, croyant l'avoir tuée, voulût immoler sa seconde victime, et, trompée par l'uniforme du marquis, qui était le même que celui de Duménil lui donna deux coups avec tant de promptitude, qu'il tomba

avant que le cri que jeta Angélique, eût fait tourner la tête à Duménil. Il se leva ; et la misérable, qui vit venir à elle celui qu'elle croyait avoir tué, tournant contre elle-même le fer qui avait si mal servi sa vengeance se le plongea dans le cœur, et termina sa coupable vie sans prononcer un seul mot. Duménil, effrayé de tant d'horreurs, eût été peu capable de secourir son ami et Angélique, et resta immobile : la femme du chirurgien conserva plus de sang-froid ; et, ayant appelé son époux, se hâta de fermer portes et fenêtres, pour essayer de dérober au public cette sanglante tragédie. Le marquis, repoussant le chirurgien qui voulait lui donner des secours, lui montra du doigt Angélique qu'il croyait mourante, et qui n'était qu'évanouie. Pendant que la femme lui arrachait ses habits pour savoir où elle était blessée, Duménil rendait le même office au marquis. Le chirurgien s'apercevant que la blessure d'Angélique n'était que dans les chairs, l'abandonna, aux soins de son épouse, et se hâta de visiter celles du marquis, qu'il rassura sur l'état d'Angélique. Elles étaient profondes ; et son silence, lorsque Duménil lui demanda quel jugement il en portait, firent penser au marquis qu'elles étaient mortelles. On le porta sur le lit d'Angélique, au moment où elle reprit ses sens : heureusement pour elle, elle ne recouvra point sa raison, que la frayeur avait troublée, sans quoi il n'eût pas été possible de lui cacher le funeste sort de sa mère. Est-il mort, dit-elle au chirurgien qui voulait mettre un appareil sur la plaie ? En ce cas, laissez-moi mourir ; je ne vivais que pour l'aimer : que ferais-je sur la terre, après lui ? Et cette femme, cette infortunée ; allez lui dire qu'elle vienne se rassasier de mon sang ; il m'est odieux, puisqu'elle me l'a donné ; le fer la servira plus fidèlement que le poison. Que dis-je ? elle a trouvé le moyen de percer mon

cœur à coup sûr, en déchirant celui du plus vertueux et du plus aimable de tous les hommes. Hélas ! ne pouvant être à lui, j'étais déterminée à n'être jamais à personne, et lui sacrifiais les restes de la vie qu'il m'avait sauvée... Ôtez vite cette femme, elle cherche à lui porter de nouveaux coups ; elle veut boire son sang et le mien : de grâce, défendez-nous de sa rage, mais ne lui faites point de mal ; elle est ma mère. En disant ces paroles, elle voulut se lever de dessus le plancher où elle était encore ; mais sa faiblesse, trahissant son désir, elle retomba en faiblesse, et eut d'horribles convulsions.

Ce fut donc, pour ainsi dire, entre les bras de la mort que le marquis apprit, de la bouche d'Angélique, l'amour qu'il lui avait inspiré ; et, malgré l'état déplorable où il était, il ne put se cacher la satisfaction qu'il recevait d'un tel aveu, et combien son cœur était d'accord avec celui de cette charmante fille. Des réflexions plus en place l'arrachèrent à cet instant rapide de bonheur : il croyait toucher à celui qui allait terminer sa vie : des devoirs sacrés devaient l'occuper tout entier. Il se prépara donc à ce dernier passage, avec la tranquillité qui est la suite d'une vie innocente et chrétienne ; il fit à Dieu le sacrifice de sa vie et de sa tendresse ; et, certainement, le dernier fut le plus pénible.

Duménil avait fait emporter le cadavre de la mère d'Angélique dans un cabinet écarté, et, comme cet horrible accident n'avait eu d'autres témoins que le chirurgien et sa femme que leur propre intérêt devait engager au silence ; que d'ailleurs cette malheureuse était inconnue dans la ville, il espéra de réussir à cacher ce funeste accident. Les

mesures qu'il prit à ce sujet furent si bien concertées, qu'on n'eût aucun soupçon de ce qui s'était passé, et la nuit suivante, on enterra cette mégère dans la cave, sans admettre un seul domestique au travail pénible qu'il fallut faire pour cela, aussi bien que pour effacer de la chambre les marques du sang. Occupé de ces divers soins, on s'était contenté de mettre Angélique sur un matelas qu'on avait étendu à terre. Le marquis, qui ne voulait s'occuper que de l'éternité, eût bien souhaité se faire transporter chez lui pour recevoir ses sacréments, le chirurgien lui représenta, qu'outre le danger d'être transporté, on courait risque de faire un éclat qui les aurait jetés dans de cruels embarras : il assura qu'il n'avait point à craindre une mort prochaine, et qu'il aurait le tems de recevoir les derniers secours, de quelque façon que les choses tournassent : il eut dans le reste du jour le spectacle d'Angélique mourante de regret de l'avoir perdu ; car il savait que ses blessures n'étaient point dangereuses : quel nouveau prix une telle vue mettait-elle à son sacrifice ! Sur le milieu de la nuit, elle reprit sa raison pour sentir plus vivement ses douleurs ; mais on eut grand soin de lui dérober la funeste catastrophe qui l'avait délivrée de son ennemie, et Duménil lui fit entendre qu'elle était dans un lieu de sûreté, et à l'abri des poursuites de la justice ; elle ne savait pas non plus que le secret de son cœur lui fût échappé ; ainsi elle reparut devant le marquis sans embarras et avec cet air de retenue et de modestie qu'elle avait toujours conservé avec lui ; et, quoiqu'elle ne cherchât point à dissimuler la vive inquiétude qu'elle avait sur son état, il était naturel de penser qu'elle était produite par la reconnaissance qu'elle devait avoir pour un homme qui ne lui avait peut-être sauvé la vie qu'aux dépens de la sienne ; elle

se retira ensuite dans une autre chambre, sans pouvoir reposer, et l'agitation de son ame aigrissant sa blessure ; elle eut une grosse fièvre qui la força de rester au lit, où elle s'informait à chaque instant de la situation du marquis.

On attendait, en frémissant, la levée du premier appareil, la joie qu'on vit briller dans les yeux du chirurgien, annonça le jugement avantageux qu'il portait de ses blessures : effectivement la fièvre diminua, et le septième jour, il fut hors de danger.

Angélique, satisfaite de ce qu'elle apprenait de son état, avait prolongé sa convalescence, pour ne point entrer dans sa chambre, et n'avait prononcé son nom que pour s'informer de sa santé. Le marquis n'avait osé demander de ses nouvelles les premiers jours ; il craignait de se trahir lui-même, en marquant trop d'émotion ; car son absence lui avait fait présumer qu'elle était malade. Il profita du silence qu'on lui avait imposé, pour s'arranger sur la conduite qu'il devait tenir à l'égard de cette aimable fille. Il connaissait trop le motif de sa vocation pour ne pas s'opposer de tout son pouvoir, au dessein qu'elle avait d'être religieuse : il ne comptait pas assez sur son propre cœur pour pouvoir espérer de la voir sans danger : l'honneur, et plus encore ce qu'il devait à sa mère, lui défendait de l'épouser ; mais son amour qui lui faisait une loi de la rendre heureuse, et la Providence lui en fournit un moyen qui ne pouvait être plus à son gré.

Il reçut une lettre de la marquise de Villemond, qui lui exposait les vœux ardents qu'elle faisait pour la paix, afin de

jouir du plaisir de vivre avec lui : elle lui avouait qu'elle commençait à ressentir les incommodités de la vieillesse, et que l'ennui se joignant à ses infirmités, elle souhaitait passionnément qu'il pût trouver dans la province où il était une épouse digne de lui, et qui pût lui faire une société agréable. En attendant, ; elle le pria de lui chercher une fille ou une veuve qui eût de l'éducation, un bon esprit, des talens agréables, et qui voulût, à titre d'amie, partager sa solitude, lui promettant de l'établir avantageusement, lorsqu'elle la quitterait après son mariage. Le marquis fut enchanté de pouvoir placer si avantageusement Angélique : il écrivit donc à sa mère qu'il obéirait à ses ordres, et lui offrit, en attendant la paix, la compagnie d'une demoiselle d'un mérite distingué, et qui jouissait déjà d'une fortune honnête. Angélique, qui fut instruite par Duménil, des vues du marquis, sur elle, se fit l'idée la plus flatteuse du plaisir qu'elle aurait à le servir dans la personne d'une mère qu'il aimait avec tendresse, et se prépara à ce voyage.

Tous ceux qui avaient connaissance de ses sentimens ne pouvaient comprendre qu'une fille de son âge pût commander à son cœur dans des circonstances si délicates. Rien n'annonçait en elle la douleur d'une amante qui s'arrachait à l'objet de sa tendresse ; mais ces sentimens d'une personne pénétrée de reconnaissance. Le marquis avait craint ses adieux, et, s'il n'eût pas su ses sentimens de manière à n'en pouvoir douter, il ne l'eût pas soupçonné d'en avoir de tendres. Elle se dédommagea de la contrainte qu'elle s'était imposée lorsqu'elle fut seule ; mais ce moment de faiblesse fut court : et, satisfaite de pouvoir, sans crainte, se livrer à ses sentimens dans l'absence du marquis, elle arriva dans son

château, sans que sa santé eût souffert aucune altération pendant un voyage assez long. Madame de Villemond fut d'abord enchantée de ses grâces extérieures, et, lorsqu'un séjour de quelques mois lui eût fait connaître l'excellence de son caractère, elle écrivit à son fils pour le remercier, du présent, qu'il lui avait fait. Les éloges d'Angélique, dont cette lettre était remplie, n'étaient pas propres à guérir la passion qu'il avait pour elle ; elle paraissait s'augmenter, au contraire, par les efforts qu'il faisait pour la détruire. Les soins d'une campagne pénible y firent à peine une légère distraction ; cependant il la prit pour un heureux présage d'une guérison possible. Rendu à la tranquillité de la garnison, il se prêta de bonne foi aux projets de sa mère et s'offrait, pour ainsi dire, aux charmes de toutes celles qui pouvaient lui aider dans ses résolutions. Il s'aperçut bientôt que ce moyen, qu'il avait cru efficace, produisait un effet contraire à celui qu'il en attendait ; il ne pouvait s'empêcher de faire des comparaisons d'Angélique avec les autres femmes, et le résultat était toujours favorable à celle qu'il voulait chasser de son cœur, et l'y affermissait davantage. S'il n'eût eu que le préjugé à vaincre, il n'aurait pas balancé un moment à le sacrifier à son bonheur ; mais sa probité ne lui permettait pas d'en imposer à sa mère ; et il serait mort plutôt que de lui déplaire. Il ne croyait pas non plus qu'il lui fût permis de prendre un engagement dont il ne pourrait remplir le principal devoir, et regardait comme un crime de donner sa main sans pouvoir accompagner ce don de celui de son cœur ; il prit donc la résolution de se vouer au célibat, et écrivit à sa mère que, n'ayant pu surmonter la répugnance qu'il avait pour le mariage, il la conjurait de ne le point presser de prendre un engagement.

Pendant que le marquis s'efforçait de plier son cœur à ce que sa mère exigeait de lui, Angélique lui sacrifiait sans effort et sans espoir une fortune brillante. Un seigneur de trente-cinq ans, vint au château de madame de Villemond, pour quelques affaires : la vue d'Angélique le désabusa de l'opinion où il était d'être inaccessible aux traits de l'amour ; car, jusqu'à cet âge, il s'était piqué d'une philosophie sauvage, qu'il faisait consister, sur-tout dans l'éloignement des femmes. Cette passion s'empare plus despotiquement du cœur d'un homme de ce caractère et de cet âge, que de celui d'un jeune homme, aussi fit-elle en très-peu de tems de si grands progrès, qu'il résolut de partager avec elle vingt mille livres de rente. Il s'adressa directement à madame de Viilemond, qui paraissait avoir sur elle l'autorité d'une mère, et, sans s'informer du bien et de la naissance de cette fille ; il la pria de lui être favorable. La marquise se chargea de cette commission avec une sorte de répugnance ; et sentit une espèce de joie du refus positif d'Angélique. Elle se reprocha bientôt cette joie, comme une injustice à l'égard de cette belle fille ; et, craignant qu'elle ne sacrifiât un tel établissement à la crainte de la laisser seule, elle crut devoir lui en représenter tous les avantages, et la presser de profiter d'une occasion, qui lui assurerait une fortune si considérable : elle ajouta que son âge avancé les séparerait bientôt, et qu'elle aurait une grande consolation de la voir si bien établie avant sa mort. Soyez tranquille sur mon sort, madame, lui répondit Angélique ; le seul plaisir de vous donner mes soins me retient dans le monde, et, sitôt qu'ils vous deviendront inutiles, vous me verrez voler dans un cloître : cette retraite fait depuis long-tems l'objet de mes

désirs. Ah ! lui dit madame de Villemond, tu n'exécuteras point ce dessein tant que je vivrai : je croirais devoir te sacrifier à un mari qui serait digne de ta tendresse, et capable de te rendre heureuse mais n'attends pas qu'un autre motif puisse m'engager à me séparer de toi. Angélique ne répondit à la marquise qu'en lui baisant la main qu'elle arrosa de ses larmes, et, son attendrissement étant passé dans le cœur de cette dame, elle la tint long-tems serrée dans ses bras, sans pouvoir prononcer un seul mot. La nuit suivante, la marquise se rappelant toutes les circonstances de cette scène muette et touchante, le refus du mariage proposé, et la résolution où était Angélique d'entrer dans un cloître, soupçonna qu'une passion secrète pouvait seule être le motif de cette vocation si précipitée puisqu'elle ne lui en avait jamais parlé auparavant. Elle n'avait vu personne capable de la toucher depuis qu'elle était avec elle : il fallait donc que cette passion fût de vieille date, et bien violente, pour l'engager à ensevelir sa jeunesse et sa beauté dans un cloître ; mais quel était l'objet de cet amour ? Elle ne réfléchit pas long-tems pour le soupçonner : elle n'avait pas besoin des yeux d'une mère pour sentir que son fils méritait de plaire à une fille du caractère d'Angélique ; et, en rassemblant mille petites circonstances qui lui avaient fait peu d'impression chacune en particulier, elle ne douta presque plus qu'Angélique, n'osant aspirer à la main du marquis, dont la fortune était trop supérieure à la sienne, n'eût pris la résolution de n'être jamais à personne, et se promit de sonder son cœur. Elle en eut un occasion toute naturelle deux jours après. Elle entra dans la chambre d'Angélique, et lui montrant une lettre, qu'elle venait de recevoir du marquis, lui dit : Réjouissons-nous, mon enfant ;

nous avons la paix et mon fils ; il m'apprend qu'il a enfin trouvé une personne digne de fixer son cœur. Il me demande mon consentement pour l'épouser, et à toi, une partie de la tendresse que tu m'as vouée, qu'il ambitionne pour sa future épouse. Une telle nouvelle, annoncée tout d'un coup, et sans qu'Angélique eût le tems de composer son visage, produisit l'effet que cette dame en avait attendu : cette tendre amante resta immobile ; son teint se couvrit alternativement du rouge du dépit, et de la pâleur que produit la crainte. Ces rapides mouvemens furent bientôt réprimés, et, Angélique les regardant comme des crimes, s'efforça de remettre la sérénité sur son front. Tu t'es trahie, mon enfant, lui dit madame de Villemond, en l'embrassant avec un vif transport de joie. Certainement, mon fils t'est cher ; encore un mot, et je ne désire plus rien. T'aime-t-il ? Angélique, frappée de ces dernières paroles comme d'un coup de foudre, tomba aux pieds de la marquise, et sa délicatesse ne lui permettant pas de laisser un moment cette dame dans l'opinion que son fils pût l'aimer, elle se hâta de le justifier.

Jugez mieux du cœur du marquis, madame, s'écria-t-elle ; il est trop vertueux pour avoir conçu le dessein de me séduire, et il a trop d'honneur pour penser à m'épouser : ces deux choses sont indignes de son caractère. Eh ! pourquoi l'honneur défendrait-il à mon fils de t'épouser, lui dit la marquise ? Ah ! j'entrevois la vérité. Tu as toujours évité de me parler de ta famille ; sans doute elle est obscure : mais tu compenses par tes vertus... Arrêtez, madame, lui dit Angélique. Je n'abuserai point de l'illusion où vous jette votre prévention pour moi ; je le vois, il faut boire jusqu'à la lie le calice de la confusion et de la honte. Ah ! si mon origine

n'était qu'obscur, je n'en eusse pas rougi ; je ne connais rien qui soit vraiment avilissant que le vice ; c'est du sein de l'infamie que je sors, madame, le marquis ne l'ignore pas ; jugez vous-même si cette idée n'a pas été suffisante pour le préserver d'une inclination qui lui eût fait partager ma honte ; et, sans donner le tems de répondre à madame de Villemond, elle lui fit un récit sincère des tristes événemens de sa vie, sans lui déguiser même l'amour qu'elle avait pour son fils. La marquise avait tremblé dans la crainte que l'infamie de laquelle Angélique lui parlait ne lui fût personnelle. Rassurée par ce qu'elle venait d'apprendre, elle accabla cette étonnante fille de caresses, et elle les méritait, pour avoir sacrifié à répugnance que devaient lui causer de tels aveux ; à la crainte de laisser soupçonner le marquis d'un sentiment qu'elle regardait comme déshonorant. Madame de Villemond pensait bien autrement qu'Angélique. Son origine étant absolument ignorée, son fils pouvait l'épouser, sans blesser un préjugé qui doit presque toujours être respecté ; et, s'il aimait Angélique, sa mère ne voyait que le bonheur de ce fils chéri, qui n'eût pu trouver ailleurs une épouse aussi parfaite. Je connais le cœur de mon fils, dit-elle, à Angélique ; il eût eu assez de courage pour résister à tes charmes ; mais assurément tes vertus l'auront subjugué. La seule crainte qu'il a de me déplaire, l'a sans doute forcé de réprimer le penchant qui l'entraîne vers toi : lis sa lettre, mon enfant, et décidé toi-même du sentiment qui la lui a dictée.

Lettre du Marquis à sa mère.

Madame,

« Lorsque je vous promis de disposer de ma main avant mon retour, je n'avais pas assez consulté mon cœur : permettez-moi de vous répéter ce que j'ai déjà eu l'honneur de vous mander. J'ose vous assurer que je n'ai rien épargné pour le plier à ce que vous exigiez de moi ; il s'est absolument refusé à mes efforts. Je ne me crois pas propre à prendre un engagement irrévocable : permettez-moi de regarder la répugnance que j'ai pour tous les partis qui m'ont été offerts, comme une preuve de ma vocation pour le célibat. La paix vient d'être conclue ; je quitte le service aux conditions les plus honorables, et je vous rejoindrai bientôt, pour ne plus vous quitter. Permettez-moi pourtant de différer ce départ qui doit me remettre entre vos bras, jusqu'au moment où vous voudrez bien vous prêter à des arrangemens que je regarde comme absolument nécessaires. Vous m'annoncez que le mariage de mademoiselle Angélique est rompu, et cela me retient ici malgré mon impatience de vous revoir. Ce que je dois à la réputation de cette demoiselle, ne me permet pas de vous rejoindre avant quelle ait pris un parti. D'ailleurs, dans un château isolé, comme celui où vous habitez, il faut être perpétuellement vis-à-vis les uns des autres, et je me défierais de ma vertu dans une occasion aussi dangereuse. Le seul moyen de victoire qui reste à un homme qui veut rester libre, est de fuir une personne trop accomplie, pour qu'on puisse vivre impunément dans une société intime avec elle. Ceux qui la connaîtraient, me regarderaient comme un homme sans discernement, si je

conservais mon cœur ; et la malignité interpréterait mal notre demeure sous un même toit. Permettez-moi donc de vous rappeler aux conventions que vous me proposâtes vous-même dans le tems où vous me demandâtes une compagne. Il faut qu'un établissement solide soit la suite des soins qu'elle vous a rendus. Je vous envoie une procuration qui vous laisse absolue maîtresse de ma fortune. Ah ! madame, quand vous lui en donneriez la moitié, je ne croirais pas m'être acquitté envers elle de la douceur qu'elle a mise dans votre vie, comme vous m'en assurez ».

Le véritable amour est craintif autant que le faux est confiant. Angélique ne vit dans cette lettre qu'un grand désir de l'éloigner à quelque prix que ce fût, et la marquise eut toutes les peines du monde à lui faire comprendre que son fils étant tel qu'elle le connaissait, la crainte de vivre avec elle, était la preuve la moins équivoque de son amour. C'est à moi qu'il vous sacrifie, ajouta-t-elle, parce qu'il ignore que ce sacrifice me coûterait autant qu'à lui.

Angélique, devenue muette par l'excès de sa reconnaissance et de son ravissement, tomba une seconde fois aux pieds de la marquise. Cette dame écrivit à son fils, qu'un mariage plus avantageux que celui qui était rompu, allait fixer le sort d'Angélique, et qu'il convenait qu'il la conduisît à l'autel. Le sacrifice parut dur au marquis : l'habitude qu'il avait de se vaincre, lui donna la force de s'y soumettre. Quels furent ses transports, lorsqu'il apprit de la bouche de sa mère que son union avec Angélique était essentielle au repos de ses jours, puisqu'elle ne pourrait se sevrer de la douce habitude de vivre avec elle, ni la vouloir remplacer par une autre. Je

sais ses malheurs, ajoutait-elle ; ils donnent un nouveau lustre à sa vertu, et les combats dont elle est sortie victorieuse, nous annoncent qu'il ne peut naître d'elle et de vous qu'une race qui ajoutera un nouveau lustre à la nôtre.

Le marquis ne chercha point affaire valoir à sa mère sa soumission à ses volontés, et lui avoua que non-seulement il adorait Angélique, mais qu'il était instruit de ses sentimens. Le mariage qui se fit incontinent, ne diminua pas l'attachement que ses trois personnes avaient l'une pour l'autre : l'amour vertueux ne connaît point l'inconstance ; c'est le feu sacré qui ne s'éteint jamais, parce qu'il trouve dans de nouvelles qualités un aliment qui l'entretient et l'augmente.

La joie de la marquise sembla lui redonner une nouvelle existence ; elle vécut encore vingt-cinq ans, et mourut au milieu de ses petits-fils, qui retraçaient à ses yeux les vertus de leur père.

Fin.